# John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
165.9
v. 1

# ŒUVRES

## DE THÉATRE

DE

## M. DIDEROT.

TOME PREMIER.

# ŒUVRES

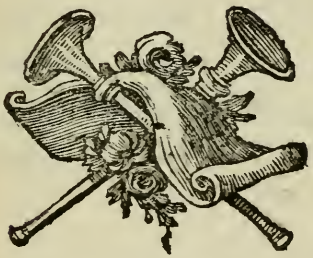
# DE THÉATRE

## DE M. DIDEROT,

## AVEC UN DISCOURS

## *SUR LA POÉSIE DRAMATIQUE.*

TOME PREMIER.



*A PARIS,*

Chez { La veuve DUCHESNE, rue S.-Jacques.
{ DELALAIN, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXI.

*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*

ADAMS/165.9
v.1

# AVIS
## DES LIBRAIRES.

*Ces Œuvres Dramatiques ont été reçues du Public avec tant d'empressement, que les Editions s'en sont multipliées presque dans toutes les grandes Villes du Royaume, & même des Pays étrangers. Elles ont été exécutées avec beaucoup de promptitude; mais il s'en faut bien qu'on y ait apporté tous les soins qu'exigeoient & la célébrité de l'Auteur, & la bonté de ses Ouvrages : on y trouve, presque à chaque page, des fautes d'impression.*

*Nous osons assurer le Public que celle que nous lui donnons aujourd'hui a été soignée très-scrupuleusement pour la correction. Les épreuves ont été lues plusieurs fois*

*par un homme connu très-avantageuſement dans la République des Lettres. Auſſi eſpérons-nous que les Connoiſſeurs donneront la préférence à notre Edition.*

## *APPROBATION.*

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Ouvrage intitulé : *Œuvres de Théâtre de M. Diderot*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 21 Octobre 1769.

MARIN.

## *PRIVILÉGE DU ROI.*

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre ; A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien-amée la veuve DUCHESNE Nous a fait expoſer qu'elle deſireroit faire réimprimer & donner au Public les *Œuvres de Théâtre de M.* DIDEROT, s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter l'Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire réimprimer leſdites Oeuvres de Théâtre de *M. Diderot* autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *ſix années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdites Oeuvres, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changemens, ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans,

dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Exposante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens, dommages & intérêts : A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que la réimpression desdites Oeuvres sera faite dans la plus exacte conformité aux anciennes Editions approuvées dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & en beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes; & que l'Impétrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France ; le tout à peine de nullité des Présentes : DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir l'Exposante ou ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdites Oeuvres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original : COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & non obstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le Mercredi vingt-neuviéme jour de Novembre, l'an de grace mil sept cent soixante-neuf, & de notre Règne le cinquante-cinquiéme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

*Registré le présent Privilége sur le Registre XVIII de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N° 817. fol. 65, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 21 *Décembre* 1771.

*Signé*, BRIASSON, *Syndic*.

# LE
# FILS NATUREL,
## OU
## LES ÉPREUVES
## DE LA VERTU,
## COMÉDIE
EN CINQ ACTES, ET EN PROSE;

Avec l'Hiſtoire véritable de la Pièce.

*Interdùm ſpecioſa locis, morataque rectè*
*Fabula, nullius veneris, ſine pondere & arte,*
*Valdiùs oblectat populum, meliùſque moratur*
*Quàm verſus inopes rerum, nugæque canoræ.*
Horat. *De Arte Poet.*

LE ſixieme volume de l'Encyclopédie venoit de paroître, & j'étois allé chercher à la campagne du repos & de la ſanté, lorſqu'un événement, non moins intéreſſant par les circonſtances, que par les perſonnes, devint l'étonnement & l'entretien du canton. On n'y parloit que de l'homme rare qui avoit eu, dans un même jour, le bonheur d'expoſer ſa vie pour ſon ami, & le courage de lui ſacrifier ſa paſſion, ſa fortune & ſa liberté.

Je voulus connoître cet homme. Je le connus, & je le trouvai tel qu'on me l'avoit dépeint, ſombre & mélancolique. Le chagrin & la douleur, en ſortant d'une ame où ils avoient habité trop long-tems, y avoient laiſſé la triſteſſe. Il étoit triſte dans ſa converſation & dans ſon maintien, à moins qu'il ne

parlât de la vertu, ou qu'il n'éprouvât les tranſports qu'elle cauſe à ceux qui en ſont fortement épris. Alors vous euſſiez dit qu'il ſe transfiguroit. La ſérénité ſe déployoit ſur ſon viſage. Ses yeux prenoient de l'éclat & de la douceur. Sa voix avoit un charme inexprimable. Son diſcours devenoit pathétique. C'étoit un enchaînement d'idées auſteres & d'images touchantes qui tenoient l'attention ſuſpendue & l'ame ravie. Mais, comme on voit le ſoir, en automne, dans un tems nébuleux & couvert, la lumiere s'échapper d'un nuage, briller un moment, & ſe perdre en un ciel obſcur; bientôt ſa gaieté s'éclipſoit, & il retomboit tout-à-coup dans le ſilence & la mélancolie.

Tel étoit Dorval. Soit qu'on l'eût prévenu favorablement, ſoit qu'il y ait, comme on le dit, des hommes faits pour s'aimer ſitôt qu'ils ſe rencontreront, il m'accueillit d'une maniere

ouverte qui ſurprit tout le monde, excepté moi ; & dès la ſeconde fois que je le vis, je crus pouvoir, ſans être indiſcret, lui parler de ſa famille, & de ce qui venoit de s'y paſſer. Il ſatisfit à mes queſtions. Il me raconta ſon hiſtoire. Je tremblai avec lui des épreuves auxquelles l'homme de bien eſt quelquefois expoſé ; & je lui dis qu'un ouvrage dramatique, dont ces épreuves ſeroient le ſujet, feroit impreſſion ſur tous ceux qui ont de la ſenſibilité, de la vertu, & quelqu'idée de la foibleſſe humaine.

Hélas ! me répondit-il en ſoupirant, vous avez eu la même penſée que mon pere. Quelque tems après ſon arrivée, lorſqu'une joie plus tranquille & plus douce commençoit à ſuccéder à nos tranſports, & que nous goûtions le plaiſir d'être aſſis les uns à côté des autres, il me dit :

*Dorval, tous les jours je parle au Ciel*

*de Rosalie & de toi. Je lui rends graces de vous avoir conservés jusqu'à mon retour ; mais, sur-tout, de vous avoir conservé innocens. Ah ! mon fils, je ne jette point les yeux sur Rosalie, sans frémir du danger que tu as couru. Plus je la vois, plus je la trouve honnête & belle, plus ce danger me paroît grand. Mais le Ciel, qui veille aujourd'hui sur nous, peut nous abandonner demain. Nul de nous ne connoît son sort. Tout ce que nous savons, c'est qu'à mesure que la vie s'avance, nous échappons à la méchanceté, qui nous suit. Voilà les réflexions que je fais toutes les fois que je me rappelle ton histoire. Elles me consolent du peu de tems qui me reste à vivre ; &, si tu voulois, ce seroit la morale d'une Pièce dont une partie de notre vie seroit le sujet, & que nous représenterions entre nous.*

« Une Pièce, mon pere » !

*Oui, mon enfant. Il ne s'agit point d'élever ici des tréteaux, mais de conser-*

*ver la mémoire d'un événement qui nous touche, & de le rendre comme il s'eſt paſſé.... Nous le renouvellerions nous-mêmes, tous les ans, dans cette maiſon: dans ce ſallon. Les choſes que nous avons dites, nous les redirions. Tes enfans en feroient autant, & les leurs, & leurs deſcendans. Et je me ſurvivrois à moi-même; & j'irois converſer ainſi, d'âge en âge, avec tous mes neveux... Dorval, penſes-tu qu'un ouvrage qui leur tranſmettroit nos propres idées, nos vrais ſentimens, les diſcours que nous avons tenus dans une des circonſtances les plus importantes de notre vie, ne valût pas mieux que des portraits de famille, qui ne montrent de nous qu'un moment de notre viſage?*

« C'eſt-à-dire que vous m'ordonnez » de peindre votre ame, la mienne, » celles de *Conſtance*, de *Clairville* & » de *Roſalie*. Ah! mon pere, c'eſt une » tâche au-deſſus de mes forces, & » vous le ſavez bien ».

*Ecoute ; je prétends y faire mon rôle une fois avant de mourir ; & , pour cet effet , j'ai dit à André de ſerrer dans un coffre les habits que nous avons apportés des priſons.*

« Mon pere!... »

*Mes enfans ne m'ont jamais oppoſé de refus ; ils ne voudront pas commencer ſi tard.*

En cet endroit, Dorval détournant ſon viſage, & cachant ſes larmes, me dit du ton d'un homme qui contraignoit ſa douleur.... La Pièce eſt faite.... ; mais celui qui l'a commandée n'eſt plus.... Après un moment de ſilence, il ajoûta : .... Elle étoit reſtée-là, cette Pièce ; & je l'avois preſque oubliée ; mais ils m'ont répété ſi ſouvent que c'étoit manquer à la volonté de mon pere, qu'ils m'ont perſuadé ; &, Dimanche prochain, nous nous acquittons, pour la premiere fois, d'une choſe qu'ils s'accordent tous à regarder comme un devoir.

Ah ! Dorval, lui dis-je, ſi j'oſois !... Je vous entends, me répondit-il ; mais croyez-vous que ce ſoit une propoſition à faire à *Conſtance*, à *Clairville*, & à *Roſalie* ? Le ſujet de la Pièce vous eſt connu ; & vous n'aurez pas de peine à croire qu'il y a quelques ſcènes où la préſence d'un étranger gêneroit beaucoup. Cependant c'eſt moi qui fais ranger le ſallon. Je ne vous promets point, je ne vous refuſe pas. Je verrai.

Nous nous ſéparâmes Dorval & moi : c'étoit le lundi. Il ne me fit rien dire de toute la ſemaine. Mais le Dimanche matin il m'écrivit..... *Aujourd'hui à trois heures préciſes, à la porte du Jardin...* Je m'y rendis. J'entrai dans le ſallon par la fenêtre ; & Dorval, qui avoit écarté tout le monde, me plaça dans un coin, d'où, ſans être vu, je vis & j'entendis ce qu'on va lire, excepté la derniere ſcène. Une autre fois je dirai pourquoi je n'entendis pas la derniere ſcène.

*Voici les Noms des Perſonnages réels de la Pièce, avec ceux des Acteurs qui pourroient les remplacer.*

LYSIMOND, *pere de Dorval & de Roſalie*, M. Sarrazin.

DORVAL, *fils naturel de Lyſimond, & ami de Clairville*, M. Grandval.

ROSALIE, *fille de Lyſimond*, Mlle Gauſſin.

JUSTINE, *ſuivante de Roſalie*, Mlle Dangeville.

ANDRÉ, *domeſtique de Lyſimond*, M. Le Grand.

CHARLES, *valet de Dorval*, M. Armand.

CLAIRVILLE, *ami de Dorval, & amant de Roſalie*, M. Lekain.

CONSTANCE, *jeune veuve, ſœur de Clairville*, Mlle Clairon.

SYLVESTRE, *valet de Clairville*.....

Autres Domeſtiques de la maiſon de Clairville.

*La Scene eſt à Saint-Germain-en-Laye.*

L'action commence avec le jour, & ſe paſſe dans un ſallon de la maiſon de Clairville.

LE

# FILS NATUREL,

OU

*LES ÉPREUVES*

DE LA VERTU,

*COMÉDIE.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

La Scene eſt dans un ſallon. On y voit un claveſſin, des chaiſes, des tables de jeu.

Sur une de ces tables, un trictrac ; sur une autre, quelques brochures ; d'un côté, un métier à tapisserie, &c... dans le fond, un canapé, &c.

DORVAL, *seul.*

(*Il est en habit de campagne, en cheveux négligés, assis dans un fauteuil, à côté d'une table sur laquelle il y a des brochures. Il paroît agité. Après quelques mouvemens violens, il s'appuie sur un des bras de son fauteuil, comme pour dormir. Il quitte bientôt cette situation. Il tire sa montre, & dit :*)

A PEINE est-il six heures.

(*Il se jette sur l'autre bras de son fauteuil ; mais il n'y est pas plutôt, qu'il se releve, & dit :*)

Je ne saurois dormir.

(*Il prend un livre qu'il ouvre au hasard, qu'il referme presque sur le champ, & dit :*)

Je lis sans rien entendre.

(*Il se leve. Il se promene, & dit :*)

Je ne peux m'éviter..... Il faut sortir d'ici.... Sortir d'ici ! Et j'y suis enchaîné ! J'aime !... (*comme effrayé.*) & qui aimé-je ?...

J'ose me l'avouer ; malheureux, & je reste !
( *Il appelle violemment* : ) Charles. Charles.

## *SCENE II.*

( *Cette Scene marche vîte.* )

DORVAL, CHARLES.

( *Charles croit que son maître demande son chapeau & son épée ; il les apporte, les pose sur un fauteuil, & dit* : )

CHARLES

MONSIEUR, ne vous faut-il plus rien ?

DORVAL.

Des chevaux ; ma chaise.

CHARLES.

Quoi ! nous partons !

DORVAL.

A l'instant.

( *Il est assis dans le fauteuil ; & tout en parlant, il ramasse des livres, des papiers, des brochures, comme pour en faire des paquets.* )

CHARLES.

Monsieur, tout dort encore ici.

DORVAL.

Je ne verrai perſonne.

CHARLES.

Cela ſe peut-il ?

DORVAL.

Il le faut.

CHARLES.

Monſieur . . . .

DORVAL.

( *Se tournant vers Charles, d'un air triſte & accablé.* ) Eh bien, Charles !

CHARLES.

Avoir été accueilli dans cette maiſon, chéri de tout le monde, prévenu ſur tout, & s'en aller ſans parler à perſonne ! Permettez, Monſieur . . . . .

DORVAL.

J'ai tout entendu. Tu as raiſon. Mais je pars.

CHARLES.

Que dira Clairville votre ami ? Conſtance ſa ſœur, qui n'a rien négligé pour vous faire aimer ce ſéjour ? ( *d'un ton plus bas.* ) Et Roſalie ? . . . Vous ne les verrez point ?

DORVAL

( *ſoupire profondément, laiſſe tomber ſa tête ſur ſes mains, & Charles continue.* )

CHARLES.

Clairville & Roſalie s'étoient flattés de vous avoir pour témoin de leur mariage. Roſalie ſe faiſoit une joie de vous préſenter à ſon pere. Vous deviez les accompagner tous à l'autel.

DORVAL (*ſoupire, s'agite*, &c.)

CHARLES.

Le bon-homme arrive, & vous partez ! Tenez, mon cher maître, j'oſe vous le dire, les conduites biſarres ſont rarement ſenſées.... Clairville ! Conſtance ! Roſalie !

DORVAL.

( *Bruſquement, en ſe levant :* ) Des chevaux, ma chaiſe, te dis-je.

CHARLES.

Au moment où le pere de Roſalie arrive d'un voyage de plus de mille lieues ! à la veille du mariage de votre ami !

DORVAL (*en colere .... à Charles.*)

Malheureux !....

( *A lui-même, en ſe mordant la levre & ſe*

*frappant la poitrine* : ) que je ſuis !... Tu perds le tems, & je demeure.

CHARLES.

Je vais.

DORVAL.

Qu'on ſe dépêche.

## *SCENE III.*

DORVAL, *ſeul.*

( *Il continue de ſe promener & de rêver.* )

PARTIR ſans dire adieu ! Il a raiſon ; cela ſeroit d'une biſarrerie, d'une inconſéquence!.. Et qu'eſt-ce que ces mots ſignifient ? Eſt-il queſtion de ce qu'on croira, ou de ce qu'il eſt honnête de faire ?.... Mais, après tout, pourquoi ne verrois-je pas Clairville & ſa ſœur ? ne puis-je les quitter, & leur en taire le motif ?.... Et Roſalie ? je ne la verrai point ?... Non... l'amour & l'amitié n'impoſent point ici les mêmes devoirs, ſur-tout un amour inſenſé qu'on ignore & qu'il faut étouffer.... Mais que dira-t-elle ? que pen-

ſera-t-elle ? ... Amour, ſophiſte dangereux, je t'entends.

( *Conſtance arrive en robe de matin, tourmentée de ſon côté par une paſſion qui lui a ôté le repos. Un moment après, entrent des Domeſtiques qui rangent le ſallon, & qui ramaſſent les choſes qui ſont à Dorval.... Charles, qui a envoyé à la Poſte pour avoir des chevaux, rentre auſſi.* )

## *SCENE IV.*

DORVAL, CONSTANCE, des Domeſtiques.

DORVAL.

QUOI ! Madame, ſi matin !

CONSTANCE.

J'ai perdu le ſommeil. Mais vous-même, déjà habillé !

DORVAL, *vîte.*

Je reçois des lettres à l'inſtant. Une affaire m'appelle à Paris. Elle y demande ma préſence. Je prends le thé. Charles, du thé.

J'embraſſe Clairville. Je vous rends graces à tous les deux des bontés que vous avez eues pour moi. Je me jette dans ma chaiſe, & je pars.

CONSTANCE.

Vous partez ! Eſt-il poſſible ?

DORVAL.

Rien, malheureuſement, n'eſt plus néceſſaire.

*(Les Domeſtiques qui ont achevé de ranger le ſallon, & de ramaſſer ce qui eſt à Dorval, s'éloignent. Charles laiſſe le thé ſur une des tables. Dorval prend le thé.)*

*(Conſtance, un coude appuyé ſur la table, & la tête penchée ſur une de ſes mains, demeure dans cette ſituation penſive.)*

DORVAL.

Conſtance, vous rêvez ?

CONSTANCE

*émue, ou plutôt d'un ſang-froid un peu contraint.)*

Oui, je rêve.... mais j'ai tort... la vie que l'on mene ici vous ennuie.... Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je m'en apperçois.

DORVAL.

Elle m'ennuie ! Non, Madame, ce n'eſt pas cela.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous donc ?.... Un air ſombre que je vous trouve....

DORVAL.

Les malheurs laiſſent des impreſſions..... Vous ſavez.... Madame..... Je vous jure que depuis long-tems je ne connoiſſois de douceurs que celles que je goûtois ici.

CONSTANCE.

Si cela eſt, vous revenez, ſans doute.

DORVAL.

Je ne ſais..... Ai-je jamais ſu ce que je deviendrois ?

CONSTANCE,

*(après s'être promenée un inſtant.)*

Ce moment eſt donc le ſeul qui me reſte. Il faut parler.

*(Une pauſe.)*

Dorval, écoutez-moi. Vous m'avez trouvé ici, il y a ſix mois, tranquille & heureuſe. J'avois éprouvé tous les malheurs des

nœuds mal assortis. Libre de ces nœuds, je m'étois promis une indépendance éternelle, & j'avois fondé mon bonheur sur l'aversion de tout lien, & dans la sécurité d'une vie retirée.

Après les longs chagrins, la solitude a tant de charmes ! On y respire en liberté. J'y jouissois de mes peines passées. Il me sembloit qu'elles avoient épuré ma raison. Mes journées, toujours innocentes, quelquefois délicieuses, se partageoient entre la lecture, la promenade, & la conversation de mon frere. Clairville me parloit sans cesse de son austere & sublime ami. Que j'avois de plaisir à l'entendre ! Combien je desirois de connoître un homme que mon frere aimoit, respectoit à tant de titres, & qui avoit développé dans son cœur les premiers germes de la sagesse !

Je vous dirai plus. Loin de vous, je marchois déjà sur vos traces ; & cette jeune Rosalie, que vous voyez ici, étoit l'objet de tous mes soins, comme Clairville avoit été l'objet des vôtres.

DORVAL (*ému & attendri.*)

Rosalie !

CONSTANCE.

Je m'apperçus du goût que Clairville

prenoit pour elle, & je m'occupai à former l'eſprit, & ſur-tout le caractere de cet enfant, qui devoit un jour faire la deſtinée de mon frere. Il eſt étourdi, je la rendois prudente. Il eſt violent, je cultivois ſa douceur naturelle. Je me complaiſois à penſer que je préparois, de concert avec vous, l'union la plus heureuſe qu'il y eût peut-être au monde: vous arrivâtes. Hélas!...

(*La voix de Conſtance prend ici l'accent de la tendreſſe, & s'affoiblit un peu.*)

Votre préſence, qui devoit m'éclairer & m'encourager, n'eut point ces effets que j'en attendois. Peu-à-peu mes ſoins ſe détournerent de Roſalie. Je ne lui enſeignai plus à plaire..... & je n'en ignorai pas long-tems la raiſon.

Dorval, je connus tout l'empire que la vertu avoit ſur vous, & il me parut que je l'en aimois encore davantage. Je me propoſai d'entrer dans votre ame avec elle, & je crus n'avoir jamais formé de deſſein qui fût ſi bien ſelon mon cœur. Qu'une femme eſt heureuſe, me diſois-je, lorſque le ſeul moyen qu'elle ait d'attacher celui qu'elle a diſtingué, c'eſt d'ajoûter de plus en plus à l'eſtime qu'elle

ſe doit ; c'eſt de s'élever ſans ceſſe à ſes propres yeux.

Je n'en ai point employé d'autre. Si je n'en ai pas attendu le ſuccès, ſi je parle, c'eſt le tems, & non la confiance qui m'a manqué. Je ne doutai jamais que la vertu ne fît naître l'amour, quand le moment en ſeroit venu.

( *Une petite pauſe : ce qui ſuit doit coûter à dire à une femme telle que Conſtance.* )

Vous avouerai-je ce qui m'a coûté le plus ? C'étoit de vous dérober ces mouvemens ſi tendres & ſi peu libres, qui trahiſſent preſque toujours une femme qui aime. La raiſon ſe fait entendre par intervalles. Le cœur importun parle ſans ceſſe. Dorval, cent fois le mot fatal à mon projet s'eſt préſenté ſur mes levres. Il m'eſt échappé quelquefois ; mais vous ne l'avez point entendu, & je m'en ſuis toujours félicitée.

Telle eſt Conſtance. Si vous la fuyez, du moins elle n'aura point à rougir d'elle. Eloignée de vous, je me retrouverai dans le ſein de la vertu. Et tandis que tant de femmes déteſteront l'inſtant où l'objet d'une criminelle tendreſſe arracha de leur cœur un premier ſoupir, Conſtance ne ſe rappellera

Dorval que pour s'applaudir de l'avoir connu : ou, s'il se mêle quelque amertume à son souvenir, il lui restera toujours une consolation douce & solide dans les sentimens mêmes que vous lui aurez inspirés.

## *SCENE V.*

DORVAL, CONSTANCE, CLAIRVILLE.

DORVAL.

MADAME, voilà votre frere.

CONSTANCE (*attristée, dit :*)

Mon frere, Dorval nous quitte. (*& sort.*)

CLAIRVILLE.

On vient de me l'apprendre.

## *SCENE VI.*

DORVAL, CLAIRVILLE.

DORVAL,

(*faisant quelques pas, distrait & embarrassé.*)

DES lettres de Paris.... Des affaires qui pressent.... Un Banquier qui chancelle....

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous ne partirez point sans m'accorder un moment d'entretien. Je n'ai jamais eu si grand besoin de votre secours.

DORVAL.

Disposez de moi; mais si vous me rendez justice, vous ne douterez pas que je n'aie les raisons les plus fortes.....

CLAIRVILLE (*affligé.*)

J'avois un ami, & cet ami m'abandonne. J'étois aimé de Rosalie, & Rosalie ne m'aime plus. Je suis désespéré.... Dorval, m'abandonnerez-vous?...

DORVAL.

DORVAL.

Que puis-je faire pour vous ?

CLAIRVILLE.

Vous ſavez ſi j'aime Roſalie !..... Mais non, vous n'en ſavez rien. Devant les autres, l'amour eſt ma premiere vertu ; j'en rougis preſque devant vous.... Eh bien ! Dorval, je rougirai, s'il le faut ; mais je l'adore..... Que ne puis-je vous dire tout ce que j'ai ſouffert ! Avec quel ménagement, quelle délicateſſe j'ai impoſé ſilence à la paſſion la plus forte !.... Roſalie vivoit retirée, près d'ici, avec une tante. C'étoit une Américaine fort âgée, une amie de Conſtance. Je voyois Roſalie tous les jours, & tous les jours je voyois augmenter ſes charmes ; je ſentois augmenter mon trouble. Sa tante meurt. Dans ſes derniers momens, elle appelle ma ſœur, lui tend une main défaillante ; & lui montrant Roſalie qui ſe déſoloit au bord de ſon lit, elle la regardoit ſans parler ; enſuite elle regardoit Conſtance ; des larmes tomboient de ſes yeux ; elle ſoupiroit ; & ma ſœur entendoit tout cela. Roſalie devint ſa compagne, ſa pupille, ſon éleve ; & moi, je fus le plus heureux des hommes. Conſtance voyoit ma paſſion : Ro-

ſalie en paroiſſoit touchée. Mon bonheur n'étoit plus traverſé que par la volonté d'une mere inquiette qui redemandoit ſa fille. Je me préparois à paſſer dans les climats éloignés où Roſalie a pris naiſſance : mais ſa mere meurt ; & ſon pere, malgré ſa vieilleſſe, prend le parti de revenir parmi nous.

Je l'attendois, ce pere, pour achever mon bonheur ; il arrive, & il me trouvera déſolé.

DORVAL.

Je ne vois pas encore les raiſons que vous avez de l'être.

CLAIRVILLE.

Je vous l'ai dit d'abord. Roſalie ne m'aime plus. A meſure que les obſtacles qui s'oppoſoient à mon bonheur ont diſparu, elle eſt devenue réſervée, froide, indifférente. Ces ſentimens tendres, qui ſortoient de ſa bouche avec une naïveté qui me raviſſoit, ont fait place à une politeſſe qui me tue. Tout lui eſt inſipide. Rien ne l'occupe. Rien ne l'amuſe. M'apperçoit-elle : ſon premier mouvement eſt de s'éloigner. Son pere arrive ; & l'on diroit qu'un événement ſi deſiré, ſi long-tems attendu, n'a plus rien qui la touche. Un goût ſombre pour la ſolitude,

eſt tout ce qui lui reſte. Conſtance n'eſt pas mieux traitée que moi. Si Roſalie nous cherche encore, c'eſt pour nous éviter l'un par l'autre; &, pour comble de malheur, ma ſœur même ne paroît plus s'intéreſſer à moi.

DORVAL.

Je reconnois bien là Clairville. Il s'inquiette, il ſe chagrine, & il touche au moment de ſon bonheur.

CLAIRVILLE.

Ah! mon cher Dorval, vous ne le croyez pas. Voyez.....

DORVAL.

Je ne vois dans toute la conduite de Roſalie que des inégalités auxquelles les femmes les mieux nées ſont le plus ſujettes, & qu'il eſt quelquefois ſi doux d'avoir à leur pardonner. Elles ont le ſentiment ſi exquis; leur ame eſt ſi ſenſible; leurs organes ſont ſi délicats, qu'un ſoupçon, un mot, une idée, ſuffit pour les allarmer. Mon ami, leur ame eſt ſemblable au cryſtal d'une onde pure & tranſparente, où le ſpectateur tranquille de la Nature s'eſt peint. Si une feuille, en tom-

bant, vient à en agiter la ſurface, tous les objets ſont vacillans.

CLAIRVILLE (*affligé.*)

Vous me conſolez..... Dorval, je ſuis perdu. Je ne ſens que trop..... que je ne peux vivre ſans Roſalie; mais quel que ſoit le ſort qui m'attend, j'en veux être éclairci avant l'arrivée de ſon pere.

DORVAL.

En quoi puis-je vous ſervir?

CLAIRVILLE.

Il faut que vous parliez à Roſalie.

DORVAL.

Que je lui parle!

CLAIRVILLE.

Oui, mon ami. Il n'y a que vous au monde qui puiſſiez me la rendre. L'eſtime qu'elle a pour vous me fait tout eſpérer.

DORVAL.

Clairville, que me demandez-vous? A peine Roſalie me connoît-elle; & je ſuis ſi peu fait pour ces ſortes de diſcuſſions.

CLAIRVILLE.

Vous pouvez tout, & vous ne me refu-

ſerez point. Roſalie vous révere. Votre préſence la ſaiſit de reſpect ; c'eſt elle qui l'a dit. Elle n'oſera jamais être injuſte, inconſtante, ingrate à vos yeux. Tel eſt l'auguſte privilége de la vertu ; elle en impoſe à tout ce qui l'approche. Dorval, paroiſſez devant Roſalie, & bientôt elle redeviendra pour moi ce qu'elle doit être, ce qu'elle étoit.

DORVAL

*(poſant la main ſur l'épaule de Clairville.)*

Ah, malheureux !

CLAIRVILLE.

Mon ami, ſi je le ſuis !

DORVAL.

Vous exigez.....

CLAIRVILLE.

J'exige....

DORVAL.

Vous ſerez ſatisfait.

## SCENE VII.

DORVAL *seul.*

QUELS nouveaux embarras ! . . . le frere . . . la sœur . . . . Ami cruel, amant aveugle, que me proposez-vous ? . . . . « Paroissez devant » Rosalie » ! Moi, paroître devant Rosalie ! & je voudrois me cacher à moi-même . . . . Que deviens-je, si Rosalie me devine ? & comment en imposerai-je à mes yeux, à ma voix, à mon cœur ? . . . . Qui me répondra de moi ? . . . . La vertu ? . . . M'en reste-t-il encore ?

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE.

JUSTINE, approchez mon ouvrage.

*( Juſtine approche un métier à tapiſſerie. Roſalie eſt triſtement appuyée ſur ce métier. Juſtine eſt aſſiſe d'un autre côté. Elles travaillent. Roſalie n'interrompt ſon ouvrage que pour eſſuyer des larmes qui tombent de ſes yeux. Elle le reprend enſuite. Le ſilence dure un moment, pendant lequel Juſtine laiſſe l'ouvrage & conſidere ſa maitreſſe. )*

JUSTINE.

Eſt-ce là la joie avec laquelle vous attendez Monſieur votre pere ? ſont-ce là les tranſports que vous lui préparez ? Depuis un tems je n'entends rien à votre ame. Il faut que ce qui s'y

paſſe ſoit mal ; car vous me le cachez, & vous faites très-bien.

ROSALIE.

*( Point de réponſe de la part de Roſalie ; mais des ſoupirs, du ſilence & des larmes. )*

JUSTINE.

Perdez-vous l'eſprit, Mademoiſelle ? au moment de l'arrivée d'un pere ! à la veille d'un mariage ! Encore un coup, perdez-vous l'eſprit ?

ROSALIE.

Non, Juſtine.

JUSTINE, *( après une pauſe. )*

Seroit-il arrivé quelque malheur à Monſieur votre pere ?

ROSALIE.

Non, Juſtine.

*( Toutes ces queſtions ſe font à différens intervalles, dans leſquels Juſtine quitte & reprend ſon ouvrage. )*

JUSTINE,

*( après une pauſe un peu plus longue. )*

Par haſard, eſt-ce que vous n'aimeriez plus Clairville ?

ROSALIE.

Non, Juſtine.

JUSTINE,

*( reſte un peu ſtupéfaite. Elle dit enſuite : )*

La voilà donc la cauſe de ces ſoupirs, de ce ſilence & de ces larmes ? .... Oh ! pour le coup, les hommes n'ont qu'à dire que nous ſommes folles ; que la tête nous tourne aujourd'hui pour un objet que demain nous voudrions ſavoir à mille lieues : qu'ils diſent de nous tout ce qu'ils voudront, je veux mourir ſi je les en dédis .... Vous ne vous êtes pas attendue, Mademoiſelle, que j'approuverois ce caprice ? .... Clairville vous aime éperdûment. Vous n'avez aucun ſujet de vous plaindre de lui. Si jamais femme a pu ſe flatter d'avoir un amant tendre, honnête; de s'être attaché un homme qui eût de l'eſprit, de la figure, des mœurs, c'eſt vous. Des mœurs ! Mademoiſelle, des mœurs !... Je n'ai jamais pu concevoir, moi, qu'on ceſſât d'aimer, à plus forte raiſon qu'on ceſſât ſans ſujet. Il y a là quelque choſe où je n'entends rien.

*( Juſtine s'arrête un moment. Roſalie continue de travailler & de pleurer. Juſtine reprend d'un*

*ton hypocrite & radouci, & dit tout en travaillant, & ſans lever les yeux de deſſus ſon ouvrage:)*

Après tout, ſi vous n'aimez plus Clairville, cela eſt fâcheux..... mais il ne faut pas s'en déſeſpérer comme vous faites..... Quoi donc! après lui, n'y auroit-il plus perſonne au monde que vous puiſſiez aimer?

ROSALIE.

Non, Juſtine.

JUSTINE.

Oh! pour celui-là, on ne s'y attend pas.

*(Dorval entre, Juſtine ſe retire; Roſalie quitte ſon métier, ſe hâte de s'eſſuyer les yeux, & de ſe compoſer un viſage tranquille. Elle a dit auparavant:)*

ROSALIE.

O Ciel! c'eſt Dorval.

## SCENE II.

ROSALIE, DORVAL.

DORVAL, (*d'un ton un peu ému.*)

PERMETTEZ, Mademoiſelle, qu'avant mon départ (*à ces mots Roſalie paroît étonnée.*) j'obéiſſe à un ami, & que je cherche à lui rendre auprès de vous un ſervice qu'il croit important. Perſonne ne s'intéreſſe plus que moi à votre bonheur & au ſien; vous le ſavez. Souffrez donc que je vous demande en quoi Clairville a pu vous déplaire, & comment il a mérité la froideur avec laquelle il dit qu'il eſt traité.

ROSALIE.

C'eſt que je ne l'aime plus.

DORVAL.

Vous ne l'aimez plus!

ROSALIE.

Non, Dorval.

DORVAL.

Et qu'a-t-il fait pour s'attirer cette horrible diſgrace?

ROSALIE.

Rien. Je l'aimois. J'ai ceſſé. J'étois légere apparemment, ſans m'en douter.

DORVAL.

Avez-vous oublié que Clairville eſt l'amant que votre cœur a préféré?.... Songez-vous qu'il traîneroit des jours bien malheureux, ſi l'eſpérance de recouvrer votre tendreſſe lui étoit ôtée?.... Mademoiſelle, croyez-vous qu'il ſoit permis à une honnête-femme de ſe jouer du bonheur d'un honnête-homme?

ROSALIE.

Je ſais, là-deſſus, tout ce qu'on peut me dire. Je m'accable ſans ceſſe de reproches. Je ſuis déſolée. Je voudrois être morte.

DORVAL.

Vous n'êtes point injuſte.

ROSALIE.

Je ne ſais plus ce que je ſuis. Je ne m'eſtime plus.

DORVAL.

Mais pourquoi n'aimez-vous plus Clairville? Il y a des raiſons à tout.

ROSALIE.

C'eſt que j'en aime un autre.

DORVAL,

*( avec un étonnement mêlé de reproches. )*

Roſalie ! Elle !

ROSALIE.

Oui, Dorval..... Clairville ſera bien vengé !

DORVAL.

Roſalie... ſi par malheur il étoit arrivé... que votre cœur ſurpris.... fût entraîné par un penchant.... dont votre raiſon vous fît un crime.... J'ai connu cet état cruel !.. Que je vous plaindrois !

ROSALIE.

Plaignez-moi donc.

DORVAL

*( ne lui répond que par le geſte de commiſération. )*

ROSALIE.

J'aimois Clairville. Je n'imaginois pas que je puſſe en aimer un autre, lorſque je rencontrai l'écueil de ma conſtance & de notre bonheur.... Les traits, l'eſprit, le regard, le ſon de la voix, tout, dans cet objet doux & terrible, ſembloit répondre à je ne ſais quelle image que la Nature avoit gravée dans mon cœur. Je le vis. Je crus y reconnoître

la vérité de toutes ces chimeres de perfection que je m'étois faites, & d'abord il eut ma confiance.... Si j'avois pu concevoir que je manquois à Clairville !... Mais, hélas ! je n'en avois pas eu le premier soupçon, que j'étois toute accoutumée à aimer son rival.... Et comment ne l'aurois-je pas aimé ?... Ce qu'il disoit, je le pensois toujours. Il ne manquoit jamais de blâmer ce qui devoit me déplaire. Je louois quelquefois d'avance ce qu'il alloit approuver. S'il exprimoit un sentiment, je croyois qu'il avoit deviné le mien.... Que vous dirai-je enfin ? Je me voyois à peine dans les autres ; ( *elle ajoûte en baissant les yeux & la voix :* ) & je me retrouvois sans cesse en lui.

DORVAL.

Et ce mortel heureux connoît-il son bonheur ?

ROSALIE.

Si c'est un bonheur, il doit le connoître.

DORVAL.

Si vous aimez, on vous aime, sans doute ?

ROSALIE.

Dorval, vous le savez.

DORVAL (*vivement.*)

Oui, je le sais, & mon cœur le sent.... Qu'ai-je entendu?.... Qu'ai-je dit?... Qui me sauvera de moi-même?....

(*Dorval & Rosalie se regardent un moment en silence. Rosalie pleure amerement. On annonce Clairville.*)

SYLVESTRE (*à Dorval.*)

Monsieur, Clairville demande à vous parler.

DORVAL (*à Rosalie.*)

Rosalie.... Mais on vient.... Y pensez-vous? C'est Clairville. C'est mon ami. C'est votre amant.

ROSALIE.

Adieu, Dorval. (*Elle lui tend une main; Dorval la prend, & laisse tomber tristement sa bouche sur cette main, & Rosalie ajoûte:*) Adieu, quel mot!

## SCENE III.

DORVAL, *seul.*

DANS sa douleur, qu'elle m'a paru belle! Que ses charmes étoient touchans! J'aurois donné ma vie pour recueillir une des larmes qui couloient de ses yeux... « Dorval, vous le savez »..... Ces mots retentissent encore dans le fond de mon cœur..... Ils ne sortiront pas sitôt de ma mémoire!...

## SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

EXCUSEZ mon impatience. Eh bien, Dorval?....

( *Dorval est troublé. Il tâche de se remettre; mais il y réussit mal. Clairville, qui cherche à lire sur son visage, s'en apperçoit, se méprend, & dit :* )

CLAIRVILLE.

Vous êtes troublé. Vous ne me parlez point. Vos yeux se rempliſſent de larmes. Je vous entends, je ſuis perdu !

(*Clairville, en achevant ces mots, ſe jette dans le ſein de ſon ami. Il y reſte un moment en ſilence. Dorval verſe quelques larmes ſur lui, & Clairville dit, ſans ſe déplacer, d'une voix baſſe & ſanglottante :*)

CLAIRVILLE.

Qu'a-t-elle dit ? Quel eſt mon crime ? Ami, de grace, achevez-moi.

DORVAL.

Que je l'acheve !

CLAIRVILLE.

Elle m'enfonce un poignard dans le ſein ! & vous, le ſeul homme qui pût l'arracher peut-être, vous vous éloignez ! vous m'abandonnez à mon déſeſpoir !.... Trahi par ma maitreſſe ! abandonné de mon ami ! que vais-je devenir ? Dorval, vous ne me dites rien !

DORVAL.

Que vous dirai-je ?..... Je crains de parler.

CLAIRVILLE.

Je crains bien plus de vous entendre ; parlez pourtant, je changerai du moins de supplice.... Votre silence me semble, en ce moment, le plus cruel de tous.

DORVAL (*en hésitant.*)

Rosalie....

CLAIRVILLE, (*en hésitant.*)

Rosalie ?....

DORVAL.

Vous me l'aviez bien dit..... elle ne me paroît plus avoir cet empressement qui vous promettoit un bonheur si prochain.

CLAIRVILLE.

Elle a changé !..... Que me reproche-t-elle ?

DORVAL.

Elle n'a pas changé, si vous voulez.... Elle ne vous reproche rien..... mais son pere.....

CLAIRVILLE.

Son pere a-t-il repris son consentement ?

DORVAL.

Non. Mais elle attend son retour... Elle

craint.... Vous ſavez mieux que moi qu'une fille bien née craint toujours.

CLAIRVILLE.

Il n'y a plus de craintes à avoir : tous les obſtacles ſont levés. C'étoit ſa mere qui s'oppoſoit à nos vœux ; elle n'eſt plus, & ſon pere n'arrive que pour m'unir à ſa fille, ſe fixer parmi nous, & finir ſes jours tranquillement, dans ſa patrie, au ſein de ſa famille, au milieu de ſes amis. Si j'en juge par ſes lettres, ce reſpectable vieillard ne ſera gueres moins affligé que moi. Songez, Dorval, que rien n'a pu l'arrêter; qu'il a vendu ſes habitations ; qu'il s'eſt embarqué avec toute ſa fortune, à l'âge.... de quatre-vingts ans, je crois, ſur des mers couvertes de vaiſſeaux ennemis.

DORVAL.

Clairville, il faut l'attendre. Il faut tout eſpérer des bontés du pere, de l'honnêteté de la fille, de votre amour, & de mon amitié. Le Ciel ne permettra pas que des êtres qu'il ſemble avoir formés pour ſervir de conſolation & d'encouragement à la vertu, ſoient tous malheureux ſans l'avoir mérité.

CLAIRVILLE.

Vous voulez donc que je vive?

DORVAL.

Si je le veux!.... Si Clairville pouvoit lire au fond de mon ame!.... Mais j'ai ſatisfait à ce que vous exigiez.

CLAIRVILLE.

C'eſt à regret que je vous entends. Allez, mon ami. Puiſque vous m'abandonnez dans la triſte ſituation où je ſuis, je peux tout croire des motifs qui vous rappellent. Il ne me reſte plus qu'à vous demander un moment. Ma ſœur, allarmée de quelques bruits fâcheux qui ſe ſont répandus ici ſur la fortune de Roſalie & ſur le retour de ſon pere, eſt ſortie malgré elle. Je lui ai promis que vous ne partiriez point qu'elle ne fût rentrée. Vous ne me refuſerez pas de l'attendre.

DORVAL.

Y a-t-il quelque choſe que Conſtance ne puiſſe obtenir de moi?

CLAIRVILLE.

Conſtance! hélas! j'ai penſé quelquefois... Mais renvoyons ces idées à des tems plus heureux.... Je ſais où elle eſt, & je vais hâter ſon retour.

## SCENE V.

DORVAL, *seul.*

Suis-je assez malheureux?.... J'inspire une passion secrette à la sœur de mon ami... J'en prends une insensée pour sa maitresse; elle pour moi.... Que fais-je encore dans une maison que je remplis de désordre? Où est l'honnêteté? Y en a-t-il dans ma conduite?.. (*Il appelle comme un forcené* :) Charles, Charles..... On ne vient point.... Tout m'abandonne..... (*Il se renverse dans un fauteuil. Il s'abîme dans la rêverie. Il jette ces mots par intervalles.*) Encore, si c'étoient-là les premiers malheurs que je fais!... Mais non, je traîne par-tout l'infortune.... Tristes mortels, misérables jouets des événemens!... Soyez bien fiers de votre bonheur, de votre vertu!.... Je viens ici, j'y porte une ame pure.... Oui; car elle l'est encore.... J'y trouve trois êtres favorisés du Ciel; une femme vertueuse & tranquille, un amant passionné & payé de retour, une jeune amante raisonnable & sensible..... La femme ver-

tueuſe a perdu ſa tranquillité ; elle nourrit dans ſon cœur une paſſion qui la tourmente. L'amant eſt déſeſpéré. Sa maitreſſe devient inconſtante, & n'en eſt que plus malheureuſe... Quel plus grand mal eût fait un ſcélérat ? ... O toi qui conduis tout, qui m'as conduit ici, te chargeras-tu de te juſtifier ? ..... Je ne ſais où j'en ſuis.... (*Il crie encore :*) Charles, Charles.

## *SCENE VI.*

DORVAL, CHARLES, SYLVESTRE.

CHARLES.

MONSIEUR, les chevaux ſont mis. Tout eſt prêt. (*Cela dit, il ſort.*)

SYLVESTRE (*entre.*)

Madame vient de rentrer. Elle va deſcendre.

DORVAL.

Conſtance ?

SYLVESTRE.

Oui, Monſieur. (*Cela dit, il ſort.*)

CHARLES

*(rentre, & dit à Dorval, qui, l'air ſombre & les bras croiſés, l'écoute & le regarde :)*

*(En cherchant dans ſes poches.)*

Monſieur..... vous me troublez auſſi avec vos impatiences..... Non, il ſemble que le bon-ſens ſe ſoit enfui de cette maiſon..... Dieu veuille que nous le rattrapions en route... Je ne penſois plus que j'avois une lettre; & maintenant que j'y penſe, je ne la trouve plus. (*A force de chercher, il trouve la lettre, & la donne à Dorval.*)

DORVAL.

Et donne donc. (*Charles ſort.*)

## *SCENE VII.*

DORVAL, *ſeul.* (*Il lit.*)

« LA honte & le remords me pourſuivent..... Dorval, vous connoiſſez les » loix de l'innocence.... Suis-je criminelle?.... » Sauvez-moi..... Hélas! en eſt-il tems encore?.... Que je plains mon pere!..... » Et Clairville? je donnerois ma vie pour

» lui .... Adieu, Dorval; je donnerois pour » vous mille vies .... Adieu! .... vous vous » éloignez, & je vais mourir de douleur ».

( *Après avoir lu d'une voix entrecoupée & dans un trouble extrême, il se jette dans un fauteuil. Il garde un moment le silence. Tournant ensuite des yeux égarés & distraits sur la lettre qu'il tient d'une main tremblante, il en relit quelques mots, & dit :* )

« La honte & le remords me poursuivent ». C'est à moi de rougir, d'être déchiré ..... « Vous connoissez les loix de l'innocence »... Je les connus autrefois.... « Suis-je crimi- » nelle » ? Non, c'est moi qui le fuis.... « Vous vous éloignez, & je vais mourir ... » O Ciel! je succombe..... ( *En se levant.* ) Arrachons-nous d'ici .... Je veux ... je ne puis .... ma raison se trouble.... Dans quelles ténèbres fuis-je tombé? .... O Rosalie! ô vertu! ô tourment!

( *Après un moment de silence, il se leve, mais avec peine. Il s'approche lentement d'une table. Il écrit quelques lignes pénibles ; mais tout au travers de son écriture, arrive Charles, en criant :* )

SCENE

## SCENE VIII.

DORVAL, CHARLES.

CHARLES.

MONSIEUR, au secours. On assassine.... Clairville....

*(Dorval quitte la table où il écrit, laisse sa lettre à moitié, se jette sur son épée qu'il trouve sur un fauteuil, & vole au secours de son ami. Dans ces mouvemens, Constance survient, & demeure fort surprise de se voir laisser seule par le maître & par le valet.)*

## SCENE IX.

CONSTANCE, *(seule.)*

QUE veut dire cette fuite ? .... Il a dû m'attendre. J'arrive, il disparoît..... Dorval, vous me connoissez mal.... J'en peux guérir....

( *Elle approche de la table, & apperçoit la lettre à demi-écrite.* )

Une lettre !

( *Elle prend la lettre, & la lit.* )

« Je vous aime, & je fuis..... hélas ! » beaucoup trop tard !..... Je ſuis l'ami de » Clairville.... Les devoirs de l'amitié, les » loix ſacrées de l'hoſpitalité !.... »

Ciel ! quel eſt mon bonheur !.... il m'aime !... Dorval, vous m'aimez !... ( *Elle ſe promene agitée.* ) Non, vous ne partirez point... Vos craintes ſont frivoles... votre délicateſſe eſt vaine.... Vous avez ma tendreſſe.... Vous ne connoiſſez ni Conſtance, ni votre ami.... Non, vous ne les connoiſſez pas..... mais peut-être qu'il s'éloigne, qu'il fuit au moment où je parle. ( *Elle ſort de la Scene avec quelque précipitation.* )

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

DORVAL, CLAIRVILLE.

( *Ils rentrent le chapeau sur la tête. Dorval remet le sien avec son épée sur le fauteuil.* )

CLAIRVILLE.

Soyez assuré que ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place.

DORVAL.

Je le crois. Mais je connois Clairville. Il est vif.

CLAIRVILLE.

J'étois trop affligé pour m'offenser légèrement..... Mais que pensez-vous de ces bruits qui avoient appellé Constance chez son amie ?

DORVAL.

Il ne s'agit pas de cela.

CLAIRVILLE.

Pardonnez-moi. Les noms s'accordent; on parle d'un vaiſſeau pris, d'un vieillard appellé Mérian....

DORVAL.

De grace, laiſſons pour un moment ce vaiſſeau, ce vieillard, & venons à votre affaire. Pourquoi me taire une choſe dont tout le monde s'entretient à préſent, & qu'il faut que j'apprenne?

CLAIRVILLE.

J'aimerois mieux qu'un autre vous la dît.

DORVAL.

Je n'en veux croire que vous.

CLAIRVILLE.

Puiſqu'abſolument vous voulez que je parle; il s'agiſſoit de vous.

DORVAL.

De moi?

CLAIRVILLE.

De vous. Ceux contre leſquels vous m'avez ſecouru, ſont deux méchans & deux lâches. L'un s'eſt fait chaſſer de chez Conſtance pour des noirceurs; l'autre eut quelque

tems des vues sur Rosalie. Je les trouve chez cette femme que ma sœur venoit de quitter. Ils parloient de votre départ ; car tout se sait ici. Ils doutoient s'il falloit m'en féliciter ou m'en plaindre. Ils en étoient également surpris.

DORVAL.

Pourquoi surpris ?

CLAIRVILLE.

C'est, disoit l'un, que ma sœur vous aime.

DORVAL.

Ce discours m'honore.

CLAIRVILLE.

L'autre, que vous aimez ma maitresse.

DORVAL.

Moi ?

CLAIRVILLE.

Vous.

DORVAL.

Rosalie ?

CLAIRVILLE.

Rosalie.

DORVAL.

Clairville, vous croiriez....

CLAIRVILLE.

Je vous crois incapable d'une trahiſon. (*Dorval s'agite.*) Jamais un ſentiment bas n'entra dans l'ame de Dorval, ni un ſoupçon injurieux dans l'eſprit de Clairville.

DORVAL.

Clairville, épargnez-moi.

CLAIRVILLE.

Je vous rends juſtice. Auſſi tournant ſur eux des regards d'indignation & de mépris, (*Clairville regardant Dorval avec ces yeux, Dorval ne peut les ſoutenir. Il détourne la tête, & ſe couvre le viſage avec les mains.*) je leur fis entendre qu'on portoit en ſoi le germe des baſſeſſes (*Dorval eſt tourmenté.*) dont on étoit ſi prompt à ſoupçonner autrui; & que par-tout où j'étois, je prétendois qu'on reſpectât ma maitreſſe, ma ſœur & mon ami... Vous m'approuvez, je penſe ?

DORVAL.

Je ne peux vous blâmer... Non... Mais...

CLAIRVILLE.

Ce diſcours ne demeura pas ſans réponſe. Ils ſortent. Je ſors. Ils m'attaquent....

DORVAL.

Et vous périssiez, si je n'étois accouru?...

CLAIRVILLE.

Il est certain que je vous dois la vie.

DORVAL.

C'est-à-dire qu'un moment plus tard, je devenois votre assassin.

CLAIRVILLE.

Vous n'y pensez pas. Vous perdiez votre ami; mais vous restiez, toujours vous-même. Pouviez-vous prévenir un indigne soupçon?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Empêcher d'injurieux propos?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Que vous êtes injuste envers vous!

DORVAL.

Que l'innocence & la vertu sont grandes, & que le vice obscur est petit devant elles!

## *SCENE II.*

DORVAL, CLAIRVILLE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

DORVAL.... mon frere.... dans quelles inquiétudes vous nous jettez!.... Vous m'en voyez encore toute tremblante, & Roſalie en eſt à moitié morte.

DORVAL & CLAIRVILLE.

Roſalie! (*Dorval ſe contraint ſubitement.*)

CLAIRVILLE.

J'y vais. J'y cours.

CONSTANCE,
(*l'arrêtant par le bras.*)

Elle eſt avec Juſtine. Je l'ai vue. Je la quitte. N'en ſoyez point inquiet.

CLAIRVILLE.

Je le ſuis d'elle.... Je le ſuis de Dorval.... Il eſt d'un ſombre qui ne ſe conçoit pas.... Au moment où il ſauve la vie à ſon ami!...

Mon ami, ſi vous avez quelques chagrins, pourquoi ne pas les répandre dans le ſein d'un homme qui partage tous vos ſentimens ; qui, s'il étoit heureux, ne vivroit que pour Dorval & pour Roſalie.

CONSTANCE,

*( tirant une lettre de ſon ſein, la donne à ſon frere, & lui dit : )*

Tenez, mon frere, voilà ſon ſecret, le mien, & le ſujet apparemment de ſa mélancolie.

*( Clairville prend la lettre & la lit. Dorval, qui reconnoît cette lettre pour celle qu'il écrivoit à Roſalie, s'écrie : )*

DORVAL.

Juſte Ciel ! C'eſt ma lettre !

CONSTANCE.

Oui, Dorval. Vous ne partez plus. Je ſais tout. Tout eſt arrangé .... Quelle délicateſſe vous rendoit ennemi de notre bonheur ?.... Vous m'aimiez. Vous m'écriviez .... Vous fuyez !....

*( A chacun de ces mots, Dorval s'agite & ſe tourmente. )*

DORVAL.

Il le falloit. Il le faut encore. Un sort cruel me poursuit. Madame, cette lettre... (*bas.*) Ciel ! qu'allois-je dire ?

CLAIRVILLE.

Qu'ai-je lu ? Mon ami, mon libérateur va devenir mon frere ! Quel surcroît de bonheur & de reconnoissance !

CONSTANCE.

Aux transports de sa joie, reconnoissez enfin la vérité de ses sentimens & l'injustice de votre inquiétude. Mais quel motif ignoré peut encore suspendre les vôtres ? Dorval, si j'ai votre tendresse, pourquoi n'ai-je pas aussi votre confiance ?

DORVAL,

(*d'un ton triste & avec un air abattu.*)

Clairville !

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous êtes triste.

DORVAL.

Il est vrai.

CONSTANCE.

Parlez, ne vous contraignez plus.....

Dorval, prenez quelque confiance en votre ami. ( *Dorval continuant toujours de ſe taire, Conſtance ajoûte :* ) Mais je vois que ma préſence vous gêne. Je vous laiſſe avec lui.

## *SCENE III.*

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DORVAL, nous ſommes ſeuls... Auriez-vous douté ſi j'approuverois l'union de Conſtance avec vous?.... Pourquoi m'avoir fait un myſtere de votre penchant? J'excuſe Conſtance, c'eſt une femme.... mais vous!... Vous ne me répondez pas.

( *Dorval écoute la tête penchée & les bras croiſés.* )

Auriez-vous craint que ma ſœur, inſtruite des circonſtances de votre naiſſance....

DORVAL,

( *ſans changer de poſture, ſeulement en tournant la tête vers Clairville.* )

Clairville, vous m'offenſez. Je porte une

ame trop haute, pour concevoir de pareilles craintes. Si Conſtance étoit capable de ce préjugé, j'oſe le dire, elle ne ſeroit pas digne de moi.

CLAIRVILLE.

Pardonnez, mon cher Dorval. La triſteſſe opiniâtre où je vous vois plongé, quand tout paroît ſeconder vos vœux....

DORVAL,
(*bas, & avec amertume.*)

Oui, tout me réuſſit ſingulierement!

CLAIRVILLE.

Cette triſteſſe m'agite, me confond, & porte mon eſprit ſur toutes ſortes d'idées. Un peu plus de confiance de votre part, m'en épargneroit beaucoup de fauſſes.... Mon ami, vous n'avez jamais eu d'ouverture avec moi.., Dorval ne connoît point ces doux épanchemens.... ſon ame renfermée.... Mais enfin vous aurois-je compris? Auriez-vous appréhendé que, privé par un ſecond mariage de Conſtance de la moitié d'une fortune, à la vérité peu conſidérable, mais qu'on me croyoit aſſurée, je ne fuſſe plus aſſez riche pour épouſer Roſalie?

DORVAL, (*triſtement.*)

La voilà, cette Roſalie ..... Clairville, ſongez à ſoutenir l'impreſſion que votre péril a dû faire ſur elle.

## *SCENE IV.*

DORVAL, CLAIRVILLE, ROSALIE, JUSTINE.

CLAIRVILLE,
(*ſe hâtant d'aller au-devant de Roſalie.*)

Est-il bien vrai que Roſalie ait craint de me perdre ? qu'elle ait tremblé pour ma vie ? Que l'inſtant où j'allois périr me ſeroit cher, s'il avoit rallumé dans ſon cœur une étincelle d'intérêt !

ROSALIE.

Il eſt vrai que votre imprudence m'a fait frémir.

CLAIRVILLE.

Que je ſuis fortuné !

(*Il veut baiſer la main de Roſalie, qui la retire.*)

ROSALIE.

Arrêtez, Monſieur. Je ſens toute l'obligation que nous avons à Dorval. Mais je n'ignore pas que, de quelque maniere que ſe terminent ces événemens pour un homme, les ſuites en ſont toujours fâcheuſes pour une femme.

DORVAL.

Mademoiſelle, le haſard nous engage, & l'honneur a ſes loix.

CLAIRVILLE.

Roſalie, je ſuis au déſeſpoir de vous avoir déplu. Mais n'accablez pas l'amant le plus ſoumis & le plus tendre ; ou, ſi vous l'avez réſolu, du moins n'affligez pas davantage un ami qui ſeroit heureux ſans votre injuſtice. Dorval aime Conſtance : il en eſt aimé. Il partoit : une lettre ſurpriſe a tout découvert..... Roſalie, dites un mot, & nous allons tous être unis d'un lien éternel, Dorval à Conſtance, Clairville à Roſalie ; un mot, un mot ! & le Ciel reverra ce ſéjour avec complaiſance.

ROSALIE,

( *tombant dans un fauteuil.* )

Je me meurs.

DORVAL & CLAIRVILLE.

O Ciel ! elle ſe meurt.

CLAIRVILLE,

(*tombant aux genoux de Roſalie.*)

DORVAL

(*appelle les domeſtiques.*)

Charles, Sylveſtre, Juſtine.

JUSTINE,

(*ſecourant ſa maitreſſe.*)

Vous voyez, Mademoiſelle..... Vous avez voulu ſortir..... Je vous l'avois prédit.....

ROSALIE,

(*revenant à elle, & ſe levant, dit :*

Allons, Juſtine.

CLAIRVILLE

(*veut lui donner le bras & la ſoutenir.*)

Roſalie.....

ROSALIE.

Laiſſez-moi.... Je vous hais.... Laiſſez moi, vous dis-je.

## SCENE V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

( *Clairville quitte Roſalie. Il eſt comme un fou. Il va, il vient, il s'arrête; il ſoupire de douleur, de fureur; il s'appuie les coudes ſur le dos d'un fauteuil, la tête ſur ſes mains, & les poings dans les yeux. Le ſilence dure un moment. Enfin, il dit* : )

CLAIRVILLE.

En eſt-ce aſſez ?.... Voilà donc le prix de mes inquiétudes ! Voilà le fruit de toute ma tendreſſe ! Laiſſez-moi. Je vous hais. Ah ! ( *Il pouſſe l'accent inarticulé du déſeſpoir; il ſe promene avec agitation, & il répete ſous différentes ſortes de déclamations violentes :* Laiſſez-moi, je vous hais. *Il ſe jette dans un fauteuil. Il y demeure un moment en ſilence. Puis il dit d'un ton ſourd & bas :* elle me hait !... & qu'ai-je fait, pour qu'elle me haïſſe ? Je l'ai trop aimée. *Il ſe tait encore un moment. Il ſe leve. Il ſe promene. Il paroît s'être un peu tranquilliſé. Il dit :* ) Oui, je lui ſuis odieux.

Je le vois. Je le ſens. Dorval, vous êtes mon ami. Faut-il ſe détacher d'elle.... & mourir? Parlez. Décidez de mon ſort. ( *Charles entre. Clairville ſe promene.* )

## *SCENE VI.*

DORVAL, CLAIRVILLE, CHARLES.

CHARLES,

( *en tremblant, à Clairville, qu'il voit agité.* )

MONSIEUR....

CLAIRVILLE,

( *le regardant de côté :* )

Eh bien ?

CHARLES.

Il y a là-bas un inconnu qui demande à parler à quelqu'un.

CLAIRVILLE, ( *bruſquement.* )

Qu'il attende.

CHARLES,

*(toujours en tremblant, & fort bas :)*

C'eſt un malheureux, & il y a long-tems qu'il attend.

CLAIRVILLE,

*(avec impatience.)*

Qu'il entre.

## *SCENE VII.*

DORVAL, CLAIRVILLE, JUSTINE, CHARLES, SYLVESTRE, ANDRÉ,

*Et les autres domeſtiques de la maiſon attirés par la curioſité, & diverſement répandus ſur la ſcene. Juſtine arrive un peu plus tard que les autres.*

CLAIRVILLE, *(un peu bruſquement.)*

QUI êtes-vous, que voulez-vous ?

ANDRÉ.

Monſieur, je m'appelle André. Je ſuis au ſervice d'un honnête vieillard. J'ai été le com-

pagnon de ſes infortunes ; & je venois annoncer ſon retour à ſa fille.

CLAIRVILLE.

A Roſalie ?

ANDRÉ.

Oui, Monſieur.

CLAIRVILLE.

Encore des malheurs ! Où eſt votre maître ? qu'en avez-vous fait ?

ANDRÉ.

Raſſurez-vous, Monſieur. Il vit. Il arrive. Je vous inſtruirai de tout, ſi j'en ai la force, & ſi vous avez la bonté de m'entendre.

CLAIRVILLE.

Parlez.

ANDRÉ.

Nous ſommes partis, mon maître & moi, ſur le vaiſſeau l'*Apparent*, de la Rade du Fort-Royal, le ſix du mois de Juillet. Jamais mon maître n'avoit eu plus de ſanté, ni montré tant de joie. Tantôt le viſage tourné où les vents ſembloient nous porter, il élevoit ſes mains au Ciel, & lui demandoit un prompt retour. Tantôt me regardant avec des yeux remplis d'eſpérance : il me diſoit : « André,

» encore quinze jours, & je verrai mes en-
» fans, & je les embraſſerai, & je ſerai heu-
» reux une fois du moins avant que de mou-
» rir ».

CLAIRVILLE,
(*touché, à Dorval.*)

Vous entendez. Il m'appelloit déja du doux nom de fils. Eh bien, André ?

ANDRÉ.

Monſieur, que vous dirai-je ? Nous avions eu la navigation la plus heureuſe. Nous touchions aux côtes de la France. Echappés aux dangers de la mer, nous avons ſalué la terre par mille cris de joie ; & nous nous embraſſions tous les uns les autres, Commandans, Officiers, Paſſagers, Matelots, lorſque nous ſommes approchés par des vaiſſeaux qui nous crient, *la paix, la paix* ; abordés à la faveur de ces cris perfides, & faits priſonniers.

DORVAL & CLAIRVILLE,
(*en marquant leur ſurpriſe & leur douleur ; chacun par l'action qui convient à ſon caractere.*)

Priſonniers !

ANDRÉ.

Que devint alors mon maître ? Des larmes couloient de ſes yeux. Il pouſſoit de profonds

ſoupirs. Il tournoit ſes regards, il étendoit ſes bras, ſon ame ſembloit s'élancer vers le rivage d'où nous nous éloignions. Mais à peine les eûmes-nous perdus de vue, que ſes yeux ſe ſécherent; ſon cœur ſe ſerra; ſa vue s'attacha ſur les eaux, il tomba dans une douleur ſombre & morne, qui me fit trembler pour ſa vie. Je lui préſentai pluſieurs fois du pain & de l'eau, qu'il repouſſa.

(*André s'arrête ici un moment pour pleurer.*)

Cependant nous arrivons dans le port ennemi..... Diſpenſez-moi de vous dire le reſte.... Non, je ne pourrai jamais.

CLAIRVILLE.

André, continuez.

ANDRÉ.

On me dépouille. On charge mon maître de liens. Ce fut alors que je ne pus retenir mes cris. Je l'appellai pluſieurs fois : « Mon » maître, mon cher maître » ! Il m'entendit, me regarda, laiſſa tomber ſes bras triſtement, ſe retourna, & ſuivit, ſans parler, ceux qui l'environnoient.... Cependant on me jette à moitié nud, dans le lieu le plus profond d'un bâtiment, pêle-mêle, avec une foule de malheureux, abandonnés impitoya-

blement dans la fange, aux extrémités terribles de la faim, de la soif & des maladies. Et pour vous peindre en un mot toute l'horreur du lieu, je vous dirai qu'en un instant j'y entendis tous les accens de la douleur, toutes les voix du déſeſpoir; & que, de quelque côté que je regardaſſe, je voyois mourir.

CLAIRVILLE.

Voilà donc ces peuples dont on vante la ſageſſe, qu'on nous propoſe ſans ceſſe pour modeles! C'eſt ainſi qu'ils traitent les hommes!

DORVAL.

Combien l'eſprit de cette Nation généreuſe a changé!

ANDRÉ.

Il y avoit trois jours que j'étois confondu dans cet amas de morts & de mourans, tous François, tous victimes de la trahiſon, lorſque j'en fus tiré. On me couvrit de lambeaux déchirés, & l'on me conduiſit, avec quelques-uns de mes malheureux compagnons, dans la ville, à travers des rues pleines d'une populace effrénée qui nous accabloit d'imprécations & d'injures; tandis qu'un monde tout-

à-fait différent que le tumulte avoit attiré aux fenêtres, faiſoit pleuvoir ſur nous l'argent & les ſecours.

DORVAL.

Quel mélange incroyable d'humanité, de bienfaiſance & de barbarie !

ANDRÉ.

Je ne ſavois ſi l'on nous conduiſoit à la liberté, ou ſi l'on nous traînoit au ſupplice.

CLAIRVILLE.

Et votre maître, André ?

ANDRÉ.

J'allois à lui ; c'étoit le premier des bons offices d'un ancien Correſpondant qu'il avoit informé de notre malheur. J'arrivai à une des priſons de la ville. On ouvrit les portes d'un cachot obſcur où je deſcendis. Il y avoit déjà quelque tems que j'étois immobile dans ces ténebres, lorſque je fus frappé d'une voix mourante qui ſe faiſoit à peine entendre, & qui diſoit en s'éteignant : « André, eſt-ce » toi ? Il y a long-tems que je t'attends ». Je courus à l'endroit d'où venoit cette voix, & je rencontrai des bras nuds qui cherchoient dans l'obſcurité. Je les ſaiſis. Je les baiſai. Je

les baignai de larmes. C'étoient ceux de mon maître.

( *Une petite pauſe.* )

Il étoit nud. Il étoit étendu ſur la terre humide .... « Les malheureux qui ſont ici, » me dit-il à voix baſſe, ont abuſé de mon » âge & de ma foibleſſe pour m'arracher le » pain, & pour m'ôter ma paille ».

( *Ici tous les domeſtiques pouſſent un cri de douleur. Clairville ne peut plus contenir la ſienne. Dorval fait ſigne à André de s'arrêter un moment. André s'arrête. Puis il continue en ſanglottant :* )

Cependant je me dépouille de mes lambeaux, & je les étends ſous mon maître, qui béniſſoit d'une voix expirante la bonté du Ciel....

DORVAL,

( *bas, à part, & avec amertume.* )

qui le faiſoit mourir dans le fond d'un cachôt, ſur les haillons de ſon valet !

ANDRÉ.

Je me ſouvins alors des aumônes que j'avois reçues. J'appellai du ſecours, & je ranimai mon vieux & reſpectable maître. Lorſqu'il eut un peu repris de ſes forces : « André, » me

» me dit-il, aie bon courage. Tu ſortiras » d'ici. Pour moi, je ſens, à ma foibleſſe, » qu'il faut que j'y meure ». Alors je ſentis ſes bras ſe paſſer autour de mon cou, ſon viſage s'approcher du mien, & ſes pleurs couler ſur mes joues. « Mon ami, (me dit-il, » & ce fut ainſi qu'il m'appella ſouvent,) tu » vas recevoir mes derniers ſoupirs. Tu por- » teras mes dernieres paroles à mes enfans. » Hélas ! c'étoit de moi qu'ils devoient les » entendre » !

CLAIRVILLE,

(*regardant Dorval, & pleurant.*)

Ses enfans !

ANDRÉ.

Il m'avoit dit pendant la traverſée, qu'il étoit né François, qu'il ne s'appelloit point Mérian ; qu'en s'éloignant de ſa patrie, il avoit quitté ſon nom de famille pour des raiſons que je ſaurois un jour. Hélas ! il ne croyoit pas ce jour ſi prochain ! Il ſoupiroit, & j'en allois apprendre davantage, lorſque nous entendîmes notre cachot s'ouvrir. On nous appella ; c'étoit cet ancien Correſpondant qui nous avoit réunis, & qui venoit nous délivrer. Quelle fut ſa douleur, lorſqu'il

jetta ſes regards ſur un vieillard qui ne lui paroiſſoit plus qu'un cadavre palpitant. Des larmes tomberent de ſes yeux. Il ſe dépouilla. Il le couvrit de ſes vêtemens ; & nous allâmes nous établir chez cet hôte, & y recevoir toutes les marques poſſibles de l'humanité. On eût dit que cette honnête famille rougiſſoit en ſecret de la cruauté & de l'injuſtice de la nation.

DORVAL.

Rien n'humilie donc autant que l'injuſtice !

ANDRÉ,

(*s'eſſuyant les yeux, & reprenant un air tranquille.*)

Bientôt mon maître reprit de la ſanté & des forces. On lui offrit des ſecours, & je préſume qu'il en accepta ; car au ſortir de la priſon, nous n'avions pas de quoi avoir un morceau de pain.

Tout s'arrangea pour notre retour, & nous étions prêts à partir, lorſque mon maître, me tirant à l'écart, (non, je ne l'oublierai de ma vie !), me dit : « André, n'as-tu plus » rien à faire ici ? » Non, Monſieur, lui répondis-je.... « Et nos compatriotes, que » nous avons laiſſés dans la miſere d'où la

» bonté du Ciel nous a tirés, tu n'y penſes » donc plus ? Tiens, mon enfant, va leur » dire adieu ». J'y courus. Hélas ! de tant de miſérables, il n'en reſtoit qu'un petit nombre, ſi exténués, ſi proches de leur fin, que la plûpart n'avoient pas la force de tendre la main pour recevoir.

Voilà, Monſieur, tout le détail de notre malheureux voyage.

( *On garde ici un aſſez long ſilence, après lequel André dit ce qui ſuit. Cependant Dorval, rêveur, ſe promene vers le fond du ſallon.* )

J'ai laiſſé mon maître à Paris pour y prendre un peu de repos. Il s'étoit fait une grande joie d'y retrouver un ami.

( *Ici Dorval ſe retourne du côté d'André, & lui donne attention.* )

Mais cet ami eſt abſent depuis pluſieurs mois ; & mon maître comptoit me ſuivre de près.

( *Dorval continue de ſe promener en rêvant.* )

CLAIRVILLE.

Avez-vous vu Roſalie ?

ANDRÉ.

Non, Monſieur ; je ne lui apporte que de

la douleur, & je n'ai pas osé paroître devant elle.

CLAIRVILLE.

André, allez vous reposer. Sylvestre, je vous le recommande..... Qu'il ne lui manque rien.

*( Tous les Domestiques s'emparent d'André, & l'emmenent. )*

## *SCENE VIII.*

DORVAL, CLAIRVILLE.

*( Après un silence pendant lequel Dorval a resté immobile, la tête baissée, l'air pensif, & les bras croisés, ( c'est assez son attitude ordinaire : & Clairville s'est promené avec agitation ; ) Clairville dit : )*

CLAIRVILLE.

Eh bien ! mon ami, ce jour n'est-il pas fatal pour la probité ? & croyez-vous qu'à l'heure que je vous parle, il y ait un seul honnête-homme heureux sur la terre ?

DORVAL.

Vous voulez dire un seul méchant. Mais,

Clairville, laiſſons la morale. On en raiſonne mal, quand on croit avoir à ſe plaindre du Ciel..... Quels ſont maintenant vos deſſeins ?

CLAIRVILLE.

Vous voyez toute l'étendue de mon malheur. J'ai perdu le cœur de Roſalie. Hélas ! c'eſt le ſeul bien que je regrette !

Je n'oſe ſoupçonner que la médiocrité de ma fortune ſoit la raiſon ſecrette de ſon inconſtance. Mais ſi cela eſt, à quelle diſtance n'eſt-elle pas de moi, à préſent qu'elle eſt réduite elle-même à une fortune aſſez bornée ! S'expoſera-t-elle, pour un homme qu'elle n'aime plus, à toutes les ſuites d'un état preſque indigent ? Moi-même, irai-je l'en ſolliciter ? Le puis-je ? Le dois-je ? Son pere va devenir pour elle un ſurcroît onéreux. Il eſt incertain qu'il veuille m'accorder ſa fille. Il eſt preſque évident qu'en l'acceptant, j'acheverois de la ruiner. Voyez, & décidez.

DORVAL.

Cet André a jetté le trouble dans mon ame. Si vous ſaviez les idées qui me ſont venues pendant ſon récit... Ce vieillard.... ſes diſcours..... ſon caractere..... ce changement de nom..... Mais laiſſez-moi

dissiper un soupçon qui m'obsede, & pensez à votre affaire.

CLAIRVILLE.

Songez, Dorval, que le sort de Clairville est entre vos mains.

## SCENE IX.

DORVAL, *seul.*

QUEL jour d'amertume & de trouble ! Quelle variété de tourmens ! Il semble que d'épaisses ténèbres se forment autour de moi, & couvrent ce cœur accablé sous mille sentimens douloureux !.... O Ciel ! ne m'accorderas-tu pas un moment de repos !... Le mensonge, la dissimulation, me sont en horreur ; & dans un instant, j'en impose à mon ami, à sa sœur, à Rosalie.... Que doit-elle penser de moi ?.... Que déciderai-je de son amant ?.... Quel parti prendre avec Constance ?.. Dorval, cesseras-tu, continueras-tu d'être homme de bien ?.... Un événement imprévu à ruiné Rosalie. Elle est indigente. Je suis riche. Je l'aime. J'en suis aimé. Clairville ne peut l'obtenir..... Sortez de mon

eſprit, éloignez-vous de mon cœur, illuſions honteuſes ! Je peux être le plus malheureux des hommes ; mais je ne me rendrai pas le plus vil.... Vertu, douce & cruelle idée ! Chers & barbares devoirs !... Amitié, qui m'enchaînes & me déchires, vous ſerez obéie. O vertu, qu'es-tu, ſi tu n'exiges aucun ſacrifice ? Amitié, tu n'es qu'un vain nom, ſi tu n'impoſes aucune loi.... Clairville épouſera donc Roſalie !....

( *Il tombe preſque ſans ſentiment dans un fauteuil ; il ſe releve enſuite ; & il dit :* )

Non, je n'enleverai point à mon ami ſa maîtreſſe. Je ne me dégraderai point juſques-là. Mon cœur m'en répond. Malheur à celui qui n'écoute point la voix de ſon cœur !... Mais Clairville n'a point de fortune. Roſalie n'en a plus.... Il faut écarter ces obſtacles. Je le puis. Je le veux. Y a-t-il quelque peine dont un acte généreux ne conſole ? Ah ! je commence à reſpirer !....

Si je n'épouſe point Roſalie, qu'ai-je beſoin de fortune ? Quel plus digne uſage que d'en diſpoſer en faveur de deux êtres qui me ſont chers ? Hélas ! à bien juger, ce ſacrifice ſi peu commun n'eſt rien..... Clairville me devra ſon bonheur ! Roſalie me devra ſon

bonheur ! Le pere de Roſalie me devra ſon bonheur ! .... Et Conſtance ? Elle entendra de moi la vérité. Elle me connoîtra. Elle tremblera pour la femme qui oſeroit s'attacher à ma deſtinée .... En rendant le calme à tout ce qui m'environne, je trouverai ſans doute un repos qui me fuit .....

*( Il ſoupire. )*

Dorval, pourquoi ſouffres-tu donc ? Pourquoi ſuis-je déchiré ? O vertu ! n'ai-je point encore aſſez fait pour toi ?

Mais Roſalie ne voudra point accepter de moi ſa fortune. Elle connoît trop le prix de cette grace pour l'accorder à un homme qu'elle doit haïr, mépriſer ..... Il faudra donc la tromper ! ..... Et ſi je m'y réſous, comment y réuſſir ? ..... Prévenir l'arrivée de ſon pere ? .... Faire répandre par les papiers publics, que le vaiſſeau qui portoit ſa fortune étoit aſſuré ? .... Lui envoyer par un inconnu la valeur de ce qu'elle a perdu ? Pourquoi non ? .... Le moyen eſt naturel. Il me plaît. Il ne faut qu'un peu de célérité.

*( Il appelle Charles. )*

Charles !

*( Il ſe met à une table, & il écrit. )*

## *SCENE X.*

DORVAL, CHARLES.

DORVAL.

*(Il lui donne un billet, & dit :)*

A PARIS, chez mon banquier.

*FIN DU TROISIEME ACTE.*

# ACTE IV.

## *SCENE PREMIERE.*

ROSALIE, JUSTINE.

JUSTINE.

Eh bien ! Mademoiſelle. Vous avez voulu voir André. Vous l'avez vu. Monſieur votre pere arrive ; mais vous voilà ſans fortune.

ROSALIE, (*un mouchoir à la main*)

Que puis-je contre le ſort ? Mon pere ſurvit. Si la perte de ſa fortune n'a pas altéré ſa ſanté, le reſte n'eſt rien.

JUSTINE.

Comment, le reſte n'eſt rien ?

ROSALIE.

Non, Juſtine. Je connoîtrai l'indigence. Il y a de plus grands maux.

JUSTINE.

Ne vous y trompez pas, Mademoiſelle. Il n'y en a point qui laſſe plus vîte.

ROSALIE.

Avec des richeſſes, ſerois-je moins à plaindre ?.... C'eſt dans une ame innocente & tranquille que le bonheur habite ; & cette ame, Juſtine, je l'avois !

JUSTINE.

Et Clairville y regnoit.

ROSALIE, (*aſſiſe & pleurant.*)

Amant, qui m'étois alors ſi cher ! Clairville, que j'eſtime & que je déſeſpere ! O toi, à qui un bien moins digne a ravi toute ma tendreſſe, te voilà bien vengé ! Je pleure, & l'on ſe rit de mes larmes.

Juſtine, que penſes-tu de ce Dorval ?... Le voilà donc, cet ami ſi tendre, cet homme ſi vrai, ce mortel ſi vertueux ! Il n'eſt, comme les autres, qu'un méchant qui ſe joue de ce qu'il y a de plus ſacré, l'amour, l'amitié, la vertu, la vérité !.... Que je plains Conſtance ! Il m'a trompée. Il peut bien la tromper auſſi . . . . . (*En ſe levant.*)

Mais j'entends quelqu'un..... Juſtine, ſi c'étoit lui !...

JUSTINE.

Mademoiſelle, ce n'eſt perſonne.

ROSALIE.

*( Elle ſe raſſied, & dit : )*

Qu'ils ſont méchans, ces hommes ! & que nous ſommes ſimples !..... Vois, Juſtine, comme, dans le cœur, la vérité eſt à côté du parjure ; comme l'élévation y touche à la baſſeſſe !..... Ce Dorval, qui expoſe ſa vie pour ſon ami, c'eſt le même qui le trompe, qui trompe ſa ſœur, qui ſe prend pour moi de tendreſſe. Mais pourquoi lui reprocher de la tendreſſe ! C'eſt mon crime. Le ſien eſt une fauſſeté qui n'eut jamais d'exemple.

## *SCENE II.*

ROSALIE, CONSTANCE.

ROSALIE,

*( allant au-devant de Conſtance. )*

Ah ! Madame, en quel état vous me ſurprenez !

CONSTANCE.

Je viens partager votre peine.

ROSALIE.

Puissiez-vous toujours être heureuse !

CONSTANCE

*( s'assied, fait asseoir Rosalie à côté d'elle, & lui prend les deux mains.)*

Rosalie, je ne demande que la liberté de m'affliger avec vous. J'ai long-tems éprouvé l'incertitude des choses de la vie, & vous savez si je vous aime !

ROSALIE.

Tout a changé. Tout s'est détruit en un moment.

CONSTANCE.

Constance vous reste.... & Clairville.

ROSALIE.

Je ne peux m'éloigner trop tôt d'un séjour où ma douleur est importune.

CONSTANCE.

Mon enfant, prenez garde. Le malheur vous rend injuste & cruelle. Mais ce n'est point à vous que j'en dois faire le reproche. Dans le sein du bonheur, j'oubliai de vous préparer aux revers. Heureuse, j'ai perdu de vue les malheureux. J'en suis bien punie ;

c'eſt vous qui m'en rapprochez..... Mais votre pere?....

ROSALIE.

Je lui ai déja coûté bien des larmes!.... Madame, vous ſerez mere un jour... Que je vous plains!....

CONSTANCE.

Roſalie, rappellez-vous la volonté de votre tante. Ses dernieres paroles me confioient votre bonheur.... Mais ne parlons point de mes droits; c'eſt une marque d'eſtime que j'attends: jugez combien un refus pourroit m'offenſer!.... Roſalie, ne détachez point votre ſort du mien. Vous connoiſſez Dorval. Il vous aime. Je lui demanderai Roſalie. Je l'obtiendrai; & ce gage ſera pour moi le premier & le plus doux de ſa tendreſſe.

ROSALIE

*(dégage avec vivacité ſes mains de celles de Conſtance, ſe leve avec une ſorte d'indignation, & dit:)*

Dorval!

CONSTANCE.

Vous avez toute ſon eſtime.

ROSALIE.

Un étranger!.... un inconnu!..... un homme qui n'a paru qu'un moment parmi nous!.... dont on n'a jamais nommé les parens!... dont la vertu peut être feinte!... Madame, pardonnez.... J'oubliois.... Vous le connoiſſez bien, ſans doute?...

CONSTANCE.

Il faut vous pardonner. Vous êtes dans la nuit. Mais ſouffrez que je vous faſſe luire un rayon d'eſpérance.

ROSALIE.

J'ai eſpéré. J'ai été trompée. Je n'eſpérerai plus.

CONSTANCE

(*ſourit triſtement.*)

ROSALIE.

Hélas! ſi Conſtance eût été ſeule, retirée comme autrefois; peut-être... encore, n'eſt-ce qu'une idée vaine qui nous auroit trompées toutes deux. Notre amie devient malheureuſe. On craint de ſe manquer à ſoi-même. Un premier mouvement de généroſité nous emporte. Mais le tems! le tems!.... Madame, les malheureux ſont fiers, impor-

tuns, ombrageux. On s'accoutume peu-à-peu au ſpectacle de leur douleur, bientôt on s'en laſſe. Epargnons-nous des torts réciproques. J'ai tout perdu ; ſauvons du moins notre amitié du naufrage.... Il me ſemble que je dois déja quelque choſe à l'infortune..... Toujours ſoutenue de vos conſeils, Roſalie n'a rien fait encore dont elle puiſſe s'honorer à ſes propres yeux. Il eſt tems qu'elle apprenne ce dont elle ſera capable, inſtruite par Conſtance & par les malheurs. Lui envieriez-vous le ſeul bien qui lui reſte, celui de ſe connoître elle-même?

CONSTANCE.

Roſalie, vous êtes dans l'enthouſiaſme ; méfiez-vous de cet état. Le premier effet du malheur eſt de roidir une ame, le dernier eſt de la briſer.... Vous qui craignez tout du tems pour vous & pour moi, n'en craignez-vous rien pour vous ſeule?.... Songez, Roſalie, que l'infortune vous rend ſacrée. S'il m'arrivoit jamais de manquer de reſpect au malheur ; rappellez-moi, dites-moi, faites-moi rougir pour la premiere fois.... Mon enfant, j'ai vécu. J'ai ſouffert. Je crois avoir acquis le droit de préſumer quelque choſe de moi ; cependant je ne vous demande que de

compter autant sur mon amitié, que sur votre courage.... Si vous vous promettez tout de vous-même, & que vous n'attendiez rien de Constance, ne serez-vous pas injuste?..... Mais les idées de bienfait & de reconnoissance vous effraieroient-elles? Rendez votre tendresse à mon frere, & c'est moi qui vous devrai tout.

ROSALIE.

Madame, voilà Dorval... Permettez que je m'éloigne... J'ajoûterois si peu de chose à son triomphe!

(*Dorval entre.*)

CONSTANCE.

Rosalie... Dorval, retenez cet enfant... Mais elle nous échappe.

## *SCENE III.*

CONSTANCE, DORVAL.

DORVAL.

MADAME, laissons-lui le triste plaisir de s'affliger sans témoins.

CONSTANCE.

C'eſt à vous à changer ſon ſort. Dorval, le jour de mon bonheur peut devenir le commencement de ſon repos.

DORVAL.

Madame, ſouffrez que je vous parle librement; qu'en vous confiant ſes plus ſecrettes penſées, Dorval s'efforce d'être digne de ce que vous faiſiez pour lui, & que du moins il ſoit plaint & regretté.

CONSTANCE.

Quoi, Dorval! Mais parlez.

DORVAL.

Je vais parler. Je vous le dois. Je le dois à votre frere. Je me le dois à moi-même.... Vous voulez le bonheur de Dorval; mais connoiſſez-vous bien Dorval?... De foibles ſervices dont un jeune homme bien né s'eſt exagéré le mérite; ſes tranſports à l'apparence de quelques vertus; ſa ſenſibilité pour quelques-uns de mes malheurs; tout a préparé & établi en vous des préjugés que la vérité m'ordonne de détruire. L'eſprit de Clairville eſt jeune; Conſtance doit porter de moi d'autres jugemens.

(*Une pauſe.*)

J'ai reçu du Ciel un cœur droit ; c'eſt le ſeul avantage qu'il ait voulu m'accorder.... Mais ce cœur eſt flétri, & je ſuis, comme vous voyez..... ſombre & mélancolique. J'ai.... de la vertu, mais elle eſt auſtere, des mœurs, mais ſauvages..... une ame tendre, mais aigrie par de longues diſgraces. Je peux encore verſer des larmes, mais elles ſont rares & cruelles.... Non, un homme de ce caractere n'eſt point l'époux qui convient à Conſtance.

CONSTANCE.

Dorval, raſſurez-vous. Lorſque mon cœur céda aux impreſſions de vos vertus, je vous vis tel que vous vous peignez. Je reconnus le malheur & ſes effets terribles. Je vous plaignis : & ma tendreſſe commença peut-être par ce ſentiment.

DORVAL.

Le malheur a ceſſé pour vous ; il s'eſt appeſanti ſur moi.... Combien je ſuis malheureux, & qu'il y a de tems ! Abandonné preſqu'en naiſſant entre le déſert & la ſociété ; quand j'ouvris les yeux, afin de reconnoître les liens qui pouvoient m'attacher aux hommes, à peine en trouvai-je des débris. Il y

avoit trente ans, Madame, que j'errois parmi eux, isolé, inconnu, négligé, sans avoir éprouvé la tendresse de personne, ni rencontré personne qui récherchât la mienne, lorsque votre frere vint à moi. Mon ame attendoit la sienne. Ce fut dans son sein que je versai un torrent de sentiments qui cherchoient depuis si long-tems à s'épancher; & je n'imaginai pas qu'il pût y avoir dans ma vie un moment plus doux que celui où je me délivrai du long ennui d'exister seul.... Que j'ai payé cher cet instant de bonheur!... Si vous saviez....

CONSTANCE.

Vous avez été malheureux; mais tout a son terme; & j'ose croire que vous touchez au moment d'une révolution durable & fortunée.

DORVAL.

Nous nous sommes assez éprouvés, le sort & moi. Il ne s'agit plus de bonheur.... Je hais le commerce des hommes, & je sens que c'est loin de ceux-mêmes qui me sont chers, que le repos m'attend..... Madame, puisse le Ciel vous accorder sa faveur qu'il me refuse, & rendre Constance la plus heureuse des femmes!... (*Un peu attendri.*) Je

'apprendrai peut-être dans ma retraite, & 'en reſſentirai de la joie.

CONSTANCE.

Dorval, vous vous trompez. Pour être ranquille, il faut avoir l'approbation de ſon cœur, & peut-être celle des hommes. Vous n'obtiendrez point celle-ci, & vous n'emporterez point la premiere, ſi vous quittez le poſte qui vous eſt marqué. Vous avez reçu les talens les plus rares, & vous en devez compte à la ſociété. Que cette foule d'êtres inutiles qui s'y meuvent ſans objet, & qui l'embarraſſent ſans la ſervir, s'en éloignent, s'ils peuvent. Mais vous, j'oſe vous le dire, vous ne le pouvez ſans crime. C'eſt à une femme qui vous aime à vous arrêter parmi les hommes. C'eſt à Conſtance à conſerver à la vertu opprimée un appui; au vice arrogant un fléau; un frere à tous les gens de bien; à tant de malheureux un pere qu'ils attendent; au genre-humain ſon ami; à mille projets honnêtes, utiles & grands, cet eſprit libre de préjugés, & cette ame forte qu'ils exigent, & que vous avez ..., Vous, renoncer à la ſociété! J'en appelle à votre cœur, interrogez-le, & il vous dira que l'homme

de bien eſt dans la ſociété, & qu'il n'y a que le méchant qui ſoit ſeul.

DORVAL.

Mais le malheur me ſuit, & ſe répand ſur tout ce qui m'approche. Le Ciel, qui veut que je vive dans les ennuis, veut-il auſſi que j'y plonge les autres? On étoit heureux ici, quand j'y vins.

CONSTANCE.

Le Ciel s'obſcurcit quelquefois; & ſi nous ſommes ſous le nuage, un inſtant l'a formé ce nuage, un inſtant le diſſipera. Mais quoi qu'il en arrive, l'homme ſage reſte à ſa place, & y attend la fin de ſes peines.

DORVAL.

Mais ne craindra-t-il pas de l'éloigner, en multipliant les objets de ſon attachement?... Conſtance, je ne ſuis point étranger à cette pente ſi générale & ſi douce, qui entraîne tous les êtres, & qui les porte à éterniſer leur eſpece. J'ai ſenti dans mon cœur que l'univers ne ſeroit jamais pour moi qu'une vaſte ſolitude, ſans une compagne qui partageât mon bonheur & ma peine... Dans ces accès de mélancolie, je l'appellois, cette compagne.

CONSTANCE.

Et le Ciel vous l'envoie.

DORVAL.

Trop tard pour mon malheur. Il a effarouché une ame ſimple, qui auroit été heureuſe de ſes moindres faveurs. Il l'a remplie de craintes, de terreurs, d'une horreur ſecrette..... Dorval oſeroit ſe charger du bonheur d'une femme!... Il ſeroit pere!... Il auroit des enfans!... Des enfans!... Quand je penſe que nous ſommes jettés, tout en naiſſant, dans un cahos de préjugés, d'extravagances, de vices & de miſere, l'idée m'en fait frémir.

CONSTANCE.

Vous êtes obſédé de fantômes, & je n'en ſuis pas étonnée. L'hiſtoire de la vie eſt ſi peu connue; celle de la mort eſt ſi obſcure; & l'apparence du mal dans l'univers eſt ſi claire!... Dorval, vos enfans ne ſont point deſtinés à tomber dans le cahos que vous redoutez. Ils paſſeront ſous vos yeux les premieres années de leur vie, & c'en eſt aſſez pour vous répondre de celles qui ſuivront. Ils apprendront de vous à penſer comme vous. Vos paſſions, vos goûts, vos idées paſſeront

en eux. Ils tiendront de vous ces notions ſi juſtes, que vous avez, de la grandeur & de la baſſeſſe réelles; du bonheur véritable & de la miſere apparente. Il ne dépendra que de vous qu'ils aient une conſcience toute ſemblable à la vôtre. Ils vous verront agir. Ils m'entendront parler quelquefois....

*(En ſouriant avec dignité, elle ajoûte:)*

Dorval, vos filles ſeront honnêtes & décentes. Vos fils ſeront nobles & fiers. Tous vos enfans ſeront charmans.

DORVAL

*(prend la main de Conſtance, la preſſe entre les deux ſiennes, lui ſourit d'un air touché, & lui dit:....)*

Si par malheur Conſtance ſe trompoit... ſi j'avois des enfans, comme j'en vois tant d'autres, malheureux & méchans... je me connois. J'en mourrois de douleur.

CONSTANCE,

*(d'un ton pathétique, & d'un air pénétré.)*

Mais auriez-vous cette crainte, ſi vous penſiez que l'effet de la vertu ſur notre ame n'eſt ni moins néceſſaire, ni moins puiſſant que celui de la beauté ſur nos ſens. Qu'il eſt

dans

dans le cœur de l'homme un goût de l'ordre, plus ancien qu'aucun reſſentiment réfléchi; que c'eſt ce goût qui nous rend ſenſibles à la honte; la honte qui nous fait redouter le mépris au-delà même du trépas; que l'imitation nous eſt naturelle, & qu'il n'y a point d'exemple qui captive plus fortement que celui de la vertu, pas même l'exemple du vice..... Ah! Dorval, combien de moyens de rendre les hommes bons!

DORVAL.

Oui, ſi nous ſavions en faire uſage..... Mais je veux qu'avec des ſoins aſſidus, ſecondés d'heureux naturels, vous puiſſiez les garantir du vice; en ſeront-ils beaucoup moins à plaindre? Comment écarterez-vous d'eux la terreur & les préjugés qui les attendent à l'entrée dans ce monde, & qui les ſuivront juſqu'au tombeau? La folie & la miſere de l'homme m'épouvantent. Combien d'opinions monſtrueuſes dont il eſt, tour-à-tour, & l'auteur, & la victime! Ah! Conſtance, qui ne trembleroit d'augmenter le nombre de ces malheureux, qu'on a comparés à des forçats qu'on voit dans un cachot funeſte,

Pouvant ſe ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés?

CONSTANCE.

Je connois les maux que le fanatiſme a cauſés, & ceux qu'il en faut craindre..... Mais s'il paroiſſoit aujourd'hui..... parmi nous..... un monſtre, tel qu'il en a produit dans les tems de ténebres, où ſa fureur & ſes illuſions arroſoient de ſang cette terre... qu'on vît ce monſtre s'avancer au plus grand des crimes, en invoquant le ſecours du Ciel.... &, tenant la loi de ſon Dieu d'une main, & de l'autre un poignard, préparer aux peuples de longs regrets..... croyez, Dorval, qu'on en auroit autant d'étonnement que d'horreur.... Il y a ſans doute encore des barbares; & quand n'y en aura-t-il plus? Mais les tems de barbarie ſont paſſés. Le ſiécle s'eſt éclairé. La raiſon s'eſt épurée. Ses préceptes rempliſſent les ouvrages de la nation. Ceux où l'on inſpire aux hommes la bienveillance générale, ſont preſque les ſeuls qui ſoient lus. Voilà les leçons dont nos théâtres retentiſſent, & dont ils ne peuvent retentir trop ſouvent. Et le Philoſophe, dont vous m'avez rappellé les vers, doit principalement ſes ſuccès aux ſentimens d'humanité qu'il a répandus dans ſes Poëmes, & au pou-

voir qu'ils ont sur nos ames. Non, Dorval, un peuple qui vient s'attendrir tous les jours sur la vertu malheureuse, ne peut être ni méchant, ni farouche. C'est vous-même ; ce sont les hommes qui vous ressemblent, que la Nation honore, & que le Gouvernement doit protéger plus que jamais, qui affranchiront vos enfans de cette chaîne terrible dont votre mélancolie vous montre leurs mains innocentes chargées.

Et quel sera mon devoir & le vôtre ; sinon de les accoutumer à n'admirer, même dans l'Auteur de toutes choses, que les qualités qu'ils chériront en nous ? Nous leur présenterons sans cesse que les loix de l'humanité sont immuables, que rien n'en peut dispenser, & nous verrons germer dans leurs ames ce sentiment de bienfaisance universelle qui embrasse toute la nature.... Vous m'avez dit cent fois qu'une ame tendre n'envisageoit point le système général des êtres sensibles, sans en desirer fortement le bonheur, sans y participer ; & je ne crains pas qu'une ame cruelle soit jamais formée dans mon sein & de votre sang.

DORVAL.

Constance, une famille demande une

grande fortune, & je ne vous cacherai pas que la mienne vient d'être réduite à la moitié.

CONSTANCE.

Les beſoins réels ont des limites ; ceux de la fantaiſie ſont ſans bornes. Quelque fortune que vous accumuliez, Dorval, ſi la vertu manque à vos enfans, ils ſeront toujours pauvres.

DORVAL.

La vertu ! on en parle beaucoup.

CONSTANCE.

C'eſt la choſe dans l'univers la mieux connue & la plus révérée. Mais, Dorval, on s'y attache plus encore par les ſacrifices qu'on lui fait, que par les charmes qu'on lui croit ; & malheur à celui qui ne lui a pas aſſez ſacrifié pour la préférer à tout, ne vivre, ne reſpirer que pour elle, s'enivrer de ſa douce vapeur, & trouver la fin de ſes jours dans cette ivreſſe !

DORVAL.

Quelle femme !

*( Il eſt étonné. Il garde le ſilence un moment. Il dit enſuite : )*

Femme adorable & cruelle, à quoi me

réduisez-vous ? Vous m'arrachez le mystere de ma naissance. Sachez donc qu'à peine ai-je connu ma mere. Une jeune infortunée, trop tendre, trop sensible, me donna la vie, & mourut peu de tems après. Ses parens, irrités & puissans, avoient forcé mon pere de passer aux Isles. Il y apprit la mort de ma mere, au moment où il pouvoit se flatter de devenir son époux. Privé de cet espoir, il s'y fixa ; mais il n'oublia point l'enfant qu'il avoit eu d'une femme chérie. Constance, je suis cet enfant..... Mon pere a fait plusieurs voyages en France. Je l'ai vu. J'espérois le revoir encore, mais je ne l'espere plus. Vous voyez ; ma naissance est abjecte aux yeux des hommes, & ma fortune a disparu.

CONSTANCE.

La naissance nous est donnée ; mais nos vertus sont à nous. Pour ces richesses toujours embarrassantes & souvent dangereuses, le Ciel, en les répandant indifféremment sur la surface de la terre, & les faisant tomber sans distinction sur le bon & sur le méchant, dicte lui-même le jugement qu'on en doit porter. Naissance, dignités, fortune, grandeurs, le méchant peut tout avoir, excepté la faveur du Ciel.

Voilà ce qu'un peu de raiſon m'avoit appris, long-tems avant qu'on m'eût confié vos ſecrets; & il ne me reſtoit à ſavoir que le jour de mon bonheur & de ma gloire.

DORVAL.

Roſalie eſt malheureuſe. Clairville eſt au déſeſpoir.

CONSTANCE.

Je rougis du reproche. Dorval, voyez mon frere. Je reverrai Roſalie; ſans doute, c'eſt à nous à rapprocher ces deux êtres, ſi dignes d'être unis. Si nous y réuſſiſſons, j'oſe eſpérer qu'il ne manquera plus rien à nos vœux.

## *SCENE IV.*

DORVAL, *ſeul.*

VOILA la femme par qui Roſalie a été élevée! Voilà les principes qu'elle a reçus!

## SCENE V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DORVAL, que deviens-je, qu'avez-vous réſolu de moi ?

DORVAL.

Que vous vous attachiez plus fortement que jamais à Roſalie.

CLAIRVILLE.

Vous me le conſeillez ?

DORVAL.

Je vous le conſeille.

CLAIRVILLE, (*en lui ſautant au cou.*)

Ah ! mon ami, vous me rendez la vie. Je vous la dois deux fois en un jour. Je venois en tremblant apprendre mon ſort. Combien j'ai ſouffert depuis que je vous ai quitté ! Jamais je n'ai ſi bien connu que j'étois deſtiné à l'aimer, toute injuſte qu'elle eſt. Dans un inſtant de déſeſpoir, on forme un projet

violent ; mais l'inſtant paſſe, le projet ſe diſſipe, & la paſſion reſte.

DORVAL, (*en ſouriant.*)

Je ſavois tout cela. Mais votre peu de fortune ? la médiocrité de la ſienne ?

CLAIRVILLE.

L'état le plus miſérable à mes yeux, eſt de vivre ſans Roſalie. J'y ai penſé, & mon parti eſt pris. S'il eſt permis de ſupporter impatiemment l'indigence, c'eſt aux amans, aux peres de famille, à tous les hommes bienfaiſans ; & il eſt toujours des voies pour en ſortir.

DORVAL.

Que ferez-vous ?

CLAIRVILLE.

Je commercerai.

DORVAL.

Avec le nom que vous portez, auriez-vous ce courage ?

CLAIRVILLE.

Qu'appellez-vous courage ? Je n'en trouve point à cela. Avec une ame fiere, un caractere inflexible, il eſt trop incertain que j'obtienne de la faveur, la fortune dont j'ai beſoin.

Celle qu'on fait par l'intrigue eſt prompte, mais vile ; par les armes, glorieuſe, mais lente ; par les talens, toujours difficile & médiocre. Il eſt d'autres états qui menent rapidement à la richeſſe ; mais le Commerce eſt preſque le ſeul où les grandes fortunes ſoient proportionnées au travail, à l'induſtrie & aux dangers qui les rendent honnêtes. Je commercerai, vous dis-je ; il ne me manque que des lumieres & des expédiens, & j'eſpere les trouver en vous.

DORVAL

Vous penſez juſte. Je vois que l'amour eſt ſans préjugé. Mais ne ſongez qu'à fléchir Roſalie, & vous n'aurez point à changer d'état. Si le vaiſſeau qui portoit ſa fortune eſt tombé entre les mains des ennemis, il étoit aſſuré, & la perte n'eſt rien. La nouvelle en eſt dans les papiers publics, & je vous conſeille de l'annoncer à Roſalie.

CLAIRVILLE.

J'y cours.

## SCENE VI.

DORVAL, CHARLES, (*encore botté.*)

DORVAL. (*Il se promene.*)

Il ne la fléchira point.... Non.... Mais pourquoi, si je veux?..... Un exemple d'honnêteté, de courage.... un dernier effort sur moi-même.... sur elle....

CHARLES

(*entre & reste debout sans mot dire, jusqu'à ce que son maître l'apperçoive. Alors il dit :*)

Monsieur, j'ai fait remettre à Rosalie.

DORVAL.

J'entends.

CHARLES.

En voilà la preuve.

(*Il donne à son maître le reçu de Rosalie.*)

DORVAL.

Il suffit.

(*Charles sort. Dorval se promene encore, & après une courte pause, il dit :*)

## SCENE VII.

DORVAL, *seul.*

J'AURAI donc tout sacrifié. La fortune : (*Il répete avec dédain :*) la fortune ! ma passion ! la liberté .... Mais le sacrifice de ma liberté est-il bien résolu ! .... O raison ! qui peut te résister, quand tu prends l'accent enchanteur & la voix de la femme ?.... Homme petit & borné, assez simple pour imaginer que tes erreurs & ton infortune sont de quelque importance dans l'univers ; qu'un concours de hasards infinis préparoit de tout tems ton malheur ; que ton attachement à un être, mene la chaîne de sa destinée : viens entendre Constance ; & reconnois la vanité de tes pensées ..... Ah ! si je pouvois trouver en moi la force de sens & la supériorité de lumieres avec laquelle cette femme s'emparoit de mon ame & la dominoit, je verrois Rosalie, elle m'entendroit, & Clairville seroit heureux ..... Mais pourquoi n'obtiendrois-je pas sur cette ame tendre & flexible, le même ascendant que Constance a su pren-

dre ſur moi ? Depuis quand la vertu a-t-elle perdu ſon empire ? . . . Voyons-la, parlons-lui, & eſpérons tout de la vérité de ſon caractere, & du ſentiment qui m'anime. C'eſt moi qui ai égaré ſes pas innocens ; c'eſt moi qui l'ai plongée dans la douleur & dans l'abattement ; c'eſt à moi à lui tendre la main ; & à la ramener dans la voie du bonheur.

*Fin du quatrieme Acte.*

# ACTE V.

## *SCENE PREMIERE.*

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE,

(*ſombre, ſe promene ou reſte immobile, ſans attention pour ce que Juſtine lui dit.*)

JUSTINE.

VOTRE pere échappe à mille dangers ; votre fortune eſt réparée ; vous devenez maitreſſe de votre ſort ; & rien ne vous touche ! En vérité, Mademoiſelle, vous ne méritez gueres le bien qui vous arrive.

ROSALIE.

.....Un lien éternel va les unir !... Juſtine, André eſt-il inſtruit ? Eſt-il parti ? Revient-il ?

JUSTINE.

Mademoiſelle, qu'allez-vous faire ?

ROSALIE.

Ma volonté..... Non, mon pere n'entrera point dans cette maiſon fatale! .... Je ne ſerai point le témoin de leur joie.... J'échapperai du moins à des amitiés qui me tuent.

## *SCENE II.*

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

(*Il arrive précipitamment ; & tout en approchant de Roſalie, il ſe jette à ſes genoux, & lui dit :*)

Eh bien! cruelle, ôtez-moi donc la vie! Je ſais tout. André m'a tout dit. Vous éloignez d'ici votre pere. Et de qui l'éloignez-vous? D'un homme qui vous adore, qui quittoit ſans regret ſon pays, ſa famille, ſes amis, pour traverſer les mers, pour aller ſe jetter aux genoux de vos inflexibles parens, y mourir ou vous obtenir.... Alors Roſa-

lie, tendre, ſenſible, fidelle, partageoit mes ennuis; aujourd'hui, c'eſt-elle qui les cauſe.

ROSALIE,

(*émue & un peu déconcertée.*)

Cet André eſt un imprudent. Je ne voulois pas que vous ſuſſiez mon projet.

CLAIRVILLE.

Vous vouliez me tromper!

ROSALIE, (*vivement.*)

Je n'ai jamais trompé perſonne.

CLAIRVILLE.

Dites-moi donc pourquoi vous ne m'aimez plus? M'ôter votre cœur, c'eſt me condamner à mourir. Vous voulez ma mort. Vous la voulez. Je le vois.

ROSALIE.

Non, Clairville. Je voudrois bien que vous fuſſiez heureux.

CLAIRVILLE.

Et vous m'abandonnez!

ROSALIE.

Mais ne pourriez-vous pas être heureux ſans moi?

CLAIRVILLE.

Vous me percez le cœur.....

*(Il eſt toujours aux genoux de Roſalie : en diſant ces mots, il tombe la tête appuyée contre elle, & garde un moment le ſilence.)*

Vous ne deviez jamais changer !..... Vous le jurâtes !... Inſenſé que j'étois, je vous crus.... Ah, Roſalie ! cette foi donnée & reçue chaque jour avec de nouveaux tranſports, qu'eſt-elle devenue ? Que ſont devenus vos ſermens ?.... Mon cœur, fait pour recevoir & garder éternellement l'impreſſion de vos vertus & de vos charmes, n'a rien perdu de ſes ſentimens ; il ne vous reſte rien des vôtres..... Qu'ai-je fait pour qu'ils ſe ſoient détruits ?

ROSALIE.

Rien.

CLAIRVILLE.

Et pourquoi donc ne ſont-ils plus, ni ces inſtant ſi doux, où je liſois mes ſentimens dans vos yeux ?.... Où ces mains (*il en prend une.*) daignoient eſſuyer mes larmes, ces larmes, tantôt ameres, tantôt délicieuſes, que la crainte & la tendreſſe faiſoient couler tour-à-tour..... Roſalie ! ne me déſeſpérez pas.... par pitié pour vous-même. Vous ne

connoiſſez pas votre cœur. Non, vous ne le connoiſſez pas. Vous ne ſavez pas tout le chagrin que vous vous préparez.

ROSALIE.

J'en ai déja beaucoup ſouffert.

CLAIRVILLE.

Je laiſſerai au fond de votre ame une image terrible qui y entretiendra le trouble & la douleur. Votre injuſtice vous ſuivra.

ROSALIE.

Clairville, ne m'effrayez pas.

(*En le regardant fixement.*)

Que voulez-vous de moi ?

CLAIRVILLE.

Vous fléchir ou mourir.

ROSALIE, (*après une pauſe.*)

Dorval eſt votre ami ?

CLAIRVILLE.

Il ſait ma peine. Il la partage.

ROSALIE.

Il vous trompe.

CLAIRVILLE.

Je périſſois par vos rigueurs. Ses conſeils

m'ont conservé. Sans Dorval, je ne serois plus.

ROSALIE.

Il vous trompe, vous dis-je; c'est un méchant.

CLAIRVILLE.

Dorval, un méchant! Rosalie, y pensez-vous? Il est au monde deux êtres que je porte au fond de mon cœur; c'est Dorval & Rosalie. Les attaquer dans cet asyle, c'est me causer une peine mortelle. Dorval un méchant! C'est Rosalie qui le dit! Elle!... Il ne lui restoit plus, pour m'accabler, que d'accuser mon ami!

(*Dorval entre.*)

## *SCENE III.*

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE, DORVAL.

CLAIRVILLE.

VENEZ, mon ami. Venez. Cette Rosalie, autrefois si sensible, maintenant si cruelle, vous accuse sans sujet, & me condamne à un

déſeſpoir ſans fin ; moi, qui mourrois plutôt que de lui cauſer la peine la plus légere.

*( Cela dit, il cache ſes larmes ; il s'éloigne ; & il va ſe mettre ſur un canapé au fond du ſallon, dans l'attitude d'un homme déſolé.* )

DORVAL,

( *montrant Clairville à Roſalie, lui dit* : )

Mademoiſelle, conſidérez votre ouvrage & le mien. Eſt-ce là le ſort qu'il devroit attendre de nous ? Un déſeſpoir funeſte ſera donc le fruit amer de mon amitié & de votre tendreſſe, & nous le laiſſerons périr ainſi !

( *Clairville ſe leve, & s'en va comme un homme qui erre. Roſalie le ſuit des yeux ; & Dorval, après avoir un peu rêvé, continue d'un ton bas, ſans regarder Roſalie* : )

S'il s'afflige, c'eſt du moins ſans contrainte. Son ame honnête peut montrer toute ſa douleur..... Et nous, honteux de nos ſentimens, nous n'oſons les confier à perſonne ; nous nous les cachons... Dorval & Roſalie, contens d'échapper aux ſoupçons, ſont peut-être aſſez vils pour s'en applaudir en ſecret....

( *Ici il ſe tourne ſubitement vers Roſalie.* )

Ah ! Mademoiſelle, ſommes-nous faits pour

tant d'humiliation ? Voudrons-nous plus long-tems d'une vie auſſi abjecte ? Pour moi, je ne pourrois me ſouffrir parmi les hommes, s'il y avoit, ſur tout l'eſpace qu'ils habitent, un ſeul endroit où j'euſſe mérité le mépris.

Echappé au danger, je viens à votre ſecours. Il faut que je vous replace au rang où je vous ai trouvée, ou que je meure de regret.

( *Il s'arrête un peu, puis il dit :* )

Roſalie, répondez-moi. La vertu a-t-elle pour vous quelque prix ? L'aimez-vous encore ?

ROSALIE.

Elle m'eſt plus chere que la vie.

DORVAL.

Je vais donc vous parler du ſeul moyen de vous reconcilier avec vous, d'être digne de la ſociété dans laquelle vous vivez, d'être appellée l'éleve & l'amie de Conſtance, & d'être l'objet du reſpect & de la tendreſſe de Clairville.

ROSALIE.

Parlez. Je vous écoute.

( *Roſalie s'appuie ſur le dos d'un fauteuil, la tête penchée ſur une main, & Dorval continue :* )

Songez, Mademoiſelle, qu'une ſeule idée fâcheuſe qui nous ſuit, ſuffit pour anéantir le bonheur; & que la conſcience d'une mauvaiſe action eſt la plus fâcheuſe de toutes les idées. (*Vivement & rapidement.*) Quand nous avons commis le mal, il ne nous quitte plus; il s'établit au fond de notre ame avec la honte & le remords; nous le portons avec nous, & il nous tourmente.

Si vous ſuivez un penchant injuſte, il y a des regards qu'il faut éviter pour jamais; & ces regards ſont ceux des deux perſonnes que nous révérons le plus ſur la terre. Il faut s'éloigner, fuir devant eux, & marcher dans le monde la tête baiſſée.

(*Roſalie ſoupire.*)

Et loin de Clairville & de Conſtance, où irions-nous? que deviendrions-nous? quelle ſeroit notre ſociété?..... Être méchant, c'eſt ſe condamner à vivre, à ſe plaire avec les méchans; c'eſt vouloir demeurer confondu dans une foule d'êtres ſans principes, ſans mœurs & ſans caractere; vivre dans un menſonge continuel d'une vie incertaine & troublée; louer, en rougiſſant, la vertu qu'on a abandonnée; entendre dans la bouche des autres le blâme des actions qu'on a faites;

chercher le repos dans des ſyſtêmes que le ſouffle d'un homme de bien renverſe ; ſe fermer pour toujours la ſource des véritables joies, des ſeules qui ſoient honnêtes, auſteres & ſublimes ; & ſe livrer, pour fuir, à l'ennui de tous ces amuſemens frivoles où le jour s'écoule dans l'oubli de ſoi-même, & où la vie s'échappe & ſe perd.... Roſalie, je n'exagere point. Lorſque le fil du labyrinthe ſe rompt, on n'eſt plus maître de ſon ſort ; on ne ſait juſqu'où l'on peut s'égarer.

Vous êtes effrayée ! & vous ne connoiſſez encore qu'une partie de votre péril.

Roſalie, vous avez été ſur le point de perdre le plus grand bien qu'une femme puiſſe poſſéder ſur la terre ; un bien qu'elle doit inceſſamment demander au Ciel qui en eſt avare : un époux vertueux. Vous alliez marquer par une injuſtice le jour le plus plus ſolemnel de votre vie, & vous condamner à rougir au ſouvenir d'un inſtant qu'on ne doit ſe rappeller qu'avec un ſentiment délicieux..... Songez qu'au pied de ces autels où vous auriez reçu mes ſermens, où j'aurois exigé les vôtres, l'idée de Clairville trahi & déſeſpéré vous auroit ſuivie. Vous euſſiez vu le regard

ſévere de Conſtance attaché ſur vous. Voilà quels auroient été les témoins effrayans de notre union..... Et ce mot ſi doux à prononcer & à entendre, lorſqu'il aſſure & qu'il comble le bonheur de deux êtres dont l'innocence & la vertu conſacroient les deſirs ; ce mot fatal eût ſcellé pour jamais notre injuſtice & notre malheur..... Oui, Mademoiſelle, pour jamais. L'ivreſſe paſſe. On ſe voit tels qu'on eſt. On ſe mépriſe. On s'accuſe, & la miſere commence.

(*Il échappe ici à Roſalie quelques larmes qu'elle eſſuie furtivement.*)

En effet, quelle confiance avoir en une femme, lorſqu'elle a pu trahir ſon amant ? en un homme, lorſqu'il a pu tromper ſon ami ?... Mademoiſelle, il faut que celui qui oſe s'engager en des liens indiſſolubles, voye dans ſa compagne la premiere des femmes ; &, malgré elle, Roſalie ne verroit en moi que le dernier des hommes..... Cela ne peut être..... Je ne ſaurois trop reſpecter la mere de mes enfans ; & je ne ſaurois en être trop conſidéré.

Vous rougiſſez. Vous baiſſez les yeux... Quoi donc ? Seriez-vous offenſée qu'il y eût dans la nature quelque choſe pour moi de

plus sacré que vous ? Voudriez-vous me revoir encore dans ces instans humilians & cruels, où vous me mépriſiez ſans doute, où je me haïſſois, où je craignois de vous rencontrer, où vous trembliez de m'entendre, & où nos ames flottantes entre le vice & la vertu, étoient déchirées ? ...

Que nous avons été malheureux, Mademoiſelle ! Mais mon malheur a ceſſé au moment où j'ai commencé d'être juſte. J'ai remporté ſur moi la victoire la plus difficile, mais la plus entiere. Je ſuis rentré dans mon caractere. Roſalie ne m'eſt plus redoutable ; & je pourrois ſans crainte lui avouer tout le déſordre qu'elle avoit jetté dans mon ame, lorſque, dans le plus grand trouble de ſentimens & d'idées qu'aucun mortel ait jamais éprouvé, je répondois .... Mais un événement imprévu, l'erreur de Conſtance, la vôtre, mes efforts m'ont affranchi ..... Je ſuis libre ....

( *A ces mots, Roſalie paroît accablée. Dorval, qui s'en apperçoit, ſe tourne vers elle ; & la regardant d'un air plus doux, il continue :* )

Mais qu'ai-je exécuté que Roſalie ne le puiſſe mille fois plus facilement ? Son cœur eſt

eſt fait pour ſentir, ſon eſprit pour penſer, ſa bouche pour annoncer tout ce qui eſt honnête. Si j'avois différé d'un inſtant, j'aurois entendu de Roſalie tout ce qu'elle vient d'entendre de moi. Je l'aurois écoutée. Je l'aurois regardée comme une divinité bienfaiſante qui me tendoit la main, & qui raſſuroit mes pas chancelans. A ſa voix, la vertu ſe ſeroit allumée dans mon cœur.

ROSALIE, (*d'une voix tremblante.*)
Dorval!.....

DORVAL, (*avec humanité.*)
Roſalie!

ROSALIE.
Que faut-il que je faſſe?

DORVAL.
Nous avons placé l'eſtime de nous-mêmes à un haut prix.

ROSALIE.
Eſt-ce mon déſeſpoir que vous voulez?

DORVAL.
Non. Mais il eſt des occaſions où il n'y a qu'une action forte qui nous releve.

ROSALIE.
Je vous entends. Vous êtes mon ami.....

Oui, j'en aurai le courage.... Je brûle de voir Conſtance..... Je ſais enfin où le bonheur m'attend.

DORVAL.

Ah ! Roſalie, je vous reconnois. C'eſt vous, mais plus belle, plus touchante à mes yeux que jamais ! Vous voilà digne de l'amitié de Conſtance, de la tendreſſe de Clairville, & de toute mon eſtime ; car j'oſe à préſent me nommer.

## *SCENE IV.*

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTANCE.

ROSALIE
*( court au-devant de Conſtance. )*

VENEZ, Conſtance. Venez recevoir, de la main de votre pupille, le ſeul mortel qui ſoit digne de vous.

CONSTANCE.

Et vous, Mademoiſelle, courez embraſſer votre pere. Le voilà.

## *SCENE V & DERNIERE.*

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTANCE, *le vieux* LYSIMOND, *tenu sous les bras par* CLAIRVILLE & *par* ANDRÉ, CHARLES, SYLVESTRE, *toute la maison.*

ROSALIE.

Mon pere !

DORVAL

Ciel ! que vois-je ? C'eſt Lyſimond ! C'eſt mon pere !

LYSIMOND.

Oui, mon fils. Oui, c'eſt moi. (*A Dorval & à Roſalie.*) Approchez, mes enfans ; que je vous embraſſe..... Ah, ma fille ! Ah, mon fils !.... (*Il les regarde.*) Du moins je les ai vus.... (*Dorval & Roſalie ſont étonnés. Lyſimond s'en apperçoit.*) Mon fils, voilà

ta sœur..... Ma fille, voilà ton frere....

ROSALIE.

Mon frere ! (*Ces mots se disent avec toute la viteſſe de la ſurpriſe, & ſe font entendre preſque au même inſtant.*)

DORVAL.

Ma sœur !

ROSALIE.

Dorval !

DORVAL.

Roſalie !

LYSIMOND. (*Il eſt aſſis.*)

Oui, mes enfans ; vous ſaurez tout..... Approchez, que je vous embraſſe encore... (*Il leve ſes mains au Ciel.*) Que le Ciel, qui me rend à vous, qui vous rend à moi, vous béniſſe..... qu'il nous béniſſe tous... (*à Clairville.*) Clairville ; (*à Conſtance.*) Madame, pardonnez à un pere qui retrouve ſes enfans. Je les croyois perdus pour moi.... Je me ſuis dit cent fois : Je ne les reverrai jamais. Ils ne me reverront plus. Peut-être, hélas ! ils s'ignoreront toujours !... Quand je partis, ma chere Roſalie, mon eſpérance la plus douce étoit de te montrer un fils digne de moi, un frere digne de toute ta tendreſſe, qui te ſervît d'appui quand je ne ſerai plus.... &, mon enfant, ce ſera

bientôt.... Mais, mes enfans, pourquoi ne vois-je point encore sur vos visages ces transports que je m'étois promis?.... Mon âge, mes infirmités, ma mort prochaine vous affligent... Ah! mes enfans, j'ai tant travaillé, tant souffert!... Dorval, Rosalie! (*En disant ces mots, le vieillard tient ses bras étendus vers ses enfans, qu'il regarde alternativement, & qu'il invite à se reconnoître.*)

(*Dorval & Rosalie se regardent, tombent dans les bras l'un de l'autre, & vont ensemble embrasser les genoux de leur pere en s'écriant :*)

DORVAL, ROSALIE.

Ah, mon pere!

LYSIMOND,

(*leur imposant ses mains, & levant les yeux au Ciel, dit :*)

O Ciel! je te rends graces! mes enfans se sont vus; ils s'aimeront, je l'espere, & je mourrai content.... Clairville, Rosalie vous étoit chere.... Rosalie, tu aimois Clairville. Tu l'aimes toujours. Approchez que je vous unisse.

(*Clairville, sans oser approcher, se contente*

*de tendre les bras à Roſalie, avec tout le mouvement du deſir & de la paſſion. Il attend. Roſalie le regarde un inſtant & s'avance. Clairville ſe précipite, & Lyſimond les unit.*)

ROSALIE, (*en interrogation.*)

Mon pere?....

LYSIMOND.

Mon enfant?.....

ROSALIE.

Conſtance.... Dorval.... ils ſont dignes l'un de l'autre.

LYSIMOND, (*à Conſtance & à Dorval.*)

Je t'entends. Venez, mes chers enfans. Venez. Vous doublez mon bonheur.

(*Conſtance & Dorval s'approchent gravement de Lyſimond. Le bon vieillard prend la main de Conſtance, la baiſe, & lui préſente celle de ſon fils, que Conſtance reçoit.*)

LYSIMOND,

(*pleurant & s'eſſuyant les yeux avec la main, dit:*)

Celles-ci ſont de joie, & ce ſeront les dernieres..... Je vous laiſſe une grande fortune. Jouiſſez-en comme je l'ai acquiſe.

Ma richeſſe ne coûta jamais rien à ma probité. Mes enfans, vous la pourrez poſſéder ſans remords.... Roſalie, tu regardes ton frere, & tes yeux baignés de larmes reviennent ſur moi..... Mon enfant, tu ſauras tout; je te l'ai déja dit.... Epargne cet aveu à ton pere, à un frere ſenſible & délicat.... Le Ciel, qui a trempé d'amertumes toute ma vie, ne m'a réſervé de purs que ces derniers inſtans. Cher enfant, laiſſe-m'en jouir.... Tout eſt arrangé entre vous.... Ma fille, voilà l'état de mes biens.....

ROSALIE.

Mon pere!....

LYSIMOND.

Prends, mon enfant. J'ai vécu. Il eſt tems que vous viviez, & que je ceſſe; demain, ſi le Ciel le veut, ce ſera ſans regret... Tiens, mon fils, c'eſt le précis de mes dernieres volontés. Tu les reſpecteras. Sur-tout n'oubliez pas André. C'eſt à lui que je devrai la ſatisfaction de mourir au milieu de vous. Roſalie, je me reſſouviendrai d'André, lorſque ta main me fermera les yeux..... Vous verrez, mes enfans, que je n'ai conſulté que

ma tendreſſe, & que je vous aimois tous deux également. La perte que j'ai faite eſt peu de choſe. Vous la ſupporterez en commun.

ROSALIE.

Qu'entends-je, mon pere?..... on m'a remis.....

*(Elle préſente à ſon pere le portefeuille envoyé par Dorval.)*

LYSIMOND.

On t'a remis?.. Voyons.... (*Il ouvre le portefeuille, il examine ce qu'il contient, & dit :*) Dorval, tu peux ſeul éclaircir ce myſtere. Ces effets t'appartenoient. Parle, dis-nous comment ils ſe trouvent entre les mains de ta ſœur.

CLAIRVILLE, (*vivement.*)

J'ai tout compris. Il expoſa ſa vie pour moi. Il me ſacrifioit ſa fortune.

ROSALIE, (*à Clairville.*)

Sa paſſion! (*Ces mots ſe diſent avec beaucoup de*

CONSTANCE, *(à Clairville.)*

Sa liberté !

CLAIRVILLE.

Ah, mon ami !

*(Il l'embraſſe.)*

*viteſſe, & ſont preſque entendus en même tems.)*

ROSALIE,

*(en ſe jettant dans le ſein de ſon frere, & baiſſant la vue.)*

Mon frere !...

DORVAL, *(en ſouriant.)*

J'étois un inſenſé. Vous êtiez un enfant.

LYSIMOND.

Mon fils, que te veulent-ils ? Il faut que tu leur aies donné quelque grand ſujet d'admiration & de joie, que je ne comprends pas, que ton pere ne peut partager.

DORVAL.

Mon pere, la joie de vous revoir nous a tous tranſportés.

LYSIMOND.

Puiſſe le Ciel, qui bénit les enfans par

les peres, & les peres par les enfans, vous en accorder qui vous reſſemblent, & qui vous rendent la tendreſſe que vous avez pour moi.

*Fin du cinquieme & dernier Acte.*

# DE LA POÉSIE DRAMATIQUE.

J'AI promis de dire pourquoi je n'entendis pas la derniere scène ; & le voici. Lysimond n'étoit plus. On avoit engagé un de ses amis, qui étoit à-peu-près de son âge, & qui avoit sa taille, sa voix, & ses cheveux blancs, à le remplacer dans la Pièce.

Ce vieillard entra dans le sallon, comme Lysimond y étoit entré la premiere fois, tenu sous les bras par Clairville & par André, couvert des habits que son ami avoit apportés des prisons. Mais à peine y parut-il, que, ce moment de l'action remettant sous les yeux de toute la famille un homme qu'elle venoit de perdre, & qui lui avoit été si respectable & si cher, personne ne put retenir ses larmes. Dorval pleuroit. Constance & Clairville pleuroient. Rosalie étouf-

soit ses sanglots, & détournoit ses regards. Le vieillard qui représentoit Lysimond se troubla, & se mit à pleurer aussi. La douleur, passant des maîtres aux domestiques, devint générale, & la Pièce ne finit pas.

Lorsque tout le monde fut retiré, je sortis de mon coin, & je m'en retournai comme j'étois venu. Chemin faisant, j'essuyois mes yeux, & je me disois pour me consoler, car j'avois l'ame triste : « Il faut que je sois » bien bon de m'affliger ainsi ! Tout ceci n'est » qu'une comédie. Dorval en a pris le sujet » dans sa tête. Il l'a dialoguée à sa fantaisie ; » & l'on s'amusoit aujourd'hui à la repré- » senter ».

Cependant quelques circonstances m'embarrassoient. L'histoire de Dorval étoit connue dans le pays. La représentation en étoit si vraie, qu'oubliant en plusieurs endroits que j'étois spectateur, & spectateur ignoré, j'avois été sur le point de sortir de ma place, & d'ajoûter un personnage réel à la scène. Et puis, comment arranger avec mes idées ce qui venoit de se passer ? Si cette pièce étoit une comédie comme une autre, pourquoi n'avoient-ils pu jouer la derniere scène ? Quelle étoit la cause de la douleur profonde

dont ils avoient été pénétrés à la vue du vieillard qui faiſoit Lyſimond ?

Quelques jours après j'allai remercier Dorval de la ſoirée délicieuſe & cruelle que je devois à ſa complaiſance.....

« Vous avez donc été content de cela?...»

J'aime à dire la vérité. Cet homme aimoit à l'entendre, & je lui répondis que le jeu des acteurs m'en avoit tellement impoſé, qu'il m'étoit impoſſible de prononcer ſur le reſte ; d'ailleurs, que, n'ayant point entendu la derniere ſcène, j'ignorois le dénouement ; mais que, s'il vouloit me communiquer l'ouvrage, je lui en dirois mon ſentiment....

« Votre ſentiment ! & n'en ſais-je pas à » préſent ce que j'en veux ſavoir ? Une pièce » eſt moins faite pour être lue, que pour être » repréſentée : la repréſentation de celle-ci » vous a plu ; il ne m'en faut pas davantage. » Cependant la voilà. Liſez-la, & nous en » parlerons ».

Je pris l'ouvrage de Dorval. Je le lus à tête repoſée ; & nous en parlâmes le lendemain & les deux jours ſuivans.

Voici nos entretiens. Mais quelle différence entre ce que Dorval me diſoit, & ce que j'écris !.... Ce ſont peut-être les mêmes

idées ; mais le génie de l'homme n'y eſt plus.... C'eſt en vain que je cherche en moi l'impreſſion que le ſpectacle de la nature & la préſence de Dorval y faiſoient. Je ne la retrouve point. Je ne vois plus Dorval. Je ne l'entends plus. Je ſuis ſeul, parmi la pouſſiere des livres & dans l'ombre d'un cabinet..... Et j'écris des lignes foibles, triſtes & froides.

# DORVAL ET MOI.

## *PREMIER ENTRETIEN.*

Ce jour, Dorval avoit tenté, ſans ſuccès, de terminer une affaire qui diviſoit depuis long-tems deux familles du voiſinage, & qui pouvoit ruiner l'une & l'autre. Il en étoit chagrin, & je vis que la diſpoſition de ſon ame alloit répandre une teinte obſcure ſur notre entretien. Cependant je lui dis :

« Je vous ai lu. Mais je ſuis bien trompé, » ou vous ne vous êtes pas attaché à répon- » dre ſcrupuleuſement aux intentions de M. » votre pere. Il vous avoit recommandé, ce » me ſemble, de rendre les choſes comme » elles s'étoient paſſées ; & j'en ai remarque » pluſieurs qui ont un caractere de fiction » qui n'en impoſe qu'au théâtre, où l'on » diroit qu'il y a une illuſion & des applau- » diſſemens de convention.

» D'abord vous vous êtes aſſervi à la loi » des unités. Cependant il eſt incroyable que » tant d'événemens ſe ſoient paſſés dans un

» même lieu ; qu'ils n'aient occupé qu'un in-
» tervalle de vingt-quatre heures, & qu'ils
» ſe ſoient ſuccédés dans votre hiſtoire,
» comme ils ſe ſont enchaînés dans votre
» ouvrage ».

Vous avez raiſon. Mais ſi le fait a duré quinze jours, croyez-vous qu'il fallût accorder la même durée à la repréſentation ? Si les événemens en ont été ſéparés par d'autres, qu'il étoit à propos de rendre cette confuſion ? & s'ils ſe ſont paſſés en différens endroits de la maiſon, que je devois auſſi les répandre ſur le même eſpace ?

Les loix des trois unités ſont difficiles à obſerver, mais elles ſont ſenſées.

Dans la ſociété, les affaires ne durent que par de petits incidens qui donneroient de la vérité à un roman, mais qui ôteroient tout l'intérêt à un ouvrage dramatique. Notre attention s'y partage ſur une infinité d'objets différens ; mais au théâtre, où l'on ne repréſente que des inſtans particuliers de la vie réelle, il faut que nous ſoyons tout entiers à la même choſe.

J'aime mieux qu'une pièce ſoit ſimple, que chargée d'incidens. Cependant je regarde plus à leur liaiſon qu'à leur multiplicité. Je

ſuis moins diſpoſé à croire deux événemens que le haſard a rendu ſucceſſifs ou ſimultanés, qu'un grand nombre qui, rapprochés de l'expérience journaliere, la regle invariable des vraiſemblances dramatiques, me paroîtroient s'attirer les uns les autres par des liaiſons néceſſaires.

L'art d'intriguer conſiſte à lier les événemens, de maniere que le ſpectateur ſenſé y apperçoive toujours une raiſon qui le ſatisfaſſe. La raiſon doit être d'autant plus forte, que les événemens ſont plus ſinguliers. Mais il n'en faut pas juger par rapport à ſoi. Celui qui agit & celui qui regarde, ſont deux êtres très-différens.

Je ſerois fâché d'avoir pris quelque licence contraire à ces principes généraux de l'unité de tems & de l'unité d'action. Et je penſe qu'on ne peut être trop ſévere ſur l'unité de lieu. Sans cette unité, la conduite d'une pièce eſt preſque toujours embarraſſée, louche. Ah! ſi nous avions des théâtres où la décoration changeât toutes les fois que le lieu de la ſcène doit changer!

« Et quel ſi grand avantage y trouveriez-» vous »?

Le ſpectateur ſuivroit ſans peine tout le

mouvement d'une pièce ; la repréſentation en deviendroit plus variée, plus intéreſſante & plus claire. La décoration ne peut changer, que la ſcène ne reſte vuide. La ſcène ne peut reſter vuide qu'à la fin d'un acte. Ainſi toutes les fois que deux incidens feroient changer la décoration, ils ſe paſſeroient dans deux actes différens. On ne verra point une aſſemblée de ſénateurs ſuccéder à une aſſemblée de conjurés, à moins que la ſcène ne fût aſſez étendue pour qu'on y diſtinguât des eſpaces fort différens. Mais ſur de petits théâtres, tels que les nôtres, que doit penſer un homme raiſonnable, lorſqu'il entend des courtiſans, qui ſavent ſi bien que les murs ont des oreilles, conſpirer contre leur ſouverain dans l'endroit même où il vient de les conſulter ſur l'affaire la plus importante, ſur l'abdication de l'empire ? Puiſque les perſonnages demeurent, il ſuppoſe apparemment que c'eſt le lieu qui s'en va.

Au reſte, ſur ces conventions théâtrales, voici ce que je penſe. C'eſt que celui qui ignorera la raiſon poétique, ignorant auſſi le fondement de la regle, ne ſaura ni l'abandonner, ni la ſuivre à propos. Il aura pour elle trop de reſpect ou trop de mépris ; deux

écueils opposés, mais également dangereux. L'un réduit à rien les observations & l'expérience des siécles passés, & ramene l'art à son enfance. L'autre l'arrête tout court où il est, & l'empêche d'aller en avant.

Ce fut dans l'appartement de Rosalie, que je m'entretins avec elle, lorsque je détruisis dans son cœur le penchant injuste que je lui avois inspiré, & que je fis renaître sa tendresse pour Clairville. Je me promenois avec Constance dans cette grande allée, sous les vieux maroniers que vous voyez, lorsque je demeurai convaincu qu'elle étoit la seule femme qu'il y eût au monde pour moi; pour moi! qui m'étois proposé dans ce moment de lui faire entendre que je n'étois point l'époux qui lui convenoit. Au premier bruit de l'arrivée de mon pere, nous descendîmes, nous accourûmes tous, & la derniere scène se passa en autant d'endroits differens, que cet honnête vieillard fit de pauses, depuis la porte d'entrée jusques dans ce sallon. Je les vois encore, ces endroits..... Si j'ai renfermé toute l'action dans un lieu, c'est que je le pouvois sans gêner la conduite de la pièce & sans ôter de la vraisemblance aux événemens.

« Voilà qui eſt à merveille. Mais en diſ-
» poſant des lieux, du tems & de l'ordre
» des événemens, vous n'auriez pas dû en
» imaginer qui ne ſont ni dans nos mœurs,
» ni dans votre caractere ».

Je ne crois pas l'avoir fait.

« Vous me perſuaderez donc que vous
» avez eu, avec votre valet, la ſeconde ſcène
» du premier acte ? Quoi ! lorſque vous lui
» dites, *ma chaiſe*, *des chevaux*, il ne partit
» pas ! Il ne vous obéit pas ! Il vous fit des
» remontrances que vous écoutâtes tranquil-
» lement ! Le ſévere Dorval, cet homme
» renfermé même avec ſon ami Clairville,
» s'eſt entretenu familiérement avec ſon valet
» Charles ! Cela n'eſt ni vraiſemblable, ni
» vrai ».

Il faut en convenir. Je me dis à moi-même à-peu-près ce que j'ai mis dans la bouche de Charles. Mais ce Charles eſt un bon domeſtique, qui m'eſt attaché. Dans l'occaſion il feroit pour moi tout ce qu'André a fait pour mon pere. Il a été témoin de la choſe. J'ai vu ſi peu d'inconvénient à l'introduire un moment dans la pièce, & cela lui a fait tant de plaiſir !.... Parce qu'ils ſont nos valets, ont-ils ceſſé d'être des hommes ?....

S'ils nous ſervent, il en eſt un autre que nous ſervons.

« Mais, ſi vous compoſiez pour le théâ-» tre « ?

Je laiſſerois là ma morale, & je me garderois bien de rendre importans ſur la ſcène, des êtres qui ſont nuls dans la ſociété. Les Daves ont été les pivots de la Comédie ancienne, parce qu'ils étoient en effet les moteurs de tous les troubles domeſtiques. Sont-ce les mœurs qu'on avoit il y a deux mille ans, ou les nôtres, qu'il faut imiter ? Nos valets de comédie ſont toujours plaiſans, preuve certaine qu'ils ſont froids. Si le poëte les laiſſe dans l'antichambre, où ils doivent être, l'action, ſe paſſant entre les principaux perſonnages, en ſera plus intéreſſante & plus forte. Moliere, qui ſavoit ſi bien en tirer parti, les a exclus du Tartuffe & du Miſanthrope. Ces intrigues de valets & de ſoubrettes, dont on coupe l'action principale, ſont un moyen sûr d'anéantir l'intérêt. L'action théâtrale ne ſe repoſe point ; & mêler deux intrigues, c'eſt les arrêter alternativement l'une & l'autre.

« Si j'oſois, je vous demanderois grace » pour les ſoubrettes. Il me ſemble que les

» jeunes perſonnes, toujours contraintes » dans leur conduite & dans leurs diſcours, » n'ont que ces femmes à qui elles puiſſent » ouvrir leur ame, confier des ſentimens » qui la preſſent, & que l'uſage, la bien- » ſéance, la crainte & les préjugés y tien- » nent renfermés ».

Qu'elles reſtent donc ſur la ſcène, juſqu'à ce que notre éducation devienne meilleure, & que les peres & meres ſoient les confidens de leurs enfans.... Qu'avez-vous encore obſervé ?

« La déclaration de Conſtance » .....

Eh bien ?

» Les femmes n'en font gueres » ....

D'accord. Mais ſuppoſez qu'une femme ait l'ame, l'élévation & le caractere de Conſtance, qu'elle ait ſu choiſir un honnête-homme, & vous verrez qu'elle avouera ſes ſentimens ſans conſéquence. Conſtance m'embarraſſa.... beaucoup.... Je la plaignis; & l'en reſpectai davantage.

» Cela eſt bien étonnant ! Vous étiez occu- » pé d'un autre côté » ....

Et ajoûtez que je n'étois pas un fat.

« On trouvera dans cette déclaration quel- » ques endroits peu ménagés.... Les femmes

» s'attacheront à donner du ridicule à ce » caractere ».

Quellès femmes, s'il vous plaît ? des femmes perdues qui avouoient un ſentiment honteux toutes les fois qu'elles ont dit, *je vous aime*. Ce n'eſt pas-là Conſtance ; & l'on ſeroit à plaindre dans la ſociété, s'il n'y avoit aucune femme qui lui reſſemblât.

« Mais ce ton eſt bien extraordinaire au » théâtre » !...

Et laiſſez là les tréteaux. Rentrez dans le ſallon, & convenez que le diſcours de Conſtance ne vous offenſa pas quand vous l'entendites là.

« Non ».

C'eſt aſſez. Cependant il faut tout vous dire. Lorſque l'ouvrage fut achevé, je le communiquai à tous les perſonnages, afin que chacun ajoûtât à ſon rôle, en retranchât, & ſe peignît encore plus au vrai. Mais il arriva une choſe à laquelle je ne m'attendois gueres, & qui eſt cependant bien naturelle. C'eſt que, plus à leur état préſent qu'à leur ſituation paſſée, ici ils adoucirent l'expreſſion ; là, ils pallierent un ſentiment ; ailleurs, ils préparerent un incident. Roſalie voulut paroître moins coupable aux yeux de Clairville ; Clair-

ville, ſe montrer encore plus paſſionné pour Roſalie; Conſtance, marquer un peu plus de tendreſſe à un homme qui eſt maintenant ſon époux; & la vérité des caracteres en a ſouffert en quelques endroits. La déclaration de Conſtance eſt un de ces endroits. Je vois que les autres n'échapperont pas à la fineſſe de votre goût.

Ce diſcours de Dorval m'obligea d'autant plus, qu'il eſt peu dans ſon caractere de louer. Pour y répondre, je relevai une minutie que j'aurois négligée ſans cela.

« Et le thé d a même ſcène, lui dis-je »?

Je vous entends. Cela n'eſt pas de ce pays. J'en conviens. Mais j'ai voyagé long-tems en Hollande. J'ai beaucoup vécu avec des étrangers. J'ai pris d'eux cet uſage; & c'eſt moi que j'ai peint.

« Mais au théâtre »!

Ce n'eſt pas là; c'eſt dans le ſallon qu'il faut juger mon ouvrage..... Cependant ne paſſez aucun des endroits où vous croirez qu'il peche contre l'uſage du théâtre.... Je ſerai bien aiſe d'examiner ſi c'eſt moi qui ai tort, ou l'uſage.

Tandis que Dorval parloit, je cherchois les coups de crayon que j'avois donnés à la marge

marge de ſon manuſcrit, par-tout où j'avois trouvé quelque choſe à reprendre. J'apperçus une de ces marques vers le commencement de la ſeconde ſcène du ſecond acte, & je lui dis :

« Lorſque vous vîtes Roſalie, ſelon la » parole que vous en aviez donnée à votre » ami, ou elle étoit inſtruite de votre part, » ou elle l'ignoroit. Si c'eſt le premier, pour- » quoi n'en dit-elle rien à Juſtine ? Eſt-il na- » turel qu'il ne lui échappe pas un mot ſur » un événement qui doit l'occuper toute en- » tiere ? Elle pleure ; mais ſes larmes coulent » ſur elle. Sa douleur eſt celle d'une ame dé- » licate, qui s'avoue des ſentimens qu'elle » ne pouvoit empêcher de naître, & qu'elle » ne peut approuver. *Elle l'ignoroit*, me » direz-vous. *Elle en parut étonnée. Je l'ai* » *écrit, & vous l'avez vu.* Cela eſt vrai. Mais » comment a-t-elle pu ignorer ce qu'on ſa- » voit dans toute la maiſon » ? ....

Il étoit matin. J'étois preſſé de quitter un ſéjour que je rempliſſois de trouble, & de me délivrer de la commiſſion la plus inatten- due & la plus cruelle. Et je vis Roſalie auſſi- tôt qu'il fut jour chez elle. La ſcène a changé de lieu. Roſalie vivoit retirée. Elle n'eſpéroit

dérober ſes penſées ſecrettes à la pénétration de Conſtance & à la paſſion de Clairville, qu'en les évitant l'un & l'autre. Elle ne faiſoit que de deſcendre de ſon appartement ; & elle n'avoit encore vu perſonne, quand elle entra dans le ſallon.

« Mais pourquoi annonce-t-on Clairville, » tandis que vous vous entretenez avec Ro» ſalie ? Jamais on ne s'eſt fait annoncer chez » ſoi ; & ceci a tout l'air d'un coup de théâ» tre ménagé à plaiſir ».

Non ; c'eſt le fait, comme il a été, & comme il devoit être. Si vous y voyez un coup de théâtre ; à la bonne-heure : il s'eſt placé là de lui-même.

Clairville ſait que je ſuis avec ſa maitreſſe. Il n'eſt pas naturel qu'il entre tout au-travers d'un entretien qu'il a deſiré. Cependant il ne peut réſiſter à l'impatience d'en apprendre le réſultat. Il me fait appeller. Euſſiez-vous fait autrement ?

Dorval s'arrêta ici un moment ; puis il dit : J'aimerois mieux des tableaux ſur la ſcène, où il y en a ſi peu, & où ils produiroient un effet ſi agréable & ſi sûr, que ces coups de théâtre qu'on amene d'une maniere ſi forcée, & qui ſont fondés ſur tant de ſuppoſitions

ſingulieres, que, pour une de ces combinaiſons d'événemens qui ſoit heureuſe & naturelle, il y en a mille qui doivent déplaire à un homme de goût.

« Mais quelle différence mettez-vous entre » un coup de théâtre, & un tableau » ?

J'aurai bien plutôt fait de vous en donner des exemples, que des définitions. Le ſecond acte de la pièce s'ouvre par un tableau, & finit par un coup de théâtre.

« J'entends. Un incident imprévu qui ſe » paſſe en action & qui change ſubitement » l'état des perſonnages, eſt un coup de » théâtre. Une diſpoſition de ces perſonnages » ſur la ſcène, ſi naturelle & ſi vraie, que, » rendue fidelement par un peintre, elle me » plairoit ſur la toile, eſt un tableau ».

A-peu-près.

« Je gagerois preſque que, dans la qua- » trieme ſcène du ſecond acte, il n'y a pas » un mot qui ne ſoit vrai. Elle m'a déſolé » dans le ſallon, & j'ai pris un plaiſir infini à » la lire. Le beau tableau ! car c'en eſt un, » ce me ſemble, que le malheureux Clairville » renverſé ſur le ſein de ſon ami, comme » dans le ſeul aſyle qui lui reſte »...

Vous penſez bien à ſa peine. Mais vous

oubliez la mienne. Que ce moment fut cruel pour moi !

« Je le ſais. Je le ſais. Je me ſouviens que, » tandis qu'il exhaloit ſa plainte & ſa dou- » leur, vous verſiez des larmes ſur lui. Ce » ne ſont pas là de ces circonſtances qui s'ou- » blient ».

Convenez que ce tableau n'auroit point eu lieu ſur la ſcène ; que les deux amis n'auroient oſé ſe regarder en face, tourner le dos au ſpectateur, ſe groupper, ſe ſéparer, ſe rejoindre ; & que toute leur action auroit été bien compaſſée, bien empeſée, bien maniérée, & bien froide.

« Je le crois ».

Eſt-il poſſible qu'on ne ſentira point que l'effet du malheur eſt de rapprocher les hommes, & qu'il eſt ridicule, ſur-tout dans les momens de tumulte, lorſque les paſſions ſont portées à l'excès, & que l'action eſt la plus agitée, de ſe tenir en rond, ſéparés, à une certaine diſtance les uns des autres, & dans un ordre ſymmétrique ?

Il faut que l'action théâtrale ſoit bien imparfaite encore, puiſqu'on ne voit ſur la ſcène preſqu'aucune ſituation dont on pût faire une compoſition ſupportable en pein-

ture. Quoi donc ! la vérité y eſt-elle moins eſſentielle que ſur la toile ? Seroit-ce une regle qu'il faut s'éloigner de la choſe, à meſure que l'art en eſt plus voiſin, & mettre moins de vraiſemblance dans une ſcène vivante où les hommes mêmes agiſſent, que dans une ſcène colorée où l'on ne voit, pour ainſi dire, que leurs ombres ?

Je penſe, pour moi, que, ſi un ouvrage dramatique étoit bien fait & bien repréſenté, la ſcène offriroit au ſpectateur autant de tableaux réels, qu'il y auroit dans l'action de momens favorables au peintre.

« Mais la décence ! La décence » !

Je n'entends répéter que ce mot. La maîtreſſe de Barnevelt entre échevelée dans la priſon de ſon amant. Les deux amis s'embraſſent & tombent à terre. Philoctete ſe rouloit autrefois à l'entrée de ſa caverne. Il y faiſoit entendre les cris inarticulés de la douleur. Ces cris formoient un vers peu nombreux. Mais les entrailles du ſpectateur en étoient déchirées. Avons-nous plus de délicateſſe & plus de génie que les Athéniens ?... Quoi donc ! pourroit-il y avoir rien de trop véhément dans l'action d'une mere dont on immole la fille ? Qu'elle coure ſur la ſcène

comme une femme furieuſe ou troublée : qu'elle rempliſſe de cris ſon palais : que le déſordre ait paſſé juſques dans ſes vêtemens ; ces choſes conviennent à ſon déſeſpoir. Si la mere d'Iphigénie ſe montroit un moment reine d'Argos & femme du Général des Grecs, elle ne me paroîtroit que la derniere des créatures. La véritable dignité, celle qui me frappe, qui me renverſe ; c'eſt le tableau de l'amour maternel dans toute ſa vérité.

En feuilletant le manuſcrit, j'apperçus un petit coup de crayon que j'avois paſſé. Il étoit à l'endroit de la ſcène ſeconde du ſecond acte, où Roſalie dit de l'objet qui l'a ſéduite, qu'*elle croyoit y reconnoître la vérité de toutes les chimeres de perfection qu'elle s'étoit faites.* Cette réflexion m'avoit ſemblé un peu forte pour un enfant ; & *les chimeres de perfection* s'écarter de ſon ton ingénu. J'en fis l'obſervation à Dorval. Il me renvoya pour toute réponſe au manuſcrit. Je le conſidérai avec attention ; je vis que ces mots avoient été ajoûtés après-coup de la main même de Roſalie, & je paſſai à d'autres choſes.

« Vous n'aimez pas les coups de théâtre, lui dis-je » ?

Non.

« En voici pourtant un, & des mieux ar-
» rangés ».

Je le sais, & je vous l'ai cité.

« C'est la base de toute votre intrigue ».

J'en conviens.

« Et c'est une mauvaise chose ».

Sans doute.

« Pourquoi donc l'avoir employée » ?

C'est que ce n'est pas une fiction, mais un fait. Il seroit à souhaiter pour le bien de l'ouvrage, que la chose fût arrivée tout autrement.

« Rosalie vous déclare sa passion. Elle
» apprend qu'elle est aimée. Elle n'espere
» plus; elle n'ose plus vous revoir. Elle vous
» écrit ».

Cela est naturel.

« Vous lui répondez ».

Il le falloit.

« Clairville a promis à sa sœur que vous
» ne partiriez pas sans l'avoir vue. Elle vous
» aime. Elle vous l'a dit. Vous connoissez ses
» sentimens ».

Elle doit chercher à connoître les miens.

« Son frere va la trouver chez une amie,
» où des bruits fâcheux qui se sont répandus
» sur la fortune de Rosalie & sur le retour

» de ſon pere, l'ont appellée. On y ſavoit » votre départ. On en eſt ſurpris. On vous » accuſe d'avoir inſpiré de la tendreſſe à ſa » ſœur, & d'en avoir pris pour ſa mai- » treſſe ».

La choſe eſt vraie.

« Mais Clairville n'en croit rien. Il vous » défend avec vivacité. Il ſe fait une affaire. » On vous appelle à ſon ſecours, tandis que » vous répondez à la lettre de Roſalie. Vous » laiſſez votre réponſe ſur la table ».

Vous en euſſiez fait autant : je penſe.

« Vous volez au ſecours de votre ami. » Conſtance arrive. Elle ſe croit attendue. » Elle ſe voit laiſſée. Elle ne comprend rien » à ce procédé. Elle apperçoit la lettre que » vous écriviez à Roſalie. Elle la lit, & la » prend pour elle ».

Toute autre s'y ſeroit trompée.

« Sans doute ; elle n'a aucun ſoupçon de » votre paſſion pour Roſalie, ni de la paſſion » de Roſalie pour vous ; la lettre répond à » une déclaration, & elle en a fait une ».

Ajoûtez que Conſtance a appris de ſon frere le ſecret de ma naiſſance, & que la lettre eſt d'un homme qui croiroit manquer à Clairville, s'il prétendoit à la perſonne

dont il eſt épris. Ainſi Conſtance croit & doit ſe croire aimée ; & de-là tous les embarras où vous m'avez vu.

« Que trouvez-vous donc à redire à cela ? » Il n'y a rien qui ſoit faux ».

Ni rien qui ſoit aſſez vraiſemblable. Ne voyez-vous pas qu'il faut des ſiecles pour combiner un ſi grand nombre de circonſtances ? Que les Artiſtes ſe félicitent tant qu'ils voudront du talent d'arranger de pareilles rencontres. J'y trouverai de l'invention, mais ſans goût véritable. Plus la marche d'une pièce eſt ſimple, plus elle eſt belle. Un poëte qui auroit imaginé ce coup de théâtre, & la ſituation du cinquieme acte, où, m'approchant de Roſalie, je lui montre Clairville au fond du ſallon, ſur un canapé, dans l'attitude d'un homme au déſeſpoir, auroit bien peu de ſens, s'il préféroit le coup de théâtre au tableau. L'un eſt preſque un enfantillage ; l'autre eſt un trait de génie. J'en parle ſans partialité. Je n'ai inventé ni l'un, ni l'autre. Le coup de théâtre eſt un fait ; le tableau, une circonſtance heureuſe que le haſard fit naître, & dont je ſus profiter.

« Mais lorſque vous fûtes la mépriſe de » Conſtance, que n'en avertiſſiez-vous Ro-

» ſalie ? L'expédient étoit ſimple, & il remé-
» dioit à tout ».

Oh ! pour le coup, vous voilà bien loin du théâtre, & vous examinez mon ouvrage avec une ſévérité à laquelle je ne connois pas de pièce qui réſiſtât. Vous m'obligeriez de m'en citer une qui allât juſqu'au troiſieme acte, ſi chacun y faiſoit à la rigueur ce qu'il doit faire. Mais cette réponſe, qui ſeroit bonne pour un artiſte, ne l'eſt pas pour moi. Il s'agit ici d'un fait, & non d'une fiction. Ce n'eſt point à un auteur que vous demandez raiſon d'un incident ; c'eſt à Dorval que vous demandez compte de ſa conduite.

Je n'inſtruiſis point Roſalie de l'erreur de Conſtance & de la ſienne, parce qu'elle répondoit à mes vues. Réſolu de tout ſacrifier à l'honnêteté, je regardai ce contre-tems, qui me ſéparoit de Roſalie, comme un événement qui m'éloignoit du danger. Je ne voulois point que Roſalie prît une fauſſe opinion de mon caractere ; mais il m'importoit bien davantage de ne manquer ni à moi-même, ni à mon ami. Je ſouffrois à le tromper, à tromper Conſtance ; mais il le falloit.

« Je le ſens. A qui écriviez-vous, ſi ce n'é-
» toit pas à Conſtance » ?

D'ailleurs, il ſe paſſa ſi peu de tems entre ce moment & l'arrivée de mon pere ; & Roſalie vivoit ſi renfermée ! Il n'étoit pas queſtion de lui écrire. Il eſt fort incertain qu'elle eût voulu recevoir ma lettre ; & il eſt sûr qu'une lettre qui l'auroit convaincue de mon innocence, ſans lui ouvrir les yeux ſur l'injuſtice de nos ſentimens, n'auroit fait qu'augmenter le mal.

« Cependant vous entendez de la bouche » de Clairville mille mots qui vous déchirent. » Conſtance lui remet votre lettre. Ce n'eſt » pas aſſez de cacher le penchant réel que » vous avez ; il faut en ſimuler un que vous » n'avez pas. On arrange votre mariage avec » Conſtance, ſans que vous puiſſiez vous y » oppoſer. On annonce cette agréable nou- » velle à Roſalie, ſans que vous puiſſiez la » nier. Elle ſe meurt à vos yeux. Et ſon amant, » traité avec une dureté incroyable, tombe » dans un état tout voiſin du déſeſpoir ».

C'eſt la vérité ; mais que pouvois-je à tout cela ?

« A-propos de cette ſcène de déſeſpoir ; » elle eſt ſinguliere. J'en avois été vivement » affecté dans le ſallon. Jugez combien je fus

» ſurpris à la lecture, d'y trouver des geſtes » & point de diſcours ».

Voici une anecdote que je me garderois bien de vous dire, ſi j'attachois quelque mérite à cet ouvrage, & ſi je m'eſtimois beaucoup de l'avoir fait. C'eſt qu'arrivé à cet endroit de notre hiſtoire & de la pièce, & ne trouvant en moi qu'une impreſſion profonde, ſans la moindre idée de diſcours, je me rappellai quelques ſcènes de comédie, d'après leſquelles je fis de Clairville un déſeſpéré très-difert. Mais lui, parcourant ſon rôle légerement, me dit : *Mon frere, voilà qui ne vaut rien. Il n'y a pas un ſeul mot de vérité dans toute cette rhétorique.* Je le ſais. Mais voyez, & tâchez de faire mieux. *Je n'aurai pas de peine. Il ne s'agit que de ſe remettre dans la ſituation, & que de s'écouter.* Ce fut apparemment ce qu'il fit. Le lendemain il m'apporta la ſcène que vous connoiſſez, telle qu'elle eſt, mot pour mot. Je la lus & relus pluſieurs fois. J'y reconnus le ton de la nature ; & demain, ſi vous voulez, je vous dirai quelques réflexions qu'elle m'a ſuggérées ſur les paſſions, leur accent, la déclamation, & la pantomime. Je vous re-

conduirai ce ſoir juſqu'au pied de la colline qui coupe en deux la diſtance de nos demeumeures, nous y marquerons le lieu de notre rendez-vous.

Chemin faiſant, Dorval obſervoit les phénomenes de la nature qui ſuivent le coucher du ſoleil; & il diſoit: Voyez comme les ombres s'affoibliſſent à meſure que l'ombre univerſelle ſe fortifie..... Ces larges bandes de pourpre nous promettent une belle journée.... Voilà toute la région du Ciel oppoſée au ſoleil couchant, qui commence à ſe teindre de violet.... On n'entend plus dans la forêt que quelques oiſeaux dont le ramage tardif égaie encore le crépuſcule.... Le bruit des eaux courantes, qui commence à ſe ſéparer du bruit général, nous annonce que les travaux ont ceſſé en pluſieurs endroits, & qu'il ſe fait tard.

Cependant nous arrivâmes au pied de la colline. Nous y marquâmes le lieu de notre rendez-vous, & nous nous ſéparâmes.

## SECOND ENTRETIEN.

Le lendemain je me rendis au pied de la colline. L'endroit étoit solitaire & sauvage. On avoit en perspective quelques hameaux répandus dans la plaine; au-delà une chaîne de montagnes inégales & déchirées qui terminoient en partie l'horison. On étoit à l'ombre des chênes, & l'on entendoit le bruit sourd d'une eau souterraine qui couloit aux environs. C'étoit la saison où la terre est couverte des biens qu'elle accorde au travail & à la sueur des hommes. Dorval étoit arrivé le premier. J'approchai de lui sans qu'il m'apperçût. Il s'étoit abandonné au spectacle de la nature. Il avoit la poitrine élevée: il respiroit avec force. Ses yeux, attentifs, se portoient sur tous les objets. Je suivois sur son visage les impressions diverses qu'il en éprouvoit; & je commençois à partager son transport, lorsque je m'écriai, presque sans le vouloir: « Il est sous le charme ».

Il m'entendit, & me répondit d'une voix altérée. Il est vrai. C'est ici qu'on voit la na-

ture. Voici le ſéjour ſacré de l'enthouſiaſme. Un homme a-t-il reçu du génie : il quitte la ville & ſes habitans. Il aime, ſelon l'attrait de ſon cœur, à mêler ſes pleurs au cryſtal d'une fontaine ; à porter des fleurs ſur un tombeau ; à fouler d'un pied léger l'herbe tendre de la prairie ; à traverſer à pas lents des campagnes fertiles ; à contempler les travaux des hommes ; à fuir au fond des forêts : il aime leur horreur ſecrette ; il erre ; il cherche un antre qui l'inſpire. Qui eſt-ce qui mêle ſa voix au torrent qui tombe de la montagne ? Qui eſt-ce qui ſent le ſublime d'un lieu déſert ? Qui eſt-ce qui s'écoute dans le ſilence de la ſolitude ? C'eſt lui. Notre poëte habite ſur les bords d'un lac. Il promene ſa vue ſur les eaux, & ſon génie s'étend. C'eſt-là qu'il eſt ſaiſi de cet eſprit tantôt tranquille, & tantôt violent, qui ſouleve ſon ame ou qui l'appaiſe à ſon gré .... O Nature, tout ce qui eſt bien eſt renfermé dans ton ſein ! Tu es la ſource féconde de toutes vérités !.... Il n'y a dans ce monde que la vertu & la vérité qui ſoient dignes de m'occuper ..... L'enthouſiaſme naît d'un objet de la nature. Si l'eſprit l'a vu ſous des aſpects frappans & divers, il en eſt occupé, agité, tourmenté.

L'imagination s'échauffe. La paſſion s'émeut. On eſt ſucceſſivement étonné, attendri, indigné, courroucé. Sans l'enthouſiaſme, ou l'idée véritable ne ſe préſente point, ou, ſi par haſard on la rencontre, on ne peut la pourſuivre..... Le poëte ſent le moment de l'enthouſiaſme. C'eſt après qu'il a médité. Il s'annonce en lui par un frémiſſement qui part de ſa poitrine, & qui paſſe d'une maniere délicieuſe & rapide juſqu'aux extrémités de ſon corps. Bientôt ce n'eſt plus un frémiſſement : c'eſt une chaleur forte & permanente qui l'embrâſe, qui le fait haleter, qui le conſume, qui le tue ; mais qui donne l'ame, la vie à tout ce qu'il touche. Si cette chaleur s'accroiſſoit encore, les ſpectres ſe multiplieroient devant lui : ſa paſſion s'éleveroit preſqu'au degré de la fureur : il ne connoîtroit de ſoulagement qu'à verſer au-dehors un torrent d'idées qui ſe preſſent, ſe heurtent & ſe chaſſent.

Dorval éprouvoit à l'inſtant l'état qu'il peignoit. Je ne lui répondis point. Il ſe fit entre nous un ſilence pendant lequel je vis qu'il ſe tranquilliſoit. Bientôt il me demanda, comme un homme qui ſortiroit d'un ſommeil profond : Qu'ai-je dit ? Qu'avois-je à vous dire ? Je ne m'en ſouviens plus.

« Quelques idées que la ſcène de Clairville déſeſpéré vous avoit ſuggérées ſur » les paſſions, leur accent, la déclamation, » la pantomime ».

La premiere, c'eſt qu'il ne faut point donner d'eſprit à ſes perſonnages, mais ſavoir les placer dans des circonſtances qui leur en donnent.....

Dorval ſentit à la rapidité avec laquelle il venoit de prononcer ces mots, qu'il reſtoit encore de l'agitation dans ſon ame : il s'arrêta ; &, pour laiſſer le tems au calme de renaître, ou plutôt pour oppoſer à ſon trouble une émotion plus violente, mais paſſagere, il me raconta ce qui ſuit :

Une payſanne du village que vous voyez entre ces deux montagnes, & dont les maiſons élevent leurs faîtes au-deſſus des arbres, envoya ſon mari chez ſes parens, qui demeurent dans un hameau voiſin. Ce malheureux y fut tué par un de ſes beaux-freres. Le lendemain, j'allai dans la maiſon où l'accident étoit arrivé : j'y vis un tableau, & j'y entendis un diſcours que je n'ai point oubliés. Le mort étoit étendu ſur un lit; ſes jambes nues pendoient hors du lit; ſa femme échevelée étoit à terre ; elle tenoit les pieds de ſon mari, & elle diſoit en ſon-

dant en larmes, & avec une action qui en arrachoit à tout le monde : « Hélas ! quand » je t'envoyai ici, je ne penſois pas que ces » pieds te menoient à la mort ». Croyez-vous qu'une femme d'un autre rang auroit été plus pathétique ? Non. La même ſituation lui eût inſpiré le même diſcours ; ſon ame eût été celle du moment ; & ce qu'il faut que l'artiſte trouve, c'eſt ce que tout le monde diroit en pareil cas ; ce que perſonne n'entendra, ſans le reconnoître auſſi-tôt en ſoi.

Les grands intérêts, les grandes paſſions : voilà la ſource des grands diſcours, des diſcours vrais. Preſque tous les hommes parlent bien en mourant.

Ce que j'aime dans la ſcène de Clairville, c'eſt qu'il n'y a préciſément que ce que la paſſion inſpire, quand elle eſt extrême. La paſſion s'attache à une idée principale : elle ſe tait ; & elle revient à cette idée, preſque toujours par exclamation.

La pantomime, ſi négligée parmi nous, eſt employée dans cette ſcène, & vous avez éprouvé vous-même avec quel ſuccès !

Nous parlons trop dans nos drames, & conſéquemment nos acteurs n'y jouent pas aſſez. Nous avons perdu un art dont les an-

ciens connoiſſoient bien les reſſources. Le pantomime jouoit autrefois toutes les conditions, les rois, les héros, les tyrans, les riches, les pauvres, les habitans des villes, ceux de la campagne, choiſiſſant dans chaque état ce qui lui eſt propre, dans chaque action ce qu'elle a de frappant. Le philoſophe Timocrate, qui aſſiſtoit un jour à ce ſpectacle, d'où la ſévérité de ſon caractere l'avoit toujours éloigné, diſoit : *Quali ſpectaculo me philoſophiæ verecundia privavit ?* « Timocrate » avoit une mauvaiſe honte ; & elle a privé » le philoſophe d'un grand plaiſir ». Le cynique Démétrius en attribuoit tout l'effet aux inſtrumens, aux voix, & à la décoration, en préſence d'un pantomime qui lui répondit : « Regarde-moi jouer ſeul, & dis, après cela, » de mon art tout ce que tu voudras ». Les flûtes ſe taiſent : le pantomime joue ; & le philoſophe tranſporté, s'écrie : *Je ne te vois pas ſeulement : je t'entends. Tu me parles des mains.*

Quel effet cet art, joint au diſcours, ne produiroit-il pas ? Pourquoi avons-nous ſeparé ce que la nature a joint ? A tout moment, le geſte ne répond-il pas au diſcours ? Je ne l'ai jamais ſi bien ſenti qu'en écrivant cet ou-

vrage. Je cherchois ce que j'avois dit, ce qu'on m'avoit répondu; & ne trouvant que des mouvemens, j'écrivois le nom du perſonnage, & au-deſſous ſon action. Je dis à Roſalie, Acte II, Scène II. *S'il étoit arrivé que votre cœur ſurpris..... fût entraîné par un penchant..... dont votre raiſon vous fît un crime..... J'ai connu cet état cruel.... Que je vous plaindrois!*

Elle me répond.... *Plaignez-moi donc...* Je la plains, mais c'eſt par le geſte de commiſération; & je ne penſe pas qu'un homme qui ſent eût fait autre choſe. Mais combien d'autres circonſtances où le ſilence eſt forcé! Votre conſeil expoſeroit-il celui qui le demande à perdre la vie, s'il le ſuit; l'honneur, s'il ne le ſuit pas: vous ne ſerez ni cruel, ni vil. Vous marquerez votre perplexité par le geſte, & vous laiſſerez l'homme ſe déterminer.

Ce que je vis encore dans cette ſcène, c'eſt qu'il y a des endroits qu'il faudroit preſque abandonner à l'acteur. C'eſt à lui à diſpoſer de la ſcène écrite, à répéter certains mots, à revenir ſur certaines idées, à en retrancher quelques-unes, & à en ajoûter d'autres. Dans les *cantabile*, le muſicien laiſſe à un grand

chanteur un libre exercice de ſon goût & de ſon talent. Il ſe contente de lui marquer les intervalles principaux d'un beau chant. Le poëte en devroit faire autant, quand il connoît bien ſon acteur. Qu'eſt-ce qui nous affecte dans le ſpectacle de l'homme animé de quelque grande paſſion? Sont-ce ſes diſcours? Quelquefois. Mais ce qui émeut toujours, ce ſont des cris, des mots inarticulés, des voix rompues, quelques monoſyllabes qui s'échappent par intervalles; je ne ſais quel murmure dans la gorge, entre les dents. La violence du ſentiment coupant la reſpiration & portant le trouble dans l'eſprit, les ſyllabes des mots ſe ſéparent, l'homme paſſe d'une idée à une autre. Il commence une multitude de diſcours. Il n'en finit aucun; &, à l'exception de quelques ſentiments qu'il rend dans le premier accès & auxquels il revient ſans ceſſe, le reſte n'eſt qu'une ſuite de bruits foibles & confus, de ſons expirants, d'accents étouffés que l'acteur connoît mieux que le poëte. La voix, le ton, le geſte, l'action; voilà ce qui appartient à l'acteur: & c'eſt ce qui nous frappe, ſur-tout dans le ſpectacle des grandes paſſions. Ceſt l'acteur qui donne au diſcours tout ce qu'il a d'énergie. Ceſt lui

qui porte aux oreilles la force & la vérité de l'accent.

« J'ai penſé quelquefois que les diſcours » des amans bien épris, n'étoient pas des » choſes à lire, mais des choſes à entendre. » Car, me diſois-je, ce n'eſt pas l'expreſ- » ſion, *je vous aime*, qui a triomphé des » rigueurs d'une prude, des projets d'une » coquette, de la vertu d'une femme ſenſi- » ble : c'eſt le tremblement de voix avec le- » quel il fut prononcé ; les larmes, les re- » gards qui l'accompagnerent. Cette idée » revient à la vôtre ».

C'eſt la même. Un ramage oppoſé à ces vraies voix de la paſſion, c'eſt ce que nous appellons des *tirades*. Rien n'eſt plus applaudi, & de plus mauvais goût. Dans une repréſentation dramatique, il ne s'agit non plus du ſpectateur, que s'il n'exiſtoit pas. Y a-t-il quelque choſe qui s'adreſſe à lui : l'auteur eſt ſorti de ſon ſujet ; l'acteur entraîné hors de ſon rôle. Ils deſcendent tous les deux du théâtre. Je les vois dans le parterre ; & tant que dure la tirade, l'action eſt ſuſpendue pour moi, & la ſcène reſte vuide.

Il y a dans la compoſition d'une pièce dramatique, une unité de diſcours qui cor-

reſpond à une unité d'accent dans la déclamation. Ce ſont deux ſyſtêmes qui varient, je ne dis pas de la comédie à la tragédie ; mais d'une comédie, ou d'une tragédie, à une autre. S'il en étoit autrement, il y auroit un vice, ou dans le poëme, ou dans la repréſentation. Les perſonnages n'auroient pas entr'eux la liaiſon, la convenance à laquelle ils doivent être aſſujettis, même dans les contraſtes. On ſentiroit dans la déclamation des diſſonnances qui bleſſeroient; on reconnoîtroit dans le poëme un être qui ne ſeroit pas fait pour la ſociété dans laquelle on l'auroit introduit.

C'eſt à l'acteur à ſentir cette unité d'accent. Voilà le travail de toute ſa vie. Si ce tact lui manque, ſon jeu ſera tantôt foible, tantôt outré, rarement juſte, bon par endroits, mauvais dans l'enſemble.

Si la fureur d'être applaudi s'empare d'un acteur, il exagere. Le vice de ſon action ſe répand ſur l'action d'un autre ; il n'y a plus d'unité dans la déclamation de ſon rôle : il n'y en a plus dans la déclamation de la pièce. Je ne vois bientôt ſur la ſcène qu'une aſſemblée tumultueuſe où chacun prend le ton qui lui plaît ; l'ennui s'empare de moi, mes

mains se portent à mes oreilles, & je m'enfuis.

Je voudrois bien vous parler de l'accent propre à chaque passion. Mais cet accent se modifie en tant de manieres ; c'est un sujet si fugitif & si délicat, que je n'en connois aucun qui fasse mieux sentir l'indigence de toutes les langues qui existent & qui ont existé. On a une idée juste de la chose ; elle est présente à la mémoire. Cherche-t-on l'expression : on ne la trouve point. On combine les mots de grave & d'aigu, de prompt & de lent, de doux & de fort ; mais le réseau, toujours trop lâche, ne retient rien. Qui est-ce qui pourroit décrire la déclamation de ces deux vers ?

Les a-t-on vu souvent se parler, se chercher ?
Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher ?

C'est un mélange de curiosité, d'inquiétude, de douleur, d'amour & de honte, que le plus mauvais tableau me peindroit mieux que le meilleur discours.

« C'est une raison de plus pour écrire la » pantomime ».

Sans doute. L'intonation & le geste se déterminent réciproquement.

« Mais

« Mais l'intonation ne peut se noter, & il » est facile d'écrire le geste ».

Dorval fit une pause en cet endroit; ensuite il dit :

Heureusement une actrice d'un jugement borné, d'une pénétration commune, mais d'une grande sensibilité, saisit sans peine une situation d'ame, & trouve, sans y penser, l'accent qui convient à plusieurs sentimens différens qui se fondent ensemble, & qui constituent cette situation que toute la sagacité du philosophe n'analyseroit pas.

Les Poëtes, les Acteurs, les Musiciens, les Peintres, les Chanteurs du premier ordre, les grands Danseurs, les Amans tendres, les vrais Dévots, toute cette troupe enthousiaste & passionnée sent vivement, & réfléchit peu.

Ce n'est pas le précepte; c'est autre chose de plus immédiat, de plus intime, de plus obscur & de plus certain, qui les guide & qui les éclaire. Je ne peux vous dire quel cas je fais d'un grand acteur, d'une grande actrice. Combien je serois vain de ce talent, si je l'avois! Isolé sur la surface de la terre, maître de mon sort, libre de préjugés, j'ai voulu une fois être comédien; & qu'on me

réponde du succès de Quinault Dufresne, & je le suis demain. Il n'y a que la médiocrité qui donne du dégoût au théâtre; &, dans quelqu'état que ce soit, que les mauvaises mœurs qui déshonorent. Au-dessous de Racine & de Corneille, c'est Baron, la Desmares, la de Seine, que je vois; au-dessous de Moliere & de Regnard, Quinault l'aîné & sa sœur.

J'étois chagrin quand j'allois aux spectacles, & que je comparois l'utilité des théâtres, avec le peu de soin qu'on prend à former les troupes. Alors je m'écriois : « *Ah!* » *mes amis, si nous allons jamais à Lampe-* » *douse* (*) *fonder loin de la terre, au milieu*

(*) La Lampedouse est une petite isle déserte de la mer d'Afrique, située à une distance presque égale de la côte de Tunis & de l'isle de Malte. La pêche y est excellente. Elle est couverte d'oliviers sauvages. Le terrein en seroit fertile. Le froment & la vigne y réussiroient : cependant elle n'a jamais été habitée que par un marabou & par un mauvais prêtre. Le marabou, qui avoit enlevé la fille du Bey d'Alger, s'y étoit réfugié avec sa maitresse, & ils y accomplissoient l'œuvre de leur salut. Le prêtre, appellé frere Clément, a passé 10 ans à la Lampedouse, & y vivoit encore il n'y a pas long-tems. Il avoit des bestiaux; il cultivoit la terre; il

» *des flots de la mer, un petit peuple d'heu-*
» *reux ! Ce seront là nos prédicateurs, & nous*
» *les choisirons sans doute selon l'importance*
» *de leur ministere. Tous les peuples ont leurs*
» *sabbaths, & nous aurons aussi les nôtres.*
» *Dans ces jours solemnels, on représentera*
» *une belle tragédie, qui apprenne aux hommes*
» *à redouter les passions ; une bonne comédie*
» *qui les instruise de leurs devoirs, & qui leur*
» *en inspire le goût* ».

« Dorval, j'espere qu'on n'y verra pas la » laideur jouer le rôle de la beauté ».

Je le pense. Quoi donc ! n'y a-t-il pas dans un ouvrage dramatique assez de suppositions singulieres auxquelles il faut que je me prête, sans éloigner encore l'illusion par celles qui contredisent & choquent mes sens ?

---

renfermoit sa provision dans un souterrain ; & il alloit vendre le reste sur les côtes voisines, où il se livroit au plaisir tant que son argent duroit. Il y a dans l'isle une petite Eglise divisée en deux chapelles, que les Mahométans réverent comme les lieux de la sépulture du saint marabou & de sa maitresse. Frere Clément avoit consacré l'une à Mahomet, & l'autre à la sainte Vierge. Voyoit-il arriver un vaisseau chrétien : il allumoit la lampe de la Vierge. Si le vaisseau étoit mahométan, vîte il souffloit la lampe de la Vierge, & il allumoit pour Mahomet.

« A vous dire vrai, j'ai quelquefois re-
» gretté les masques des anciens ; & j'aurois,
» je crois, supporté plus patiemment les
» éloges donnés à un beau masque, qu'à un
» visage déplaisant ».

Et le contraste des mœurs de la pièce, avec celles de la personne, vous a-t-il moins choqué ?

« Quelquefois le spectateur n'a pu s'empê-
» cher d'en rire, & l'actrice d'en rougir »,

Non, je ne connois point d'état qui demandât des formes plus exquises, ni des mœurs plus honnêtes que le Théâtre.

« Mais nos sots préjugés ne nous permet-
» tent pas d'être bien difficiles ».

Mais me voilà bien loin de ma pièce. Où en étions-nous ?

« A la scène d'André ».

Je vous demande grace pour cette scène. J'aime cette scène, parce qu'elle est d'une impartialité tout-à-fait honnête & cruelle.

« Mais elle coupe la marche de la pièce,
» & ralentit l'intérêt ».

Je ne la lirai jamais sans plaisir. Puissent nos ennemis la connoître, en faire cas, & ne la relire jamais sans peine. Que je serois heureux, si l'occasion de peindre un malheur

domeſtique avoit encore été pour moi celle de repouſſer l'injure d'un peuple jaloux, d'une maniere à laquelle ma nation pût ſe reconnoître, & qui ne laiſſât pas même à la nation ennemie la liberté de s'en offenſer.

« La ſcène eſt pathétique, mais longue ».

Elle eût été & plus pathétique, & plus longue, ſi j'en avois voulu croire André. *Monſieur*, me dit-il après en avoir pris lecture, *voilà qui eſt fort bien ; mais il y a un petit défaut : c'eſt que cela n'eſt pas tout-à-fait dans la vérité. Vous dites, par exemple, qu'arrivé dans le port ennemi, lorſqu'on me ſépara de mon maître, je l'appellai pluſieurs fois*, mon maître, mon cher maître ; *qu'il me regarda fixement, laiſſa tomber ſes bras, ſe retourna, & ſuivit, ſans parler, ceux qui l'environnoient.*

*Ce n'eſt pas cela. Il falloit dire que, quand je l'eus appellé*, mon maître, mon cher maître, *il m'entendit, ſe retourna, me regarda fixement ; que ſes mains ſe porterent d'elles-mêmes à ſes poches ; & que, n'y trouvant rien, (car l'Anglois avide n'y avoit rien laiſſé,) il laiſſa tomber ſes bras triſtement ; que ſa tête s'inclina vers moi d'un mouvement de compaſſion froide ; qu'il ſe retourna & ſuivit ſans parler ceux qui l'environnoient. Voilà le fait.*

*Ailleurs, vous passez de votre autorité une des choses qui marquent le plus la bonté de feu Monsieur votre pere. Cela est fort mal. Dans la prison, lorsqu'il sentit ses bras nuds mouillés de mes larmes, il me dit :* « Tu pleures, André ! Pardonne, mon ami. C'est moi qui » t'ai entraîné ici. Je le sais. Tu es tombé » dans le malheur à ma suite » ..... *Voilà-t-il pas que vous pleurez vous-même ! Cela étoit donc bon à mettre.*

*Dans un autre endroit, vous faites encore pis. Lorsqu'il m'eut dit :* Mon enfant, prends courage, tu sortiras d'ici. Pour moi, je sens à ma foiblesse qu'il faut que j'y meure. *Je m'abandonnai à toute ma douleur, & je fis retentir le cachot de mes cris. Alors votre pere me dit :* « André, cesse ta plainte. Respecte la » volonté du Ciel & le malheur de ceux qui » sont à tes côtés, & qui souffrent en si- » lence » .... *Et où est-ce que cela est ?*

*Et l'endroit du Correspondant ? Vous l'avez si bien brouillé, que je n'y entends plus rien. Votre pere me dit, comme vous l'avez rapporté, que cet homme avoit agi, & que ma présence auprès de lui étoit sans doute le premier de ses bons offices. Mais il ajoûta :* « Oh ! mon en- » fant, quand Dieu ne m'auroit accordé que

» la consolation de t'avoir dans ces momens » cruels, combien n'aurois-je pas de graces » à lui rendre » ! *Je ne trouve rien de cela dans votre papier. Monsieur, est-ce qu'il est défendu de prononcer sur la scene le nom de Dieu, ce nom saint que votre pere avoit si souvent à la bouche?* .... Je ne crois pas, André..... *Est-ce que vous avez appréhendé qu'on sût que votre pere étoit chrétien?* .... Nullement, André. La morale du chrétien est si belle ! Mais pourquoi cette question ?... *Entre nous, on dit* .... Quoi ? ... *que vous êtes* .... *un peu* .... *esprit fort; &, sur les endroits que vous avez retranchés, j'en croirois quelque chose* .... André, je serois obligé d'en être d'autant meilleur citoyen, & plus honnête-homme ..... *Monsieur, vous êtes bon; mais n'allez pas vous imaginer que vous valiez Monsieur votre pere. Cela viendra peut-être un jour*.... André, est-ce là tout ? .... *J'aurois bien encore un mot à vous dire; mais je n'ose*.... Vous pouvez parler.... *Puisque vous me le permettez, vous êtes un peu bref sur les bons procédés de l'Anglois qui vint à notre secours. Monsieur, il y a d'honnêtes gens partout* ..... *Mais vous êtes bien changé de ce*

*que vous avez été, ſi ce qu'on dit encore de vous eſt vrai*..... Et, qu'eſt-ce qu'on dit encore?.... *Que vous avez été fou de ces gens-là*.... André!.... *que vous regardiez leur pays comme l'aſyle de la liberté, la patrie de la vertu, de l'invention, de l'originalité*.... André!.... *A préſent, cela vous ennuie; eh bien! n'en parlons plus. Vous avez dit que le Correſpondant, voyant Monſieur votre pere tout nud, ſe dépouilla & le couvrit de ſes vêtemens: cela eſt fort bien. Mais il ne falloit pas oublier qu'un de ſes gens en fit autant pour moi. Ce ſilence, Monſieur, retomberoit ſur mon compte, & me donneroit un air d'ingratitude, que je ne veux point avoir, abſolument.*

Vous voyez qu'André n'étoit pas tout-à-fait de votre avis. Il vouloit la ſcène comme elle s'eſt paſſée. Vous la voulez comme il convient à l'ouvrage; & c'eſt moi ſeul qui ai tort, de vous avoir mécontentés tous les deux.

« *Qui le faiſoit mourir dans le fond d'un* » *cachot, ſur les haillons de ſon valet!* eſt un mot dur ».

C'eſt un mot d'humeur. Il échappe à un mélancolique qui a pratiqué la vertu toute ſa vie, qui n'a pas encore eu un moment de

bonheur, & à qui l'on raconte les infortunes d'un homme de bien.

« Ajoûtez que cet homme de bien eſt peut-» être ſon pere, & que ces infortunes dé-» truiſent les eſpérances de ſon ami, jettent » ſa maitreſſe dans la miſere, & ajoûtent une » amertume nouvelle à ſa ſituation. Tout » cela ſera vrai. Mais vos ennemis » ?

S'ils ont jamais connoiſſance de mon ouvrage, le public ſera leur juge & le mien. On leur citera cent endroits de Corneille, de Racine, de Voltaire & de Crébillon, où le caractere & la ſituation amenent des choſes plus fortes, qui n'ont jamais ſcandaliſé perſonne. Ils reſteront ſans réponſe; & l'on verra ce qu'ils n'ont garde de déceler, que ce n'eſt point l'amour du bien qui les anime, mais la haîne de l'homme qui les dévore.

« Mais qu'eſt-ce que cet André? Je trouve » qu'il parle trop bien pour un domeſtique; » & je vous avoue qu'il y a dans ſon récit » des endroits qui ne ſeroient pas indignes de » vous ».

Je vous l'ai déja dit. Rien ne rend éloquent comme le malheur. André eſt un garçon qui a eu de l'éducation, mais qui a été, je crois, un peu libertin dans ſa jeuneſſe. On

le fit paſſer aux iſles, où mon pere, qui ſe connoiſſoit en hommes, ſe l'attacha, le mit à la tête de ſes affaires, & s'en trouva bien. Mais ſuivons vos obſervations. Je crois appercevoir un petit trait à côté du monologue qui termine l'acte.

« Cela eſt vrai ».

Qu'eſt-ce qu'il ſignifie ?

« Qu'il eſt beau, mais d'une longueur in» ſupportable ».

Eh bien ! racourciſſons-le. Voyons. Que voulez-vous en retrancher ?

« Je n'en ſais rien ».

Cependant il eſt long.

« Vous m'embarraſſerez tant qu'il vous » plaira ; mais vous ne détruirez pas la ſen» ſation ».

Peut-être.

« Vous me ferez grand plaiſir ».

Je vous demanderai ſeulement comment vous l'avez trouvé dans le ſallon ?

« Bien. Mais je vous demanderai à mon » tour, comment il arrive que ce qui m'a » paru court à la repréſentation, me paroiſſe » long à la lecture » ?

C'eſt que je n'ai point écrit la pantomime, & que vous ne vous l'êtes point rappellée.

Nous ne ſavons point encore juſqu'où la pantomime peut influer ſur la compoſition d'un ouvrage dramatique, & ſur la repréſentation.

« Cela peut être ».

Et puis, je gage que vous me voyez encore ſur la ſcène Francoiſe, au théâtre.

« Vous croyez donc que votre ouvrage » ne réuſſiroit point au théâtre » ?

Difficilement. Il faudroit ou élaguer en quelques endroits le dialogue, ou changer l'action théâtrale & la ſcene.

« Qu'appellez-vous changer la ſcène » ?

En ôter tout ce qui reſſerre un lieu déjà trop étroit; avoir des décorations; pouvoir exécuter d'autres tableaux que ceux qu'on voit depuis cent ans; en un mot, tranſporter au théâtre le ſallon de Clairville, comme il eſt.

« Il eſt donc bien important d'avoir une « ſcène » ?

Sans doute. Songez que le Spectacle François comporte autant de décorations que le Théâtre Lyrique; & qu'il en offriroit de plus agréables, parce que le monde enchanté peut amuſer des enfans, & qu'il n'y a que le monde réel qui plaiſe à la raiſon... Faute

de ſcène, on n'imaginera rien. Les hommes qui auront du génie, ſe dégoûteront. Les Auteurs médiocres réuſſiront par une imitation ſervile. On s'attachera de plus en plus à de petites bienſéances, & le goût national s'appauvrira..... Avez-vous vu la Salle de Lyon ? Je ne demanderois qu'un pareil monument dans la Capitale, pour faire éclore une multitude de poëmes, & produire peut-être quelques genres nouveaux.

« Je n'entends pas. Vous m'obligerez de » vous expliquer davantage «.

Je le veux.

Que ne puis-je rendre tout ce que Dorval me dit, & de la maniere dont il le dit ? Il débuta gravement. Il s'échauffa peu-à-peu. Ses idées ſe preſſerent ; & il marchoit ſur la fin avec tant de rapidité, que j'avois peine à le ſuivre. Voici ce que j'ai retenu.

Je voudrois bien ( dit-il d'abord ) perſuader à ces eſprits timides qui ne connoiſſent rien au-delà de ce qui eſt, que, ſi les choſes étoient autrement, ils les trouveroient également bien ; & que, l'autorité de la raiſon n'étant rien devant eux, en comparaiſon de l'autorité du tems, ils approuveroient ce qu'ils reprennent, comme il leur eſt ſouvent

arrivé de reprendre ce qu'ils avoient approuvé .... Pour bien juger dans les beaux arts, il faut réunir plusieurs qualités rares ... Un grand goût suppose un grand sens, une longue expérience, une ame honnête & sensible, un esprit élevé, un tempérament un peu mélancolique, & des organes délicats...

Après un moment de silence, il ajoûta : Je ne demanderois, pour changer la face du genre dramatique, qu'un théâtre très-étendu, où l'on montrât, quand le sujet d'une pièce l'exigeroit, une grande place avec les édifices adjacents, tels que le péristile d'un palais, l'entrée d'un temple, différens endroits distribués de maniere que le spectateur vit toute l'action, & qu'il y en eût une partie de cachée pour les acteurs.

Telle fut, ou put être, autrefois la scène des Euménides d'Eschyle. D'un côté, c'étoit un espace sur lequel les Furies, déchaînées, cherchoient Oreste qui s'étoit dérobé à leur poursuite, tandis qu'elles étoient assoupies. De l'autre, on voyoit le coupable, le front ceint d'un bandeau, embrassant les pieds de la statue de Minerve, & implorant son assistance. Ici, Oreste adresse sa plainte à la Déesse. Là, les Furies s'agitent; elles vont,

elles viennent, elles courent. Enfin, une d'entr'elles s'écrie : « Voici la trace du ſang » que le parricide a laiſſé ſur ſes pas .... Je » le ſens .... Je le ſens » .... Elle marche. Ses ſœurs impitoyables la ſuivent : elles paſſent de l'endroit où elles étoient, dans l'aſyle d'Oreſte : elles l'environnent en pouſſant des cris, en frémiſſant de rage, en ſecouant leurs flambeaux. Quel moment de terreur & de pitié, que celui où l'on entend la priere & les gémiſſemens du malheureux percer à travers les cris & les mouvemens effroyables des êtres cruels qui le cherchent ! Exécuterons-nous rien de pareil ſur nos théâtres ? On n'y peut jamais montrer qu'une action, tandis que, dans la nature, il y en a preſque toujours de ſimultanées, dont les repréſentations concomitantes ſe fortifiant réciproquement, produiroient ſur nous des effets terribles. C'eſt alors qu'on trembleroit d'aller au ſpectacle, & qu'on ne pourroit s'en empêcher ; c'eſt alors qu'au lieu de ces petites émotions paſſageres, de ces froids applaudiſſemens, de ces larmes rares dont le poëte ſe contente, il renverſeroit les eſprits, il porteroit dans les ames le trouble & l'épouvante ; & que l'on verroit ces phénomenes de la tragédie

ancienne, ſi poſſibles & ſi peu crus, ſe renouveller parmi nous. Ils attendent, pour ſe montrer, un homme de génie qui ſache combiner la pantomime avec le diſcours ; entremêler une ſcène parlée avec une ſcène muette ; & tirer parti de la réunion des deux ſcènes, & ſur-tout de l'approche ou terrible, ou comique de cette réunion, qui ſe feroit toujours. Après que les Euménides ſe ſont agitées ſur la ſcène, elles arrivent dans le ſanctuaire, où le coupable s'eſt réfugié, & les deux ſcènes n'en font qu'une.

« Deux ſcènes alternativement muettes » & parlées. Je vous entends. Mais la con» fuſion ».

Une ſcène muette eſt un tableau ; c'eſt une décoration animée. Au théâtre lyrique, le plaiſir de voir nuit-il au plaiſir d'entendre ?

« Non.... Mais ſeroit-ce ainſi qu'il fau» droit entendre ce qu'on nous raconte de » ces ſpectacles anciens, où la muſique, la » déclamation & la pantomime étoient tantôt » réunies, & tantôt ſéparées » ?

Quelquefois. Mais cette diſcuſſion nous éloigneroit. Attachons-nous à notre ſujet. Voyons ce qui ſeroit poſſible aujourd'hui, & prenons un exemple domeſtique & commun.

Un pere a perdu ſon fils dans un combat ſingulier. C'eſt la nuit. Un domeſtique, témoin du combat, vient annoncer cette nouvelle. Il entre dans l'appartement du pere malheureux qui dormoit. Il ſe promene. Le bruit d'un homme qui marche, l'éveille. Il demande qui c'eſt..... C'eſt moi, Monſieur, lui répond le domeſtique d'une voix altérée... Eh bien? qu'eſt-ce qu'il y a?... Rien.... Comment! rien?.... Non, Monſieur..... Cela n'eſt pas. Tu trembles. Tu détournes la tête. Tu évites ma vue. Encore un coup, qu'eſt-ce qu'il y a? Je veux le ſavoir. Parle. Je te l'ordonne.... Je vous dis, Monſieur, qu'il n'y a rien, lui répond encore le domeſtique, en verſant des larmes.... Ah! malheureux, s'écrie le pere, en s'élançant du lit ſur lequel il repoſoit; tu me trompes: il eſt arrivé quelque grand malheur.... Ma femme eſt-elle morte?.... Non, Monſieur..... Ma fille?.... Non, Monſieur..... C'eſt donc mon fils?.... Le domeſtique ſe taît. Le pere entend ſon ſilence, ſe jette à terre. Il remplit ſon appartement de ſa douleur & de ſes cris. Il fait, il dit tout ce que le déſeſpoir ſuggere à un pere qui perd ſon fils, l'eſpérance unique de ſa famille.

Le même homme court chez la mere : elle dormoit auſſi. Elle ſe réveille au bruit de ſes rideaux tirés avec violence. Qu'y a-t-il ? demande-t-elle..... Madame, le malheur le plus grand. Voici le moment d'être chrétienne. Vous n'avez plus de fils..... Ah Dieu ! s'écrie cette mere affligée. Et prenant un Chriſt qui étoit à ſon chevet, elle le ſerre entre ſes bras ; elle y colle ſa bouche ; ſes yeux fondent en larmes ; & ces larmes arroſent ſon Dieu cloué ſur une croix.

Voilà le tableau de la femme pieuſe : bientôt nous verrons celui de l'épouſe tendre & de la mere déſolée. Il faut à une ame où la religion domine les mouvemens de la nature, une ſecouſſe plus forte pour en arracher de véritables voix.

Cependant on avoit porté dans l'appartement du pere le cadavre de ſon fils ; & il s'y paſſoit une ſcène de déſeſpoir, tandis qu'il ſe faiſoit une pantomime de pitié chez la mere.

Vous voyez comment la pantomime & la déclamation changent alternativement de lieu. Voilà ce qu'il faut ſubſtituer à nos *à parte*. Maîs le moment de la réunion des ſcènes approche ; la mere, conduite par le domeſti-

que, s'avance vers l'appartement de ſon époux..... Je demande ce que devient le ſpectateur pendant ce mouvement?... C'eſt un époux; c'eſt un pere étendu ſur le cadavre d'un fils, qui va frapper les regards d'une mere!... Mais elle a traverſé l'eſpace qui ſépare les deux ſcènes : des cris lamentables ont atteint ſon oreille; elle a vu; elle ſe rejette en arriere; la force l'abandonne, & elle tombe ſans ſentiment entre les bras de celui qui l'accompagne : bientôt ſa bouche ſe remplira de ſanglots. *Tùm verâ voces.*

Il y a peu de diſcours dans cette action; mais un homme de génie, qui aura à remplir les intervalles vuides, n'y répandra que quelques monoſyllabes. Il jettera ici une exclamation, là un commencement de phraſe : il ſe permettra rarement un diſcours ſuivi, quelque court qu'il ſoit.

Voilà de la tragédie; mais il faut, pour ce genre, des auteurs, des acteurs, un théâtre, & peut-être un peuple.

« Quoi! vous voudriez, dans la tragédie, » un lit de repos, une mere, un pere endor- » mis; un crucifix, un cadavre; deux ſcènes » alternativement muettes & parlantes! Et » les bienſéances » ?

Ah ! bienſéances cruelles ! que vous rendez les ouvrages décents & petits !..... Mais, ajoûta Dorval d'un ſang froid qui me ſurprit, ce que je propoſe ne ſe peut donc plus ?

« Je ne crois pas que nous en venions ja-» mais là ».

Eh bien ! tout eſt perdu ! Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire, ont reçu les plus grands applaudiſſemens auxquels des hommes de génie pouvoient prétendre ; & la tragédie eſt arrivée parmi nous au plus haut degré de perfection.

Pendant que Dorval parloit ainſi, je faiſois une réflexion bien ſinguliere. C'eſt comment, à l'occaſion d'une aventure domeſtique qu'il avoit miſe en comédie, il établiſſoit des préceptes communs à tous les genres dramatiques, & étoit toujours entraîné par ſa mélancolie à ne les appliquer qu'à la tragédie.

Après un moment de ſilence, il dit :

Il y a cependant une reſſource. Il faut eſpérer que quelque jour un homme de génie ſentira l'impoſſibilité d'atteindre ceux qui l'ont précédé dans une route battue, & ſe jettera de dépit dans une autre. C'eſt le ſeul événement qui puiſſe nous affranchir de pluſieurs préjugés que la Philoſophie a vaine-

ment attaqués. Ce ne ſont plus des raiſons : c'eſt une production qu'il nous faut.

« Nous en avons une ».

Quelle ?

« Sylvie, tragédie en un acte & en proſe ».

Je la connois. C'eſt le Jaloux, tragédie. L'ouvrage eſt d'un homme qui penſe & qui ſent.

« La ſcène s'ouvre par un tableau charmant. C'eſt l'intérieur d'une chambre, dont on ne voit que les murs. Au fond de la chambre il y a, ſur une table, une lumiere, un pot à l'eau & un pain. Voilà le ſéjour & la nourriture qu'un mari jaloux deſtine, pour le reſte de ſes jours, à une femme innocente, dont il a ſoupçonné la vertu ».

« Imaginez à préſent cette femme en pleurs, devant cette table ; Mademoiſelle Gauſſin ».

Et vous, jugez de l'effet des tableaux par celui que vous me citez. Il y a dans la pièce d'autres détails qui m'ont plu. Elle ſuffit pour éveiller un homme de génie ; mais il faut un autre ouvrage pour convertir un peuple.

En cet endroit, Dorval s'écria : « O toi

» qui poſſedes toute la chaleur du génie à » un âge où il reſte à peine aux autres une » froide raiſon, que ne puis-je être, à tes cô- » tés, ton Eumenide ? Je t'agiterois ſans » relâche : tu le ferois, cet ouvrage : je te » rappellerois les larmes que nous a fait ré- » pandre la ſcène de l'Enfant Prodigue & de » ſon valet : & en diſparoiſſant d'entre nous, » tu ne nous laiſſerois pas le regret d'un » genre dont tu pouvois être le fondateur ».

« Et ce genre, comment l'appellerez- » vous ».

La tragédie domeſtique & bourgeoiſe. Les Anglois ont le Marchand de Londres, & le Joueur, tragédies en proſe. Les tragédies de Shakeſpear ſont moitié vers, & moitié proſe. Le premier poëte qui nous fit rire avec de la proſe, introduiſit la proſe dans la comédie. Le premier poëte qui nous fera pleurer avec de la proſe, introduira la proſe dans la tragédie.

Mais dans l'art, ainſi que dans la nature, tout eſt enchaîné ; ſi l'on ſe rapproche d'un côté de ce qui eſt vrai, on s'en rapprochera de beaucoup d'autres. C'eſt alors que nous verrons ſur la ſcène des ſituations naturelles qu'une décence ennemie du génie & des grands effets a proſcrites. Je ne me laſſerai

point de crier à nos François : La Vérité ! La Nature ! Les Anciens ! Sophocle ! Philoctete ! Le poëte l'a montré sur la scène, couché à l'entrée de sa caverne, & couvert de lambeaux déchirés. Il s'y roule ; il y éprouve une attaque de douleur ; il y crie ; il y fait entendre des voix inarticulées. La décoration étoit sauvage ; la piece marchoit sans appareil. Des habits vrais, des discours vrais, une intrigue simple & naturelle. Notre goût seroit bien dégradé, si ce spectacle ne nous affectoit pas davantage que celui d'un homme richement vêtu, apprêté dans sa parure.

« Comme s'il sortoit de sa toilette ».

Se promenant à pas comptés sur la scène, & battant nos oreilles de ce qu'Horace appelle *ampullas & sesquipedalia verba*, des sentences, des bouteilles soufflées, des mots longs d'un pied & demi.

Nous n'avons rien épargné pour corrompre le genre dramatique. Nous avons conservé des anciens l'emphase de la versification qui convenoit tant à des langues à quantité forte & à accent marqué, à des théâtres spacieux, à une déclamation notée & accompagnée d'instrumens ; & nous avons aban-

donné la ſimplicité de l'intrigue & du dialogue, & la vérité des tableaux.

Je ne voudrois pas remettre ſur la ſcène les grands ſocs & les hauts cothurnes, les habits coloſſals, les maſques, les porte-voix, quoique toutes ces choſes ne fuſſent que les parties néceſſaires d'un ſyſtême théâtral. Mais n'y avoit-il pas dans ce ſyſtême des côtés précieux ? & croyez-vous qu'il fût à propos d'ajoûter encore des entraves au génie, au moment où il ſe trouvoit privé d'une grande reſſource ?

« Quelle reſſource » ?

Le concours d'un grand nombre de ſpectateurs.

Il n'y a plus, à proprement parler, de ſpectacles publics. Quel rapport entre nos aſſemblées au théâtre, dans les jours les plus nombreux, & celles du peuple d'Athènes ou de Rome ? Les théâtres anciens recevoient juſqu'à quatre-vingt mille citoyens. La ſcène de Scaurus étoit décorée de trois cents ſoixante colonnes, & de trois mille ſtatues. On employoit à la conſtruction de ces édifices tous les moyens de faire valoir les inſtrumens & les voix. On en avoit l'idée d'un grand inſtrument. *Uti enim organa æneis laminis aut corneis, &c.....*

*ad chordarum, ſonituum claritâtem perficiuntur ; ſic theatrorum per harmonicen, ad augendam vocem, ratiocinationes ab antiquis ſunt conſtitutæ.*

En cet endroit, j'interrompis Dorval, je lui dis : J'aurois une petite aventure à vous raconter ſur nos ſalles de ſpectacles.

Je vous la demanderai, me répondit-il, & il continua :

Jugez de la force d'un grand concours de ſpectateurs, par ce que vous ſavez vous-même de l'action des hommes les uns ſur les autres, & de la communication des paſſions dans les émeutes populaires. Quarante à cinquante mille hommes ne ſe contiennent pas par décence. Et s'il arrivoit à un grand perſonnage de la république de verſer une larme, quel effet croyez-vous que ſa douleur dût produire ſur le reſte des ſpectateurs ? Y a-t-il rien de plus pathétique que la douleur d'un homme vénérable ?

Celui qui ne ſent pas augmenter ſa ſenſation par le grand nombre de ceux qui la partagent, a quelque vice ſecret ; il y a dans ſon caractere je ne ſais quoi de ſolitaire qui me deplaît.

Mais ſi le concours d'un grand nombre d'hommes

d'hommes devoit ajoûter à l'émotion du ſpectateur, quelle influence ne devoit-il point avoir ſur les auteurs, ſur les acteurs ? Quelle différence entre amuſer tel jour, depuis telle juſqu'à telle heure, dans un petit endroit obſcur, quelques centaines de perſonnes, ou fixer l'attention d'une nation entiere dans ſes jours ſolemnels, occuper ſes édifices les plus ſomptueux, & voir ces édifices environnés & remplis d'une multitude innombrable, dont l'amuſement ou l'ennui va dépendre de notre talent !

« Vous attachez bien de l'effet à des cir-» conſtances purement locales ».

Celui qu'elles auroient ſur moi, & je crois ſentir juſte.

« Mais on diroit, à vous entendre, que » ce ſont ces circonſtances qui ont ſoutenu » & peut-être introduit la poéſie & l'em-» phaſe au théâtre ».

Je n'exige pas qu'on admette cette conjecture. Je demande qu'on l'examine. N'eſt-il pas aſſez vraiſemblable que le grand nombre de ſpectateurs auxquels il falloit ſe faire entendre, malgré le murmure confus qu'ils excitent, même dans les momens attentifs, a fait élever la voix, détacher les ſyllabes,

ſoutenir la prononciation, & ſentir l'utilité de la verſification? Horace dit du vers dramatique: *Vincentem ſtrepitus & natum rebus agendis.* Il eſt commode pour l'intrigue, & il ſe fait entendre à travers le bruit. Mais ne falloit-il pas que l'exagération ſe répandît en même tems, & par la même cauſe, ſur la démarche, le geſte & toutes les autres parties de l'action? De-là vint un art qu'on appella la déclamation.

Quoi qu'il en ſoit; que la poéſie ait fait naître la déclamation théâtrale; que la néceſſité de cette déclamation ait introduit, ait ſoutenu ſur la ſcène la poéſie & ſon emphaſe; ou que ce ſyſtême, formé peu-à-peu, ait duré par la convenance de ſes parties, il eſt certain que tout ce que l'action dramatique a d'énorme ſe produit & diſparoît en même tems. L'acteur laiſſe & reprend l'exagération ſur la ſcène.

Il y a une ſorte d'unité qu'on cherche ſans s'en appercevoir, & à laquelle on ſe fixe, quand on l'a trouvée. Cette unité ordonne des vêtemens, du ton, du geſte, de la contenance, depuis la chaire placée dans les temples, juſqu'aux tréteaux élevés dans les carrefours. Voyez un charlatan au coin de la

place Dauphine ; il eſt bigarré de toutes ſortes de couleurs ; ſes doigts ſont chargés de bagues ; de longues plumes rouges flottent autour de ſon chapeau ; il mene avec lui un ſinge ou un ours ; il s'éleve ſur ſes étriers ; il crie à pleine tête ; il geſticule de la maniere la plus outrée, & toutes ces choſes conviennent au lieu, à l'orateur, & à ſon auditoire. J'ai un peu étudié le ſyſtême dramatique des anciens ; j'eſpere vous en entretenir un jour ; vous expoſer ſans partialité ſa nature, ſes défauts & ſes avantages, & vous montrer que ceux qui l'ont attaqué, ne l'avoient pas conſidéré d'aſſez près..... Et l'aventure que vous aviez à me raconter ſur nos ſalles de ſpectacles ?

« La voici. J'avois un ami un peu libertin ; » il ſe fit une affaire ſérieuſe en province ; il » fallut ſe dérober aux ſuites qu'elle pou- » voit avoir, en ſe réfugiant dans la capitale, » & il vint s'établir chez moi. Un jour de » ſpectacle, comme je cherchois à déſennuyer » mon priſonnier, je lui propoſai d'aller au » ſpectacle. ( Cela eſt indifférent à mon hiſ- » toire ). Mon ami accepte. Je le conduis. » Nous arrivons ; mais à l'aſpect de ces gar- » des répandus, de ces petits guichets obſ-

» curs qui ſervent d'entrée, & de ce trou » fermé d'une grille de fer, par lequel on » diſtribue les billets, le jeune homme s'ima- » gine qu'il eſt à la porte d'une maiſon de » force, & que l'on a obtenu un ordre pour » l'y renfermer. Comme il eſt brave, il s'ar- » rête de pied ferme. Il met la main ſur la » garde de ſon épée; & tournant ſur moi des » yeux indignés, il s'écrie, d'un ton mêlé de » fureur & de mépris: *Ah, mon ami!* Je le » compris. Je le raſſurai; & vous convien- » drez que ſon erreur n'étoit pas déplacée »...

Mais, où en ſommes-nous de notre examen? Puiſque c'eſt vous qui m'égarez, vous vous chargez ſans doute de me remettre dans la voie.

« Nous en ſommes au quatrieme Acte, à » votre ſcène avec Conſtance..... Je n'y » vois qu'un coup de crayon, mais il s'étend » depuis la premiere ligne juſqu'à la der- » niere »....

Qu'eſt-ce qui vous en a déplu?

« Le ton, d'abord; il me paroît au-deſſus » d'une femme ».

D'une femme ordinaire, je le crois. Mais vous connoîtrez Conſtance, & peut-être alors la ſcène vous paroîtra-t-elle au-deſſous d'elle.

« Il y a des expreſſions, des penſées, qui » ſont moins d'elle que de vous ».

Cela doit être. Nous empruntons nos expreſſions, nos idées des perſonnes avec leſquelles nous converſons, nous vivons. Selon l'eſtime que nous en faiſons, (& Conſtance m'eſtime beaucoup) notre ame prend des nuances plus ou moins fortes de la leur. Mon caractere a dû refléter ſur le ſien, & le ſien ſur celui de Roſalie.

« Et la longueur » ?

Ah ! vous voilà remonté ſur la ſcène. Il y a long-tems que cela ne vous étoit arrivé. Vous nous voyez, Conſtance & moi, ſur le bord d'une planche, bien droits, nous regardant de profil, & récitant alternativement la demande & la réponſe. Mais eſt-ce ainſi que cela ſe paſſoit dans le ſallon ? Nous étions tantôt aſſis, tantôt droits. Nous marchions quelquefois. Souvent nous étions arrêtés, & nullement preſſés de voir la fin d'un entretien qui nous intéreſſoit tous deux également. Que ne me dit-elle point ? Que ne lui répondis-pas ? Si vous ſaviez comme elle s'y prenoit, lorſque cette ame féroce ſe formoit à la raiſon, pour y faire deſcendre les douces illuſions & le calme !

« Dorval, vos filles ſeront honnêtes & » décentes, vos fils ſeront nobles & fiers. » Tous vos enfans ſeront charmans » ... Je ne peux vous exprimer quel fut le preſtige de ces mots, accompagnés d'un ſouris plein de tendreſſe & de dignité.

« Je vous comprends. J'entends ces mots » de la bouche de Mademoiſelle Clairon, » & je la vois ».

Non, il n'y a que les femmes qui poſſedent cet art ſecret. Nous ſommes des raiſonneurs durs & ſecs.

*Ne vaut-il pas mieux encore*, me diſoit-elle, *faire des ingrats, que de manquer à faire le bien?*

*Les parens ont, pour leurs enfans, un amour inquiet & puſillanime qui les gâte. Il en eſt un autre attentif & tranquille, qui les rend honnêtes; & c'eſt celui-ci qui eſt le véritable amour de pere.*

*L'ennui de tout ce qui amuſe la multitude, eſt la ſuite du goût réel pour la vertu.*

*Il y a un tact moral qui s'étend à tout, & que le méchant n'a point.*

*L'homme le plus heureux eſt celui qui fait le bonheur d'un plus grand nombre d'autres.*

*Je voudrois être mort; eſt un ſouhait fré-*

*quent qui prouve, du moins quelquefois, qu'il y a des choſes plus précieuſes que la vie.*

*Un honnête-homme eſt reſpecté de ceux même qui ne le ſont pas, fût-il dans une autre planète.*

*Les paſſions détruiſent plus de préjugés que la Philoſophie. Et comment le menſonge leur réſiſteroit-il ? Elles ébranlent quelquefois la vérité.*

Elle me dit un autre mot, ſimple à la vérité ; mais ſi voiſin de ma ſituation, que j'en fus effraye.

C'eſt qu'*il n'y avoit point d'homme, quelqu'honnête qu'il fût, qui, dans un violent accès de paſſion, ne deſirât au fond de ſon cœur les honneurs de la vertu & les avantages du vice.*

Je me rappellai bien ces idées ; mais l'enchaînement ne me revint pas, & elles n'entrerent point dans la ſcène. Ce qu'il y en a, & ce que je viens de vous en dire, ſuffit, je crois, pour vous montrer que Conſtance a l'habitude de penſer. Auſſi m'enchaîna-t-elle, ſa raiſon diſſipant, comme de la pouſſiere, tout ce que je lui oppoſois dans mon humeur.

« Je vois dans cette ſcène un endroit que » j'ai ſouligné, mais je ne ſais plus à quel » propos ».

Liſez l'endroit.

« Je lus : *Rien ne captive plus fortement* » *que l'exemple de la vertu, pas même l'exem-* » *ple du vice* ».

J'entends. La maxime vous a paru fauſſe ?

« C'eſt cela ».

Je pratique trop peu la vertu, me dit Dorval ; mais perſonne n'en a une plus haute idée que moi. Je vois la vérité & la vertu comme deux grandes ſtatues élevées ſur la ſurface de la terre, & immobiles au milieu du ravage & des ruines de tout ce qui les environne. Ces grandes figures ſont quelquefois couvertes de nuages. Alors les hommes ſe meuvent dans les ténebres : ce ſont les tems de l'ignorance & du crime, du fanatiſme & des conquêtes. Mais il vient un moment où le nuage s'entr'ouvre ; alors les hommes, proſternés, reconnoiſſent la vérité, & rendent hommage à la vertu. Tout paſſe, mais la vertu & la vérité reſtent.

Je définis la vertu : le goût de l'ordre dans les choſes morales. Le goût de l'ordre en général, nous domine dès la plus tendre enfance. Il eſt plus ancien dans notre ame, me diſoit Conſtance, qu'aucun ſentiment réfléchi ; & c'eſt ainſi qu'elle m'oppoſoit à moi-

même. Il agit en nous, ſans que nous nous en appercevions : c'eſt le germe de l'honnêteté & du bon goût : il nous porte au bien, tant qu'il n'eſt point gêné par la paſſion : il nous ſuit juſques dans nos écarts. Alors il diſpoſe les moyens, de la maniere la plus avantageuſe pour le mal. S'il pouvoit jamais être étouffé, il y auroit des hommes qui ſentiroient le remords de la vertu, comme d'autres ſentent le remords du vice. Lorſque je vois un ſcélérat capable d'une action héroïque, je demeure convaincu que les hommes de bien ſont plus réellement hommes de bien, que les méchans ne ſont vraiment méchans ; que la bonté nous eſt plus indiviſiblement attachée que la méchanceté ; & qu'en général il reſte plus de bonté dans l'ame d'un méchant, que de méchanceté dans l'ame des bons.

« Je ſens d'ailleurs qu'il ne faut pas exami-
» ner la morale d'une femme, comme les
» maximes d'un philoſophe ».

Ah ! ſi Conſtance vous entendoit !...

« Mais cette morale n'eſt-elle pas un peu
» forte pour le genre dramatique » ?

Horace vouloit qu'un poëte allât puiſer ſa ſcience dans les ouvrages de Socrate : *Rem*

*tibi Socratica poterunt ostendere charta.* Or, je crois qu'en un ouvrage, quel qu'il soit, l'esprit du siecle doit se remarquer. Si la morale s'épure, si le préjugé s'affoiblit, si les esprits ont une pente à la bienfaisance générale, si le goût des choses utiles s'est répandu, si le peuple s'intéresse aux opérations du ministre, il faut qu'on s'en apperçoive, même dans une comédie.

« Malgré tout ce que vous me dites, je » persiste. Je trouve la scène fort belle & » fort longue. Je n'en respecte pas moins » Constance. Je suis enchanté qu'il y ait au » monde une femme comme elle, & que ce » soit la vôtre....

» Les coups de crayon commencent à s'é- » claircir. En voici pourtant encore un.

» Clairville a remis son sort entre vos » mains. Il vient apprendre ce que vous avez » décidé. Le sacrifice de votre passion est » fait : celui de votre fortune est résolu : » Clairville & Rosalie redeviennent opulents » par votre générosité. Celez à votre ami » cette circonstance, je le veux; mais pour- » quoi vous amuser à le tourmenter, en lui » montrant des obstacles qui ne subsistent » plus ? Cela amene l'éloge du Commerce;

» je le sais. Cet éloge est sensé : il étend » l'instruction & l'utilité de l'ouvrage ; mais » il allonge, & je le supprimerois. *Ambi-* » *tiosa recidet ornamenta* ».

Je vois, me répondit Dorval, que vous êtes heureusement né. Après un violent effort, il est une sorte de délassement auquel il est impossible de se refuser, & que vous connoîtriez, si l'exercice de la vertu vous avoit été pénible. Vous n'avez jamais eu besoin de respirer.... Je jouissois de ma victoire. Je faisois sortir du cœur de mon ami les sentimens les plus honnêtes. Je le voyois toujours plus digne de ce que je venois de faire pour lui. Et cette action ne vous paroît pas naturelle ! Reconnoissez au contraire, à ces caracteres, la différence d'un événement imaginaire, & d'un événement réel.

« Vous pouvez avoir raison. Mais, dites- » moi, Rosalie n'auroit-elle point ajoûté » après coup cet endroit de la premiere » scène du cinquieme acte ? *Amant qui m'é-* » *tois autrefois si cher ! Clairville que j'estime* » *toujours*, &c. ».

Vous l'avez deviné.

« Il ne me reste presque plus que des élo- » ges à vous faire. Je ne peux vous dire com-

» bien je ſuis content de la ſcène troiſieme » du cinquieme Acte. Je me diſois, avant » que de la lire : il ſe propoſe de détacher » Roſalie : c'eſt un projet fou qui lui a mal » réuſſi avec Conſtance, & qui ne lui réuſſira » pas mieux avec l'autre. Que lui dira-t-il, » qui ne doive encore augmenter ſon eſtime » & ſa tendreſſe ? Voyons cependant. Je lus ; » & je demeurai convaincu qu'à la place de » Roſalie, il n'y avoit point de femme en qui » il reſtât quelques veſtiges d'honnêteté, qui » n'eût été détachée & rendue à ſon amant ; » & je conçus qu'il n'y avoit rien qu'on ne » pût ſur le cœur humain, avec de la vé- » rité, de l'honnêteté & de l'éloquence.

» Mais comment eſt-il arrivé que votre » pièce ne ſoit pas d'invention, & que les » moindres événemens y ſoient préparés » ?

L'art dramatique ne prépare les événemens, que pour les enchaîner ; & il ne les enchaîne dans ſes productions, que parce qu'ils le ſont dans la nature. L'art imite juſqu'à la maniere ſubtile avec laquelle la nature nous dérobe la liaiſon de ſes effets.

« La pantomime prépareroit, ce me ſem- » ble, quelquefois d'une maniere bien natu- » relle & bien déliée ».

Sans doute ; & il y en a un exemple dans la pièce. Tandis qu'André nous annonçoit les malheurs arrivés à ſon maître, il me vint cent fois dans la penſée qu'il parloit de mon pere ; & je témoignai cette inquiétude par des mouvemens ſur leſquels il eût été facile à un ſpectateur attentif de prendre le même ſoupçon.

« Dorval, je vous dis tout. J'ai remarqué » de tems en tems des expreſſions qui ne ſont » pas d'uſage au théâtre ».

Mais que perſonne n'oſeroit relever, ſi un auteur de nom les eût employées.

« D'autres qui ſont dans la bouche de tout » le monde, dans les ouvrages des meilleurs » écrivains, & qu'il ſeroit impoſſible de » changer, ſans gâter la penſée ; mais vous » ſavez que la langue du ſpectacle s'épure, » à meſure que les mœurs d'un peuple ſe » corrrompent ; & que le vice ſe fait un » idiôme qui s'étend peu-à-peu, & qu'il faut » connoître, parce qu'il eſt dangereux d'em- » ployer les expreſſions dont il s'eſt une fois » emparé ».

Ce que vous dites eſt bien vû ; il ne reſte plus qu'à ſavoir où s'arrêtera cette ſorte de condeſcendance qu'il faut avoir pour le vice.

Si la langue de la vertu s'appauvrit à mesure que celle du vice s'étend, bientôt on sera réduit à ne pouvoir parler sans dire une sottise. Pour moi, je pense qu'il y a mille occasions où un homme feroit honneur à son goût & à ses mœurs, en méprisant cette espece d'invasion du libertinage.

Je vois déja dans la société que, si quelqu'un s'avise de montrer une oreille trop délicate, on en rougit pour lui. Le théâtre françois attendra-t-il, pour suivre cet exemple, que son dictionnaire soit aussi borné que le dictionnaire du théâtre lyrique, & que le nombre des expressions honnêtes soit égal à celui des expressions musicales?

« Voilà tout ce que j'avois à vous observer » sur le détail de votre ouvrage; quant à la con- » duite, j'y trouve un défaut: peut-être est-il » inhérent au sujet: vous en jugerez. L'intérêt » change de nature. Il est, du premier Acte » jusqu'à la fin du troisieme, de la vertu mal- » heureuse; &, dans le reste de la Pièce, de » la vertu victorieuse. Il falloit, & il eût été » facile d'entretenir le tumulte, & de prolon- » ger les épreuves & le mal-aise de la vertu ».

« Par exemple; que tout reste comme il » est, depuis le commencement de la pièce

» jusqu'à la quatrieme scène du troisieme
» acte. C'est le moment où Rosalie apprend
» que vous épousez Constance, s'évanouit
» de douleur, & dit à Clairville dans son dé-
» pit : *Laissez-moi... Je vous hais...* Qu'alors
» Clairville conçoive des soupçons ; que vous
» preniez de l'humeur contre un ami impor-
» tun qui vous perce le cœur, sans s'en dou-
» ter, & que le troisieme acte finisse.

» Voici maintenant comment j'arrangerois
» le quatrieme. Je laisse la premiere scène à-
» peu-près comme elle est. Seulement Justine
» apprend à Rosalie qu'il est venu un émis-
» saire de son pere ; qu'il a vu Constance en
» secret, & qu'elle a tout lieu de croire qu'il
» apporte de mauvaises nouvelles. Après cette
» scène, je transporte la scène seconde du
» troisieme acte, celle où Clairville se préci-
» pite aux genoux de Rosalie & cherche à la
» fléchir. Constance vient ensuite. Elle amene
» André. On l'interroge. Rosalie apprend les
» malheurs arrivés à son pere. Vous voyez à-
» peu-près la marche du reste. En irritant
» la passion de Clairville & celle de Rosalie,
» on vous eût préparé des embarras plus
» grands peut-être encore que les précédents.
» De temps en temps vous eussiez été tenté

» de tout avouer. A la fin, peut-être l'euſſiez-» vous fait ».

Je vous entends. Mais ce n'eſt plus là notre hiſtoire. Et mon pere, qu'auroit-il dit ? D'ailleurs, êtes-vous bien convaincu que la pièce y auroit gagné ? En me réduiſant à des extrémités terribles, vous euſſiez fait d'une aventure ſimple, une pièce fort compliquée. Je ſerois devenu plus théâtral.

« Et plus ordinaire, il eſt vrai. Mais l'ou-» vrage eût été d'un ſuccès aſſuré ».

Je le crois, & d'un goût fort petit. Il y avoit certainement moins de difficulté ; mais je penſe qu'il y avoit encore moins de vérité & de beautés réelles à entretenir l'agitation, qu'à ſe ſoutenir dans le calme. Songez que c'eſt alors que les ſacrifices de la vertu commencent & s'enchaînent. Voyez comme l'élévation du diſcours & la force des ſcènes ſuccedent au pathétique de ſituation. Cependant au milieu de ce calme, le ſort de Conſtance, de Clairville, de Roſalie & le mien, demeurent incertains. On ſait ce que je me propoſe ; mais il n'y a nulle apparence que je réuſſiſſe. En effet, je ne réuſſis point avec Conſtance, & il eſt bien moins vraiſemblable que je ſois plus heureux avec Roſalie. Quel événement

assez important auroit remplacé ces deux scènes, dans le plan que vous venez de m'exposer ? Aucun.

« Il ne me reste plus qu'une question à » vous faire. C'est sur le genre de votre ou» vrage. Ce n'est pas une tragédie ; ce n'est » pas une comédie. Qu'est-ce donc, & quel » nom lui donner » ?

Celui qu'il vous plaira. Mais demain, si vous voulez, nous chercherons ensemble celui qui lui convient.

« Et pourquoi pas aujourd'hui » ?

Il faut que je vous quitte. J'ai fait avertir deux fermiers du voisinage, & il y a peut-être une heure qu'ils m'attendent à la maison.

« Autre procès à accommoder ».

Non. C'est une affaire un peu différente. L'un de ces fermiers a une fille ; l'autre un garçon. Ces enfans s'aiment ; mais la fille est riche ; le garçon n'a rien,

» Et vous voulez accommoder les parens, » & rendre les enfans contens. Adieu, Dor» val. A demain, au même endroit ».

## TROISIEME ENTRETIEN.

Le lendemain le ciel se troubla. Une nue qui amenoit l'orage & qui portoit le tonnerre, s'arrêta sur la colline, & la couvrit de ténebres. A la distance où j'étois, les éclairs sembloient s'allumer & s'éteindre dans ces ténebres ; la cime des chênes étoit agitée ; le bruit des vents se mêloit au murmure des eaux ; le tonnerre, en grondant, se promenoit entre les arbres ; mon imagination dominée par des rapports secrets, me montroit, au milieu de cette scène obscure, Dorval tel que je l'avois vu la veille dans les transports de son enthousiasme ; & je croyois entendre sa voix harmonieuse s'élever au-dessus des vents & du tonnerre.

Cependant l'orage se dissipa ; l'air en devint plus pur, le ciel plus serein ; & je serois allé chercher Dorval sous les chênes, mais je pensai que la terre y seroit trop fraîche, & l'herbe trop molle. Si la pluie n'avoit pas duré, elle avoit été forte. Je me rendis chez lui. Il m'attendoit ; car il avoit pensé, de son

côté, que je n'irois point au rendez-vous de la veille ; & ce fut dans ſon jardin, ſur les bords ſablés d'un large canal, où il avoit coutume de ſe promener, qu'il acheva de me développer ſes idées. Après quelques diſcours généraux ſur les actions de la vie, & ſur l'imitation qu'on en fait au théâtre, il me dit :

On diſtingue dans tout objet moral, un milieu & deux extrêmes. Il ſemble donc que toute action dramatique étant un objet moral, il devroit y avoir un genre moyen & deux genres extrêmes. Nous avons ceux-ci ; c'eſt la comédie & la tragédie. Mais l'homme n'eſt pas toujours dans la douleur ou dans la joie. Il y a donc un point qui ſépare la diſtance du genre comique au genre tragique.

Térence a compoſé une pièce dont voici le ſujet. Un jeune homme ſe marie. A peine eſt-il marié, que des affaires l'appellent au loin. Il eſt abſent. Il revient. Il croit appercevoir dans ſa femme des preuves certaines d'infidélité : il en eſt au déſeſpoir : il veut la renvoyer à ſes parens. Qu'on juge de l'état du pere, de la mere & de la fille. Il y a cependant un Dave, perſonnage plaiſant par lui-même. Qu'en fait le Poëte ? Il l'éloigne de

la ſcène pendant les quatre premiers actes, & il ne le rappelle que pour égayer un peu ſon dénouement.

Je demande dans quel genre eſt cette pièce ? Dans le genre comique ? Il n'y a pas le mot pour rire. Dans le genre tragique ? La terreur, la commiſération & les autres grandes paſſions, n'y ſont point excitées. Cependant il y a de l'intérêt ; il y en aura, ſans ridicule qui faſſe rire, ſans danger qui faſſe frémir, dans toute compoſition dramatique où le ſujet ſera important, où le Poëte prendra le ton que nous avons dans les affaires ſérieuſes, & où l'action s'avancera par la perplexité & par les embarras. Or il me ſemble que ces actions étant les plus communes de la vie, le genre qui les aura pour objet doit être le plus utile & le plus étendu. J'appellerai ce genre, *le genre ſérieux.*

Ce genre établi, il n'y aura point de conditions dans la ſociété, point d'actions importantes dans la vie, qu'on ne puiſſe rapporter à quelque partie du ſyſtême dramatique.

Voulez-vous donner à ce ſyſtême toute l'étendue poſſible, y comprendre la vérité & les chimeres, le monde imaginaire & le

monde réel : ajoûtez le burleſque au-deſſous du genre comique, & le merveilleux au-deſſus du genre tragique.

« Je vous entends. *Le burleſque ..... Le* » *genre comique .... Le genre ſérieux .... Le* » *genre tragique .... Le merveilleux* ».

Une pièce ne ſe renferme jamais à la rigueur dans un genre. Il n'y a point d'ouvrage dans les genres tragique ou comique, où l'on ne trouvât des morceaux qui ſeroient point déplacés dans le genre ſérieux; & il y en aura réciproquement dans celui-ci qui porteront l'empreinte de l'un & l'autre genre.

C'eſt l'avantage du genre ſérieux, que, placé entre les deux autres, il a des reſſources, ſoit qu'il s'éleve, ſoit qu'il deſcende. Il n'en eſt pas ainſi du genre comique & du genre tragique. Toutes les nuances du comique ſont compriſes entre ce genre même & le genre ſérieux; & toutes celles du tragique, entre le genre ſérieux & la tragédie. Le burleſque & le merveilleux ſont également hors de la nature; on n'en peut rien emprunter qui ne gâte. Les peintres & les poëtes ont le droit de tout oſer; mais ce droit ne s'étend pas juſqu'à la licence de fondre des eſpeces différentes dans un même individu. Pour un

homme de goût, il y a la même absurdité dans Castor élevé au rang des Dieux, & dans le Bourgeois Gentilhomme fait Mamamouchi.

Le genre comique & le genre tragique, sont les bornes réelles de la composition dramatique. Mais s'il est impossible au genre comique d'appeller à son aide le burlesque, sans se dégrader; au genre tragique d'empiéter sur le genre merveilleux, sans perdre de sa vérité; il s'ensuit que, placés dans les extrémités, ces genres sont les plus frappants & les plus difficiles.

C'est dans le genre sérieux que doit s'exercer d'abord tout homme de Lettres qui se sent du talent pour la scène. On apprend à un jeune éleve qu'on destine à la peinture, à dessiner le nud. Quand cette partie fondamentale de l'art lui est familiere, il peut choisir un sujet; qu'il le prenne ou dans les conditions communes, ou dans un rang élevé; qu'il drape ses figures à son gré, mais qu'on ressente toujours le nud sous la draperie; que celui qui aura fait une longue étude de l'homme dans l'exercice du genre sérieux, chausse, selon son génie, le cothurne ou le soc; qu'il jette sur les épaules de son personnage un manteau

royal ou une robe de palais ; mais que l'homme ne disparoisse jamais sous le vêtement.

Si le genre sérieux est le plus facile de tous, c'est en revanche le moins sujet aux vicissitudes des tems & des lieux. Portez le nud en quelque lieu de la terre qu'il vous plaira, il fixera l'attention, s'il est bien dessiné. Si vous excellez dans le genre sérieux, vous plairez dans tous les tems, & chez tous les peuples. Les petites nuances qu'il empruntera d'un genre collatéral seront trop foibles pour le déguiser : ce sont des bouts de draperie qui ne couvrent que quelques endroits, & qui laissent les grandes parties nues.

Vous voyez que la tragi-comédie ne peut être qu'un mauvais genre, parce qu'on y confond deux genres éloignés & séparés par une barriere naturelle ; on n'y passe point par des nuances imperceptibles ; on tombe à chaque pas dans les contrastes, & l'unité disparoît.

Vous voyez que cette espece de drame où les traits les plus plaisans du genre comique sont placés à côté des traits les plus touchans du genre sérieux, & où l'on saute alternativement d'un genre à un autre, ne sera pas sans défaut aux yeux d'un critique sévere.

Mais voulez-vous être convaincu du danger qu'il y a à franchir la barriere que la nature a miſe entre les genres : portez les choſes à l'excès ; rapprochez deux genres fort éloignés, tels que la tragédie & le burleſque, & vous verrez alternativement un grave ſénateur jouer aux pieds d'une courtiſanne le rôle du débauché le plus vil, & des factieux méditer la ruine d'une république (*a*).

La farce, la parade & la parodie ne ſont pas des genres, mais des eſpeces de comique ou de burleſque qui ont un objet particulier.

On a donné cent fois la poétique du genre comique & du genre tragique. Le genre ſérieux a la ſienne ; & cette poétique ſeroit auſſi fort étendue ; mais je ne vous en dirai que ce qui s'eſt offert à mon eſprit, tandis que je travaillois à ma pièce.

Puiſque ce genre eſt privé de la vigueur de coloris des genres extrêmes entre leſquels il eſt placé, il ne faut rien négliger de ce qui peut lui donner de la force.

---

(*a*) Voyez la *Veniſe préſervée* d'Otway ; le *Hamlet* de Shakeſpear, & la plûpart des pièces du théâtre anglois.

Que

Que le ſujet en ſoit important, & l'intrigue ſimple, domeſtique & voiſine de la vie réelle.

Je n'y veux point de valets. Les honnêtes gens ne les admettent point à la connoiſſance de leurs affaires ; & ſi les ſcènes ſe paſſent toutes entre les maîtres, elles n'en ſeront que plus intéreſſantes. Si un valet parle ſur la ſcène, comme dans la ſociété, il eſt mauſſade ; s'il parle autrement, il eſt faux.

Les nuances empruntées du genre comique ſont-elles trop fortes : l'ouvrage fera rire & pleurer ; & il n'y aura plus ni unité d'intérêt, ni unité de coloris.

Le genre ſérieux comporte les monologues. D'où je conclus qu'il penche plutôt vers la tragédie, que vers la comédie : genre dans lequel ils ſont rares & courts.

Il ſeroit dangereux d'emprunter dans une même compoſition des nuances du genre comique & du genre tragique. Connoiſſez-bien la pente de votre ſujet & de vos caracteres, & ſuivez-la.

Que votre morale ſoit générale & forte.

Point de perſonnages épiſodiques ; ou ſi l'intrigue en exige un, qu'il ait un caractere ſingulier qui le releve.

Il faut s'occuper fortement de la pantomime, laiſſer là ces coups de théâtre, dont l'effet eſt momentané, & trouver des tableaux. Plus on voit un beau tableau, plus il plaît.

Le mouvement nuit preſque toujours à la dignité. Ainſi, que votre principal perſonnage ſoit rarement le machiniſte de votre pièce.

Et ſur-tout reſſouvenez-vous qu'il n'y a point de principe général. Je n'en connois aucun de ceux que je viens d'indiquer, qu'un homme de génie ne puiſſe enfreindre avec ſuccès.

« Vous avez prévenu mon objection ».

Le genre comique eſt des eſpeces, & le genre tragique eſt des individus. Je m'explique. Le héros d'une tragédie eſt tel ou tel homme. C'eſt ou Régulus, ou Brutus, ou Caton, & ce n'eſt point un autre. Le principal perſonnage d'une comédie doit au contraire repréſenter un grand nombre d'hommes. Si par haſard on lui donnoit une phyſionomie ſi particuliere, qu'il n'y eût dans la ſociété qu'un ſeul individu qui lui reſſemblât, la comédie retourneroit à ſon enfance, & dégénéreroit en ſatyre.

Térence me paroît être tombé une fois dans ce défaut. Son *Heautontimorumenos* eſt un pere affligé du parti violent auquel il a porté ſon fils par un excès de ſévérité dont il ſe punit lui-même, en ſe couvrant de lambeaux, ſe nourriſſant durement, fuyant la ſociété, chaſſant ſes domeſtiques, & ſe condamnant à cultiver la terre de ſes propres mains. On peut dire que ce pere-là n'eſt pas dans la nature. Une grande ville fourniroit à peine dans un ſiecle l'exemple d'une affliction auſſi biſarre.

« Horace, qui avoit le goût d'une délicateſſe ſinguliere, me paroît avoir apperçu » ce défaut, & l'avoir critiqué d'une façon » bien légere ».

Je ne me rappelle pas l'endroit.

« C'eſt dans la ſatyre premiere, ou deuxieme du premier livre, où il ſe propoſe » de montrer que, pour éviter un excès, » les fous ſe précipitent dans l'excès oppoſé. » Fufidius, dit-il, craint de paſſer pour diſſipateur. Savez-vous ce qu'il fait? Il prête à » cinq pour cent par mois, & ſe paie d'avance. » Plus un homme eſt obéré, plus il exige. Il » ſait par cœur les noms de tous les enfans » de famille qui commencent [illegible] le

» monde, & qui ont des peres durs. Mais » vous croiriez peut-être que cet homme dé- » penſe à proportion de ſon revenu. Erreur. » Il eſt ſon plus cruel ennemi ; & ce pere de » la comédie, qui ſe punit de l'évaſion de » ſon fils, ne ſe tourmente pas plus mécham- » ment. *Non ſe pejùs cruciaverit* ».

Oui. Rien n'eſt plus dans le caractere de cet auteur, que d'avoir attaché deux ſens à ce *méchamment*, dont l'un tombe ſur Térence, & l'autre ſur Fufidius.

Dans le genre ſérieux, les caracteres ſeront ſouvent auſſi généraux que dans le genre comique ; mais ils ſeront toujours moins individuels que dans le genre tragique.

On dit quelquefois : il eſt arrivé une aventure fort plaiſante à la cour, un événement fort tragique à la ville. D'où il s'enſuit que la comédie & la tragédie ſont de tous les états ; avec cette différence, que la douleur & les larmes ſont encore plus ſouvent ſous les toîts des ſujets, que l'enjouement & la gaieté dans les palais des rois. C'eſt moins le ſujet qui rend une pièce comique, ſérieuſe ou tragique, que le ton, les paſſions, les caracteres & l'intérêt. Les effets de l'amour, de la jalouſie, du jeu, du déreglement, de

l'ambition, de la haîne, de l'envie peuvent faire rire, réfléchir ou trembler. Un jaloux qui prend des mesures pour s'assurer de son déshonneur, est ridicule; un homme d'honneur qui le soupçonne & qui aime, en est affligé; un furieux qui le sait, peut commettre un crime. Un joueur portera chez un usurier le portrait d'une maitresse; un autre joueur embarrassera sa fortune, la renversera, plongera une femme & des enfans dans la misere, & tombera dans le désespoir. Que vous dirai-je de plus? La pièce dont nous nous sommes entretenus a presque été faite dans les trois genres.

« Comment »!

Oui.

« La chose est singuliere »!

Clairville est d'un caractere honnête, mais impétueux & léger. Au comble de ses vœux, possesseur tranquille de Rosalie, il oublia ses peines passées; il ne vit plus dans notre histoire qu'une aventure commune; il en fit des plaisanteries; il alla même jusqu'à parodier le troisieme acte de la pièce. Son ouvrage étoit excellent: il avoit exposé mes embarras sous un jour tout-à-fait comique. J'en ris; mais je fus secrettement offensé du ridicule que Clairville jettoit sur une des actions les

plus importantes de notre vie ; car enfin il y eut un moment qui pouvoit lui coûter, à lui, sa fortune & sa maitresse ; à Rosalie, l'innocence & la droiture de son cœur ; à Constance, le repos ; à moi la probité, & peut être la vie. Je me vengeai de Clairville, en mettant en tragédie les trois derniers actes de la pièce ; & je puis vous assurer que je le fis pleurer plus long-tems qu'il ne m'avoit fait rire.

« Et pourroit-on voir ces morceaux » ? –

Non. Ce n'est point un refus. Mais Clairville a brûlé son acte, & il ne me reste que le canevas des miens.

« Et ce canevas » ?

Vous l'allez avoir, si vous me le demandez. Mais faites-y réflexion. Vous avez l'ame sensible ; vous m'aimez ; & cette lecture pourra vous laisser des impressions dont vous aurez de la peine à vous distraire.

« Donnez le canevas tragique ; Dorval, » donnez ».

Dorval tira de sa poche quelques feuilles volantes qu'il me tendit en détournant la tête, comme s'il eût craint d'y jetter les yeux, & voici ce qu'elles contenoient.

Rosalie, instruite au troisieme acte du ma-

riage de Dorval & de Conſtance, & perſuadée que ce Dorval eſt un ami perfide, un homme ſans foi, prend un parti violent : c'eſt de tout révéler. Elle voit Dorval, elle le traite avec le dernier mépris.

*Dorval.* Je ne ſuis point un ami perfide, un homme ſans foi ; je ſuis Dorval ; je ſuis un malheureux.

*Roſalie.* Dis un miſérable.... Ne m'a-t-il pas laiſſé croire qu'il m'aimoit ?

*Dorval.* Je vous aimois ; & je vous aime encore.

*Roſalie.* Il m'aimoit ! Il m'aime ! Il épouſe Conſtance ! Il en a donné ſa parole à ſon frere ; & cette union ſe conſomme aujourd'hui !.... Allez, eſprit pervers ; éloignez-vous. Permettez à l'innocence d'habiter un ſéjour d'où vous l'avez bannie ; la paix & la vertu rentreront ici, quand vous en ſortirez. Fuyez. La honte & les remords, qui ne manquent jamais d'atteindre le méchant, vous attendent à cette porte.

*Dorval.* On m'accable ! On me chaſſe ! Je ſuis un ſcélérat ! O vertu ! Voilà donc ta derniere récompenſe !

*Roſalie.* Il s'étoit promis ſans doute que je me tairois.... Non, non.... tout ſe ſaura....

Conſtance aura pitié de mon inexpérience, de ma jeuneſſe.... elle trouvera mon excuſe & mon pardon dans ſon cœur... O Clairville! combien il faudra que je t'aime, pour expier mon injuſtice & réparer les maux que je t'ai faits!... Mais le moment approche où le méchant ſera connu.

*Dorval.* Jeune imprudente, arrêtez; où vous allez devenir coupable du ſeul crime que j'aurai jamais commis, ſi ç'en eſt un que de jetter loin de ſoi un fardeau qu'on ne peut plus porter.... Encore un mot, & je croirai que la vertu n'eſt qu'un fantôme vain; que la vie n'eſt qu'un préſent fatal du ſort; que le bonheur n'eſt nulle part; que le repos eſt ſous la tombe, & j'aurai vécu.

Roſalie s'eſt éloignée: elle ne l'entend plus. Dorval ſe voit mépriſé de la ſeule femme qu'il aime & qu'il ait jamais aimée; expoſé à la haîne de Conſtance, à l'indignation de Clairville, ſur le point de perdre les ſeuls êtres qui l'attachoient au monde, & de retomber dans la ſolitude de l'univers.... Où ira-t-il?.... à qui s'adreſſera-t-il?.... qui imera-t-il?... de qui ſera-t-il aimé?... Le déſeſpoir s'empare de ſon ame; il ſent le dégoût de la vie; il incline vers la mort. C'eſt

le ſujet d'un monologue qui finit le troiſieme acte. Dès la fin de cet acte, il ne parle plus à ſes domeſtiques : il leur commande de la main, & ils obéiſſent.

Roſalie exécute ſon projet au commencement du quatrieme. Quelle eſt la ſurpriſe de Conſtance & de ſon frere ! Ils n'oſent voir Dorval, ni Dorval aucun d'eux. Ils s'évitent tous. Ils ſe fuient ; & Dorval ſe trouve tout-à-coup, & naturellement, dans cet abandon qu'il redoutoit. Son deſtin s'accomplit. Il s'en apperçoit ; & le voilà réſolu d'aller à la mort qui l'entraîne. Charles, ſon valet, eſt le ſeul être dans l'univers qui lui demeure. Charles démêle la funeſte penſée de ſon maître ; il répand ſa terreur dans toute la maiſon ; il court à Clairville, à Conſtance, à Roſalie. Il parle. Ils ſont conſternés. A l'inſtant, les intérêts particuliers diſparoiſſent. On cherche à ſe rapprocher de Dorval, mais il eſt trop tard. Dorval n'aime plus, ne haît plus perſonne, ne parle plus, ne voit plus, n'entend plus. Son ame, comme abrutie, n'eſt capable d'aucun ſentiment. Il lutte un peu contre cet état ténébreux ; mais c'eſt foiblement, par élans courts, ſans force & ſans effet. Le voilà

tel qu'il eſt au commencement du cinquieme acte.

Cet acte s'ouvre par Dorval ſeul, qui ſe promene ſur la ſcène, ſans rien dire. On voit dans ſon vêtement, ſon geſte, ſon ſilence, le projet de quitter la vie. Clairville entre, il le conjure de vivre; il ſe jette à ſes genoux; il les embraſſe; il le preſſe par les raiſons les plus honnêtes & les plus tendres d'accepter Roſalie; il n'en eſt que plus cruel. Cette ſcène avance le ſort de Dorval. Clairville n'en arrache que quelques monoſyllabes : le reſte de l'action de Dorval eſt muette.

Conſtance arrive : elle joint ſes efforts à ceux de ſon frere : elle dit à Dorval ce qu'elle penſe de plus pathétique ſur la réſignation aux événemens; ſur la puiſſance de l'Être ſuprême, puiſſance à laquelle c'eſt un crime de ſe ſouſtraire; ſur les offres de Clairville, &c.... Pendant que Conſtance parle, elle a un des bras de Dorval entre les ſiens; & ſon ami le tient embraſſé par le milieu du corps, comme s'il craignoit qu'il ne lui échappât. Mais Dorval, tout en lui-même, ne ſent point ſon ami qui le tient embraſſé, n'entend point Conſtance qui lui parle. Seulement il ſe renverſe

quelquefois ſur eux pour pleurer ; mais les larmes ſe refuſent. Alors il ſe retire ; il pouſſe des ſoupirs profonds ; il fait quelques geſtes lents & terribles ; on voit ſur ſes levres des mouvemens d'un ris paſſager plus effrayans que ſes ſoupirs & ſes geſtes.

Roſalie vient : Conſtance & Clairville ſe retirent. Cette ſcène eſt celle de la timidité, de la naïveté, des larmes, de la douleur & du repentir. Roſalie voit tout le mal qu'elle a fait ; elle en eſt déſolée. Preſſée entre l'amour qu'elle reſſent, l'intérêt qu'elle prend à Dorval, le reſpect qu'elle doit à Conſtance, & les ſentimens qu'elle ne peut refuſer à Clairville ; combien elle dit de choſes touchantes ! Dorval paroît d'abord ni ne la voir, ni ne l'écouter. Roſalie pouſſe des cris, lui prend les mains, l'arrête, & il vient un moment où Dorval fixe ſur elle des yeux égarés : ſes regards ſont ceux d'un homme qui ſortiroit d'un ſommeil léthargique. Cet effort le briſe ; il tombe dans un fauteuil comme un homme frappé : Roſalie ſe retire en pouſſant des ſanglots, ſe déſolant, s'arrachant les cheveux.

Dorval reſte un moment dans cet état de mort ; Charles eſt debout devant lui, ſans

rien dire..... ſes yeux ſont à-demi-fermés ; ſes longs cheveux pendent ſur le derriere du fauteuil ; il a la bouche entr'ouverte, la reſpiration haute, & la poitrine haletante. Cette agonie paſſe peu-à-peu ; il en revient par un ſoupir long & douloureux, par une voix plaintive. Il s'appuie la tête ſur ſes mains, & les coudes ſur ſes genoux ; il ſe leve avec peine ; il erre à pas lents ; il rencontre Charles ; il le prend par les bras, le regarde un moment, tire ſa bourſe & ſa montre, les lui donne avec un papier cacheté ſans adreſſe, & lui fait ſigne de ſortir. Charles ſe jette à ſes pieds, & ſe colle le viſage contre terre. Dorval l'y laiſſe, & continue d'errer. En errant, ſes pieds rencontrent Charles étendu par terre. Il ſe détourne.... Alors Charles ſe leve ſubitement, laiſſe la bourſe & la montre à terre, & court appeller du ſecours.

Dorval le ſuit lentement..... Il s'appuie ſans deſſein contre la porte.... il y voit un verrouil..... il le regarde..... le ferme... tire ſon épée... en appuie le pommeau contre ſa terre.... en dirige la pointe vers ſa poitrine..... ſe penche le corps ſur le côté.... leve les yeux au Ciel.... les ramene ſur lui..... demeure ainſi quelque tems.....

pouſſe un profond ſoupir, & ſe laiſſe tomber.

Charles arrive; il trouve la porte fermée; il appelle; on vient; on force la porte; on trouve Dorval baigné dans ſon ſang & mort. Charles rentre en pouſſant des cris : les autres domeſtiques reſtent autour du cadavre. Conſtance arrive; frappée de ce ſpectacle, elle crie, elle court égarée ſur la ſcène, ſans trop ſavoir ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, où elle va. On enleve le cadavre de Dorval. Cependant Conſtance tournée vers le lieu de la ſcène ſanglante, eſt immobile dans un fauteuil, le viſage couvert de ſes mains.

Arrivent Clairville & Roſalie. Ils trouvent Conſtance dans cette ſituation; ils l'interrogent; elle ſe taît : ils l'interrogent encore; pour toute réponſe, elle découvre ſon viſage, détourne la tête, & leur montre de la main l'endroit teint du ſang de Dorval.

Alors ce ne ſont plus que des cris, des pleurs, du ſilence & des cris.

Charles donne à Conſtance le paquet cacheté : c'eſt la vie & les dernieres volontés de Dorval. Mais à peine en a-t-elle lu les premieres lignes, que Clairville ſort comme un furieux; Conſtance le ſuit. Juſtine & les do-

meſtiques emportent Roſalie, qui ſe trouve mal, & la pièce finit.

« Ah ! m'écriai-je, ou je n'y entends rien, » ou voilà de la tragédie ! A la vérité, ce » n'eſt plus l'épreuve de la vertu ; c'eſt ſon » déſeſpoir. Peut-être y auroit-il du danger » à montrer l'homme de bien réduit à cette » extrémité funeſte ; mais on n'en ſent pas » moins la force de la pantomime ſeule, & » de la pantomime réunie au diſcours. Voilà » les beautés que nous perdons faute de » ſcene & faute de hardieſſe, en imitant ſer- » vilement nos prédéceſſeurs, & laiſſant la » nature & la vérité..... Mais Dorval ne » parle point..... Mais peut-il y avoir de » diſcours qui frappent autant que ſon action » & ſon ſilence..... Qu'on lui faſſe dire » quelques mots par intervalles ; cela ſe peut. » Mais il ne faut pas oublier qu'il eſt rare » que celui qui parle beaucoup ſe tue ».

Je me levai. J'allai trouver Dorval. Il erroit parmi les arbres, & il me paroiſſoit abſorbé dans ſes penſées. Je crus qu'il étoit à propos de garder ſon papier, & il ne me le redemanda pas.

Si vous êtes convaincu, me dit-il, que ce ſoit là de la tragédie, & qu'il y ait entre la tra-

gédie & la comédie un genre intermédiaire ; voilà donc deux branches du genre dramatique qui ſont encore incultes, & qui n'attendent que des hommes. Faites des comédies dans le genre ſérieux. Faites des tragédies domeſtiques, & ſoyez sûr qu'il y a des applaudiſſemens & une immortalité qui vous ſont réſervés. Surtout négligez les coups de théâtre ; cherchez des tableaux ; rapprochez-vous de la vie réelle ; & ayez d'abord un eſpace qui permette l'éxercice de la pantomime dans toute ſon étendue.... On dit qu'il n'y a plus de grandes paſſions tragiques à émouvoir ; qu'il eſt impoſſible de préſenter les ſentimens élevés d'une maniere neuve & frappante. Cela peut être dans la tragédie, telle que les Grecs, les Romains, les François, les Italiens, les Anglois & tous les peuples de la terre l'ont compoſée. Mais la tragédie domeſtique aura une autre action, un autre ton, & un ſublime qui lui ſera propre. Je le ſens, ce ſublime ; il eſt dans ces mots d'un pere qui diſoit à ſon fils qui le nourriſſoit dans ſa vieilleſſe : *Mon fils, nous ſommes quittes. Je t'ai donné la vie, & tu me l'as rendue ;* & dans ceux-ci d'un autre pere qui diſoit au ſien : *Dites toujours la vérité. Ne promettez rien à perſonne, que*

*vous ne vouliez tenir. Je vous en conjure par ces pieds que je réchauffois dans mes mains, quand vous étiez au berceau.*

« Mais cette tragédie nous intéreſſera-» t-elle »?

Je vous le demande. Elle eſt plus voiſine de nous. C'eſt le tableau des malheurs qui nous environnent. Quoi ! vous ne concevez pas l'effet que produiroient ſur vous une ſcène réelle, des habits vrais, des diſcours proportionnés aux actions, des actions ſimples, des dangers dont il eſt impoſſible que vous n'ayez tremblé pour vos parens, vos amis, pour vous-même ? Un renverſement de fortune, la crainte de l'ignominie, les ſuites de la miſere, une paſſion qui conduit l'homme à ſa ruine, de ſa ruine au déſeſpoir, du déſeſpoir à une mort violente, ne ſont pas des événemens rares ; & vous croyez qu'ils ne vous affecteroient pas autant que la mort fabuleuſe d'un tyran, ou le ſacrifice d'un enfant aux autels des Dieux d'Athènes ou de Rome !.... Mais vous êtes diſtrait..... Vous rêvez.... Vous ne m'écoutez pas....

« Votre ébauche tragique m'obſede..... » Je vous vois errer ſur la ſcène..... dé-» tourner vos pieds de votre valet proſterné....

» fermer le verrouil.... tirer votre épée... » L'idée de cette pantomime me fait frémir.... Je ne crois pas qu'on en soutînt » le spectacle ; & toute cette action est peut-» être de celles qu'il faut mettre en récit. » Voyez ».

Je crois qu'il ne faut ni réciter, ni montrer au spectateur un fait sans vraisemblance ; & qu'entre les actions vraisemblables, il est facile de distinguer celles qu'il faut exposer aux yeux, & renvoyer derriere la scène. Il faut que j'applique mes idées à la tragédie connue ; je ne peux tirer mes exemples d'un genre qui n'existe pas encore parmi nous.

Lorsqu'une action est simple, je crois qu'il faut plutôt la représenter, que la réciter. La vue de Mahomet tenant un poignard levé sur le sein d'Irene, incertain entre l'ambition qui le presse d'enfoncer, & la passion qui retient son bras, est un tableau frappant. La commisération qui nous substitue toujours à la place du malheureux, & jamais du méchant, agitera mon ame ; ce ne sera pas sur le sein d'Irene, c'est sur le mien que je verrai le poignard suspendu & vacillant.... Cette action est trop simple, pour être mal imitée. Mais si l'action se complique, si les incidens

ſe multiplient, il s'en rencontrera facilement quelques-unes qui me rappelleront que je ſuis dans un parterre, que tous ces perſonnages ſont des comédiens, & que ce n'eſt point un fait qui ſe paſſe. Le récit, au contraire, me tranſportera au-delà de la ſcène ; j'en ſuivrai toutes les circonſtances ; mon imagination les réaliſera comme je les ai vues dans la nature. Rien ne ſe démentira. Le poëte aura dit :

Entre les deux partis Chalcas s'eſt avancé,
L'œil farouche, l'air ſombre, & le poil hériſſé,
Terrible, & plein du Dieu qui l'agitoit ſans doute...

Ou,

. . . . Les ronces dégouttantes
Portent de ſes cheveux les dépouilles ſanglantes...

Où eſt l'acteur qui me montrera Chalcas tel qu'il eſt dans ce vers ? Grandval s'avancera d'un pas noble & fier entre les deux partis ; il aura l'air ſombre, peut-être même l'œil farouche ; je reconnoîtrai à ſon action, à ſon geſte, la préſence intérieure d'un démon qui le tourmente. Mais quelque terrible qu'il ſoit, ſes cheveux ne ſe hériſſeront point ſur ſa tête : l'imitation dramatique ne va pas juſques-là.

Il en ſera de même de la plûpart des autres

images qui animent ce récit. L'air obſcurci de traits ; une armée en tumulte ; la terre arroſée de ſang ; une jeune princeſſe le poignard enfoncé dans le ſein ; les vents déchaînés ; le tonnerre retentiſſant au haut des airs ; le ciel allumé d'éclairs ; la mer qui écume & mugit : le poëte a peint toutes ces choſes ; l'imitation les voit ; l'art ne les imite point.

Mais il y a plus : un goût dominant de l'ordre, dont je vous ai déjà entretenu, nous contraint à mettre de la proportion entre les êtres. Si quelque circonſtance nous eſt donnée au-deſſus de la nature commune, elle aggrandit le reſte dans notre penſée. Le poëte n'a rien dit de la ſtature de Chalcas ; mais je la vois ; je la proportionne à ſon action. L'exagération intellectuelle s'échappe de-là, & ſe répand ſur tout ce qui approche de cet objet. La ſcène réelle eût été petite, foible, meſquine, fauſſe ou manquée ; elle devient grande, forte, vraie, & même énorme dans le récit. Au théâtre, elle eût été fort au-deſſous de la nature : je l'imagine un peu au-delà. C'eſt ainſi que, dans l'épopée, les hommes poétiques deviennent un peu plus grands que les hommes vrais.

Voilà les principes ; appliquez-les vous-

même à l'action de mon esquisse. L'action n'est-elle pas simple ?

« Elle l'est ».

Y a-t-il quelque circonstance qu'on n'en puisse imiter sur la scène ?

« Aucune ».

L'effet en sera-t-il terrible ?

« Que trop, peut-être. Qui sait si nous » irions chercher au théâtre des impressions » aussi fortes ? On veut être attendri, touché, » effrayé ; mais jusqu'à un certain point ».

Pour juger sainement, expliquons-nous. Quel est l'objet d'une composition dramatique ?

« C'est, je crois, d'inspirer aux hom- » mes l'amour de la vertu, l'horreur du » vice »...

Ainsi, dire qu'il ne faut les émouvoir que jusqu'à un certain point, c'est prétendre qu'il ne faut pas qu'ils sortent d'un spectacle trop épris de la vertu, trop éloignés du vice. Il n'y auroit point de poétique pour un peuple qui seroit aussi pusillanime. Que seroit-ce que le goût ? & que l'art deviendroit-il, si l'on se refusoit à son énergie, & si l'on posoit des barrieres arbitraires à ses effets ?

« Il me resteroit encore quelques questions

» à vous faire sur la nature du tragique do-
» mestique & bourgeois, comme vous l'ap-
» pellez ; mais j'entrevois vos réponses Si je
» vous demandois pourquoi, dans l'exemple
» que vous m'en avez donné, il n'y a point
» de scènes alternativement muettes & par-
» lées : vous me répondriez sans doute que
» tous les sujets ne comportent pas ce genre
» de beautés »?

Cela est vrai.

« Mais quels seront les sujets de ce comi-
» que sérieux, que vous regardez comme
» une branche nouvelle du genre dramatique?
» Il n'y a, dans la nature humaine, qu'une
» douzaine, tout au plus, de caracteres vrai-
» ment comiques, & marqués de grands
» traits ».

Je le pense.

« Les petites différences qui se remarquent
» dans les caracteres des hommes, ne peu-
» vent être maniées aussi heureusement que
» les caracteres tranchés ».

Je le pense. Mais savez-vous ce qui s'ensuit de-là?.... Que ce ne sont plus, à proprement parler, les caracteres qu'il faut mettre sur la scène, mais les conditions. Jusqu'à présent, dans la comédie, le caractere a été l'ob-

jet principal, & la condition n'a été que l'acceſſoire : il faut que la condition devienne aujourd'hui l'objet principal, & que le caractere ne ſoit que l'acceſſoire. C'eſt du caractere qu'on tiroit toute l'intrigue. On cherchoit en général les circonſtances qui le faiſoient ſortir, & l'on enchaînoit ces circonſtances : c'eſt la condition, ſes devoirs, ſes avantages, ſes embarras qui doivent ſervir de baſe à l'ouvrage. Il me ſemble que cette ſource eſt plus féconde, plus étendue & plus utile que celle des caracteres. Pour peu que le caractere fût chargé, un ſpectateur pourroit ſe dire à lui-même, ce n'eſt pas moi ; mais il ne peut ſe cacher que l'état qu'on joue devant lui ne ſoit le ſien ; il ne peut méconnoître ſes devoirs : il faut abſolument qu'il s'applique ce qu'il entend.

« Il me ſemble qu'on a déjà traité pluſieurs » de ces ſujets ».

Cela n'eſt pas. Ne vous y trompez point.

« N'avons-nous pas des financiers, dans » nos pièces » ?

Sans doute, il y en a ; mais le Financier n'eſt pas fait.

« On auroit de la peine à en citer une ſans » un pere de famille ».

J'en conviens ; mais le pere de famille n'eſt pas fait. En un mot, je vous demanderai ſi les devoirs des conditions, leurs avantages, leurs inconvéniens, leurs dangers ont été mis ſur la ſcène ? Si c'eſt la baſe de l'intrigue & de la morale de nos pièces ? Enſuite, ſi ces devoirs, ces avantages, ces inconvéniens, ces dangers ne nous montrent pas tous les jours les hommes dans des ſituations très-embarraſſantes ?

« Ainſi vous voudriez qu'on jouât l'homme » de lettres, le philoſophe, le commerçant, » le juge, l'avocat, le politique, le citoyen, » le magiſtrat, le financier, le grand ſeigneur, » l'intendant ».

Ajoûtez à cela toutes les relations, le pere de famille, l'époux, la ſœur, les freres. Le pere de famille ! Quel ſujet dans un ſiecle tel que le nôtre, où il ne paroît pas qu'on ait la moindre idée de ce que c'eſt qu'un pere de famille !

Songez qu'il ſe forme tous les jours des conditions nouvelles. Songez que rien, peut-être, ne nous eſt moins connu que les conditions, & ne doit nous intéreſſer davantage. Nous avons chacun notre état dans la ſo-

ciété, mais nous avons à faire à des hommes de tous les états.

Les conditions ! Combien de détails importans, d'actions publiques & domeſtiques, de vérités inconnues, de ſituations nouvelles à tirer de ce fond ! Et les conditions n'ont-elles pas entr'elles les mêmes contraſtes que les caracteres ? & le poëte ne pourra-t-il pas les oppoſer ?

Mais ces ſujets n'appartiennent pas ſeulement au genre ſérieux : ils deviendront comiques ou tragiques, ſelon le génie de l'homme qui s'en ſaiſira.

Telle eſt encore la viciſſitude des ridicules & des vices, que je crois qu'on pourroit faire un Miſanthrope nouveau tous les cinquante ans. Et n'en eſt-il pas ainſi de beaucoup d'autres caracteres ?

« Ces idées ne me déplaiſent pas. Me » voilà tout diſpoſé à entendre la premiere » comédie dans le genre ſérieux, ou la premiere tragédie bourgeoiſe qu'on repréſentera. J'aime qu'on étende la ſphere de nos » plaiſirs. J'accepte les reſſources que vous » nous offrez ; mais laiſſez-nous encore celles » que nous avons. Je vous avoue que le genre

» merveilleux

» merveilleux me tient à cœur : je ſouffre à » le voir confondu avec le genre burleſque, » & chaſſé du ſyſtême de la nature & du » genre dramatique. Quinault mis à côté de » Scarron & de Daſſouci ! Ah ! Dorval ; » Quinault » !

Perſonne ne lit Quinault avec plus de plaiſir que moi. C'eſt un poëte plein de graces, qui eſt toujours tendre & facile, & ſouvent élevé. J'eſpere vous montrer un jour juſqu'où je porte la connoiſſance & l'eſtime des talens de cet homme unique, & quel parti on auroit pû tirer de ſes tragédies, telles qu'elles ſont. Mais il s'agit de ſon genre, que je trouve mauvais. Vous m'abandonnez, je crois, le monde burleſque. Et le monde enchanté, vous eſt-il mieux connu ? A quoi en comparez-vous les peintures, ſi elles n'ont aucun modele ſubſiſtant dans la nature ?

Le genre burleſque & le genre merveilleux n'ont point de poétique & n'en peuvent avoir. Si l'on haſarde ſur la ſcène lyrique un trait nouveau, c'eſt une abſurdité qui ne ſe ſoutient que par des liaiſons plus ou moins éloignées avec une abſurdité ancienne. Le nom & les talens de l'auteur y font auſſi quelque choſe. Moliere allume des chandelles tout

autour de la tête du Bourgeois Gentilhomme : c'eſt une extravagance qui n'a pas de bon-ſens ; on en convient, & l'on en rit. Un autre imagine des hommes qui deviennent petits à meſure qu'ils font des ſottiſes : il y a dans cette fiction une allégorie ſenſée ; & il eſt ſifflé. Angélique ſe rend inviſible à ſon amant par le pouvoir d'un anneau qui ne la cache à aucun des ſpectateurs, & cette machine ridicule ne choque perſonne. Qu'on mette un poignard dans la main d'un méchant qui en frappe ſes ennemis, & qui ne bleſſe que lui-même : c'eſt aſſez le ſort de la méchanceté ; & rien n'eſt plus incertain que le ſuccès de ce poignard merveilleux.

Je ne vois dans toutes ces inventions dramatiques que des contes ſemblables à ceux dont on berce les enfans. Croit-on qu'à force de les embellir, ils prendront aſſez de vraiſemblance pour intéreſſer des hommes ſenſés ? L'héroïne de la Barbe bleue eſt au haut d'une tour. Elle entend au pied de cette tour, la voix terrible de ſon tyran. Elle va périr, ſi ſon libérateur ne paroît. Sa ſœur eſt à ſes côtés : ſes regards cherchent au loin ce libérateur. Croit-on que cette ſituation ne ſoit pas auſſi belle qu'aucune du théâtre lyrique ;

& que la queſtion, *Ma ſœur, ne voyez-vous rien venir?* ſoit ſans pathétique? Pourquoi donc n'attendrit-elle pas un homme ſenſé, comme elle fait pleurer les petits enfans? C'eſt qu'il y a une barbe bleue qui détruit ſon effet.

« Et vous penſez qu'il n'y a aucun ouvrage » dans le genre, ſoit burleſque, ſoit mer- » veilleux, où l'on ne rencontre quelques poils » de cette barbe »?

Je le crois. Mais je n'aime pas votre expreſſion; elle eſt burleſque, & le burleſque me déplaît par-tout.

« Je vais tâcher de réparer cette faute par » quelque obſervation plus grave. Les Dieux » du théâtre lyrique ne ſont-ils pas les mêmes » que ceux de l'épopée? Et pourquoi, je » vous prie, Vénus n'auroit-elle pas auſſi » bonne grace à ſe déſoler ſur la ſcène de la » mort d'Adonis, qu'à pouſſer des cris dans » l'Iliade de l'égratignure qu'elle a reçue de » la lance de Diomede; ou qu'à ſoupirer en » voyant l'endroit de ſa belle main blanche, » où la peau meurtrie commençoit à noircir? » N'eſt-ce pas dans le poëme d'Homere un » tableau charmant, que celui de cette Déeſſe » en pleurs, renverſée ſur le ſein de ſa mere

» Dioné ? Pourquoi ce tableau plairoit-il » moins dans une compoſition lyrique » ?

Un plus habile que moi vous répondra que les embelliſſemens de l'épopée convenables aux Grecs, aux Romains, aux Italiens du quinzieme & du ſeizieme ſiecle, ſont proſcrits parmi les François, & que les Dieux de la Fable, les oracles, les héros invulnérables, les aventures romaneſques, ne ſont plus de ſaiſon.

Et j'ajoûterai qu'il y a bien de la différence entre peindre à mon imagination, & mettre en action ſous mes yeux. On fait adopter à mon imagination tout ce qu'on veut ; il ne s'agit que de s'en emparer. Il n'en eſt pas ainſi de mes ſens. Rappellez-vous les principes que j'établiſſois tout-à-l'heure ſur les choſes, même vraiſemblables, qu'il convenoit tantôt de montrer, tantôt de dérober au ſpectateur. Les mêmes diſtinctions que je faiſois, s'appliquent plus ſévérement encore au genre merveilleux. En un mot, ſi ce ſyſtême ne peut avoir la vérité qui convient à l'épopée, comment pourroit-il nous intéreſſer ſur la ſcène ?

Pour rendre pathétiques les conditions élevées, il faut donner de la force aux ſituations,

Il n'y a que ce moyen d'arracher de ces ames froides & contraintes l'accent de la nature, ſans lequel les grands effets ne ſe produiſent point. Cet accent s'affoiblit à meſure que les conditions s'élevent. Ecoutez Agamemnon.

Encor ſi je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins ſoulager ma douleur !
Triſte deſtin des Rois ! Eſclaves que nous ſommes,
Et des rigueurs du ſort, & des diſcours des hommes !
Nous nous voyons ſans ceſſe aſſiégés de témoins,
Et les plus malheureux oſent pleurer le moins.

Les Dieux doivent-ils ſe reſpecter moins que les Rois ? Si Agamemnon, dont on va immoler la fille, craint de manquer à la dignité de ſon rang, quelle ſera la ſituation qui fera deſcendre Jupiter du ſien ?

« Mais la tragédie ancienne eſt pleine de » Dieux ; & c'eſt Hercule qui dénoue cette » fameuſe tragédie de Philoctete, à laquelle » vous prétendez qu'il n'y a pas un mot à » ajoûter, ni à retrancher ».

Ceux qui ſe livrerent les premiers à une étude ſuivie de la nature humaine, s'attacherent d'abord à diſtinguer les paſſions, à les reconnoître, & à les caractériſer. Un homme en conçut les idées abſtraites, & ce

fut un philoſophe. Un autre donna du corps & du mouvement à l'idée, & ce fut un poëte. Un troiſieme tailla le marbre à cette reſſemblance, & ce fut un ſtatuaire. Un quatrieme fit proſterner le ſtatuaire au pied de ſon ouvrage, & ce fut un prêtre. Les Dieux du paganiſme ont été faits à la reſſemblance de l'homme. Qu'eſt-ce que les Dieux d'Homere, d'Eſchyle, d'Euripide, & de Sophocle? Les vices des hommes, leurs vertus, & les grands phénomenes de la nature perſonnifiés. Voilà la véritable théogonie. Voilà le coup-d'œil ſous lequel il faut voir Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Vénus, les Parques, l'Amour & les Furies.

Lorſqu'un payen étoit agité de remords, il penſoit réellement qu'une Furie travailloit au-dedans de lui-même; & quel trouble ne devoit-il donc pas éprouver à l'aſpect de ce fantôme parcourant la ſcène, une torche à la main, la tête hériſſée de ſerpens, & préſentant aux yeux du coupable des mains teintes de ſang! Mais nous, qui connoiſſons la vanité de toutes ces ſuperſtitions! Nous!

« Eh bien! il n'y a qu'à ſubſtituer nos » Diables aux Euménides ».

Il y a trop peu de foi ſur la terre.... Et

puis, nos Diables ſont d'une figure ſi gothique.... de ſi mauvais goût.... Eſt-il étonnant que ce ſoit Hercule qui dénoue le Philoctete de Sophocle? Toute l'intrigue de la pièce eſt fondée ſur ſes fleches; & cet Hercule avoit dans les temples une ſtatue, au pied de laquelle le peuple ſe proſternoit tous les jours.

Mais ſavez-vous quelle fut la ſuite de l'union de la ſuperſtition nationale & de la poéſie? C'eſt que le poëte ne put donner à ſes héros des caracteres tranchés. Il eût doublé les êtres. Il auroit montré la même paſſion ſous la forme d'un Dieu & ſous celle d'un homme.

Voilà la raiſon pour laquelle les héros d'Homere ſont preſque des perſonnages hiſtoriques.

Mais lorſque la Réligion Chrétienne eut chaſſé des eſprits la croyance des Dieux du paganiſme, & contraint l'artiſte à chercher d'autres ſources d'illuſion, le ſyſtême poétique changea; les hommes prirent la place des Dieux, & on leur donna un caractere plus un.

« Mais l'unité de caractere un peu rigou-
» reuſement priſe, n'eſt-elle pas une chi-
» mere »?

Sans doute.

« On abandonna donc la vérité » ?

Point du tout. Rappellez-vous qu'il ne s'agit ſur la ſcène que d'une ſeule action, que d'une circonſtance de la vie, que d'un intervalle très-court, pendant lequel il eſt vraiſemblable qu'un homme a conſervé ſon caractere.

« Et dans l'épopée, qui embraſſe une » grande partie de la vie, une multitude pro- » digieuſe d'événemens différens, des ſitua- » tions de toute eſpece, comment faudra-t-il » peindre les hommes » ?

Il me ſemble qu'il y a bien de l'avantage à rendre les hommes tels qu'ils ſont. Ce qu'ils devroient être, eſt une choſe trop ſyſtématique & trop vague pour ſervir de baſe à un art d'imitation. Il n'y a rien de ſi rare qu'un homme tout-à-fait méchant, ſi ce n'eſt peut-être un homme tout-à-fait bon. Lorſque Thétis trempa ſon fils dans le Styx, il en ſortit ſemblable à Therſite par le talon : Thétis eſt l'image de la Nature.

Ici Dorval s'arrêta. Puis il reprit. Il n'y a de beautés durables, que celles qui ſont fondées ſur des rapports avec les êtres de la nature. Si l'on imaginoit les êtres dans une

viciſſitude rapide, toute peinture ne repréſentant qu'un inſtant qui fuit, toute imitation ſeroit ſuperflue. Les beautés ont dans les arts le même fondement que les vérités dans la philoſophie. Qu'eſt-ce que la vérité? La conformité de nos jugemens avec les êtres? Qu'eſt-ce que la beauté d'imitation? La conformité de l'image avec la choſe.

Je crains bien que ni les poëtes, ni les muſiciens, ni les décorateurs, ni les danſeurs, n'aient pas encore une idée véritable de leur théâtre. Si le genre lyrique eſt mauvais, c'eſt le plus mauvais de tous les genres: s'il eſt bon, c'eſt le meilleur. Mais peut-il être bon, ſi l'on ne s'y propoſe point l'imitation de la nature, & de la nature la plus forte? A quo bon mettre en poéſie, ce qui ne valoit pas la peine d'être conçu? En chant, ce qui ne valoit pas la peine d'être récité? Plus on dépenſe ſur un fonds, plus il importe qu'il ſoit bon. N'eſt-ce pas proſtituer la philoſophie, la poéſie, la muſique, la peinture, la danſe, que de les occuper d'une abſurdité? Chacun de ces arts en particulier a pour but l'imitation de la nature; & pour employer leur magie réunie, on fait choix d'une fable! Et

l'illuſion n'eſt-elle pas déja aſſez éloignée ? Et qu'a de commun avec la métamorphoſe, ou le ſortilége, l'ordre univerſel des choſes, qui doit toujours ſervir de baſe à la raiſon poétique ? Des hommes de génie ont ramené de nos jours la philoſophie du monde intelligible dans le monde réel. Ne s'en trouvera-t-il point un qui rende le même ſervice à la poéſie lyrique, & qui la faſſe deſcendre, des régions enchantées, ſur la terre que nous habitons ?

Alors on ne dira plus d'un poëme lyrique, que c'eſt un ouvrage choquant ; dans le ſujet, qui eſt hors de la nature ; dans les principaux perſonnages, qui ſont imaginaires ; dans la conduite, qui n'obſerve ſouvent ni unité de tems, ni unité de lieu, ni unité d'action, & où tous les arts d'imitation ſemblent n'avoir été réunis, que pour affoiblir l'expreſſion des uns par les autres.

Un ſage étoit autrefois un philoſophe, un poëte, un muſicien : ces talens ont dégénéré en ſe ſéparant. La ſphere de la philoſophie s'eſt reſſerrée ; les idées ont manqué à la poéſie ; la force & l'énergie au chant ; & la ſageſſe, privée de ces organes, ne s'eſt plus fait entendre aux peuples avec le même

charme. Un grand muſicien & un grand poëte lyrique répareroient tout le mal.

Voilà donc encore une carriere à remplir. Qu'il ſe montre cet homme de génie, qui doit placer la véritable tragédie, la véritable comédie ſur le théâtre lyrique. Qu'il s'écrie, comme le prophète du peuple hébreu dans ſon enthouſiaſme : *Adducite mihi pſaltem ;* qu'on m'amene un muſicien : & il le fera naître.

Le genre lyrique d'un peuple voiſin a des défauts ſans doute ; mais beaucoup moins qu'on ne penſe. Si le chanteur s'aſſujettiſſoit à n'imiter, à la cadence, que l'accent inarticulé de la paſſion dans les airs de ſentiment, ou que les principaux phénomenes de la nature dans les airs qui font tableau, & que le poëte ſût que ſon ariette doit être la peroraiſon de ſa ſcène, la réforme ſeroit bien avancée.

« Et que deviendroient nos ballets » ?

La danſe ? La danſe attend encore un homme de génie : elle eſt mauvaiſe par-tout, parce qu'on ſoupçonne à peine que c'eſt un genre d'imitation. La danſe eſt à la pantomime, comme la poéſie eſt à la proſe, ou plutôt comme la déclamation naturelle eſt au chant : c'eſt une pantomime meſurée.

Je voudrois bien qu'on me dît ce que signifient toutes ces danſes, telles que le menuet, le paſſe-pied, le rigaudon, l'allemande, la ſarabande, où l'on ſuit un chemin tracé? Cet homme ſe déploie avec une grace infinie. Il ne fait aucun mouvement où je n'apperçoive de la facilité, de la douceur & de la nobleſſe; mais qu'eſt-ce qu'il imite? Ce n'eſt pas là ſavoir chanter, c'eſt ſavoir ſolfier.

Une danſe eſt un poëme: ce poëme devroit donc avoir ſa repréſentation ſéparée. C'eſt une imitation par les mouvemens, qui ſuppoſe le concours du poëte, du peintre, du muſicien & du pantomime. Elle a ſon ſujet. Ce ſujet peut être diſtribué par actes & par ſcènes. La ſcène a ſon récitatif, libre ou obligé, & ſon ariette.

« Je vous avoue que je ne vous entends » qu'à moitié, & que je ne vous entendrois » point du tout, ſans une feuille volante qui » parut il y a quelques années. L'auteur, » mécontent du ballet qui termine le Devin » du Village, en propoſoit un autre; & je » me trompe fort, ou ſes idées ne ſont pas » éloignées des vôtres ».

Cela peut être.

« Un exemple acheveroit de m'éclaircir ».

Un exemple ? Oui. On peut en imaginer un, & je vais y rêver.

Nous fîmes quelques tours d'allée ſans mot dire. Dorval rêvoit à ſon exemple de la danſe, & moi je repaſſois dans mon eſprit quelques-unes de ſes idées. Voici, à-peu-près, l'exemple qu'il me donna. Il eſt commun, me dit-il ; mais j'y appliquerai mes idées auſſi facilement que s'il étoit plus voiſin de la nature & plus piquant.

## *SUJET.*

Un petit payſan & une jeune payſanne reviennent des champs ſur le ſoir, Ils ſe rencontrent dans un boſquet voiſin de leur hameau ; & ils ſe propoſent de répeter une danſe qu'ils doivent exécuter enſemble le Dimanche prochain ſous le grand orme.

### ACTE PREMIER.

*Scène I.* Leur premier mouvement eſt d'une ſurpriſe agréable. Ils ſe témoignent cette ſurpriſe par une *pantomime*.

Ils s'approchent. Ils ſe ſaluent. Le petit payſan propoſe à la jeune payſanne de répéter leur leçon. Elle lui répond qu'il eſt tard,

qu'elle craint d'être grondée. Il la preſſe. Elle accepte. Ils poſent à terre les inſtrumens de leurs travaux. Voilà un *récitatif*. Les pas marchés & la pantomime non meſurée ſont le récitatif de la danſe. Ils répetent leur danſe. Ils ſe recordent le geſte & les pas ; ils ſe reprennent ; ils recommencent ; ils font mieux ; ils s'approuvent ; ils ſe trompent ; ils ſe dépitent ; c'eſt un récitatif qui peut être coupé d'une *ariette* de dépit ; c'eſt à l'orcheſtre à parler ; c'eſt à lui à rendre les diſcours, à imiter les actions. Le poëte a dicté à l'orcheſtre ce qu'il doit dire ; le muſicien l'a écrit ; le peintre a imaginé les tableaux ; c'eſt au pantomime à former les pas & les geſtes. D'où vous concevez facilement que, ſi la danſe n'eſt pas écrite comme un poëme ; ſi le poëte a mal fait le diſcours ; s'il n'a pas ſu trouver des tableaux agréables ; ſi le danſeur ne ſait pas jouer ; ſi l'orcheſtre ne ſait pas parler, tout eſt perdu.

*Scène II.* Tandis qu'ils ſont occupés à s'inſtruire, on entend des ſons effrayans ; nos enfans en ſont troublés ; ils s'arrêtent ; ils écoutent. Le bruit ceſſe ; ils ſe raſſurent ; ils continuent : ils ſont interrompus & troublés derechef par les mêmes ſons. C'eſt un *récitatif*

mêlé d'un peu de *chant*. Il eſt ſuivi d'une pantomime de la jeune payſanne qui veut ſe ſauver, & du jeune payſan qui la retient. Il dit ſes raiſons ; elle ne veut pas l'entendre ; & il ſe fait entr'eux un *duo* fort vif.

Ce *duo* a été précédé d'un bout de récitatif compoſé de petits geſtes du viſage, du corps & des mains de ces enfans, qui ſe montroient l'endroit d'où le bruit eſt venu.

La jeune payſanne s'eſt laiſſé perſuader ; & ils étoient en fort bon train de répéter leur danſe, lorſque deux payſans plus âgés, déguiſés d'une maniere effrayante & comique, s'avancent à pas lents.

*Scène III.* Ces payſans déguiſés exécutent, au bruit d'une ſymphonie ſourde, toute l'action qui peut épouvanter des enfans. Leur approche eſt un *récitatif* ; leur diſcours, un *duo*. Les enfans s'effrayent ; ils tremblent de tous leurs membres : leur effroi augmente à meſure que les ſpectres approchent. Alors ils font tous leurs efforts pour s'échapper ; ils ſont retenus, pourſuivis ; & les payſans déguiſés, & les enfans effrayés forment un *quatuor* fort vif, qui finit par l'évaſion des enfans.

*Scène IV.* Alors les ſpectres ôtent leur

masques ; ils se mettent à rire. Ils font toute la pantomime qui convient à des scélérats enchantés du tour qu'ils ont joué ; ils s'en félicitent par un *duo*, & ils se retirent.

## ACTE SECOND.

*Scène I.* Le petit payſan & la jeune payſanne avoient laiſſé ſur la ſcène leur panetiere & leur houlette ; ils viennent les reprendre. Le payſan le premier. Il montre d'abord le bout du nez ; il fait un pas en avant ; il recule ; il écoute ; il examine ; il avance un peu plus ; il recule encore. Il s'enhardit peu-à-peu ; il va à droite & à gauche ; il ne craint plus : ce monologue eſt un *récitatif obligé*.

*Scène II.* La jeune payſanne arrive ; mais elle ſe tient éloignée. Le payſan a beau l'inviter, elle ne veut point approcher. Il ſe jette à ſes genoux ; il veut lui baiſer la main. *Et les eſprits ?* lui dit-elle « Ils n'y ſont plus ; ils n'y » ſont plus ». C'eſt encore du *récitatif*. Mais il eſt ſuivi d'un *duo*, dans lequel le petit payſan lui marque ſon deſir de la maniere la plus paſſionnée ; & la jeune payſanne ſe laiſſe engager peu-à-peu à rentrer ſur la ſcène, & à reprendre. Ce *duo* eſt interrompu par des mouvemens de frayeur. Il ne ſe fait point de

bruit ; mais ils croient en entendre. Ils s'arrêtent ; ils écoutent ; ils se rassurent, & continuent le *duo*.

Mais pour cette fois-ci, ce n'est point une erreur. Les sons effrayans ont recommencé ; la jeune paysanne a couru à sa panetiere & à sa houlette ; le petit paysan en a fait autant.

Ils veulent s'enfuir.

*Scène III.* Mais ils sont investis par une foule de fantômes qui leur coupent chemin de tous côtés. Ils se meuvent entre ces fantômes ; ils cherchent une échappée ; ils n'en trouvent point. Et vous concevez bien que c'est un *chœur* que cela.

Au moment où leur consternation est la plus grande, les fantômes ôtent leurs masques, & laissent voir au petit paysan & à la jeune paysanne des visages amis. La naïveté de leur étonnement forme un tableau très-agréable. Ils prennent chacun un masque ; ils le considerent ; ils le comparent au visage. La jeune paysanne a un masque hideux d'homme ; le petit paysan, un masque hideux de femme. Ils mettent ces masques ; ils se regardent ; ils se font des mines ; & ce récitatif est suivi du *chœur* général. Le petit paysan & la petite paysanne se font, au travers de ce *chœur*,

mille niches enfantines, & la pièce finit avec le chœur.

« J'ai entendu parler d'un ſpectacle dans » ce genre, comme de la choſe la plus par- » faite qu'on pût imaginer ».

Vous voulez dire la troupe de Nicolini ?

« Préciſément ».

Je ne l'ai jamais vue. Eh bien ! croyez-vous encore que le ſiecle paſſé n'a plus rien laiſſé à faire à celui-ci ?

La tragédie domeſtique & bourgeoiſe à créer.

Le genre ſérieux à perfectionner.

Les conditions de l'homme à ſubſtituer aux caracteres, peut-être dans tous les genres.

La pantomime à lier étroitement avec l'action dramatique.

La ſcène à changer, & les tableaux à ſubſtituer aux coups de théâtre. Source nouvelle d'invention pour le poëte, & d'étude pour le comédien. Car, que ſert au poëte d'imaginer des tableaux, ſi le comédien demeure attaché à ſa diſpoſition ſymmétrique, & à ſon action compaſſée ?

La tragédie réelle à introduire ſur le théâtre lyrique.

Enfin, la danſe à réduire ſous la forme

d'un véritable poëme, à écrire, & à ſéparer de tout autre art d'imitation.

« Quelle tragédie voudriez-vous établir ſur » la ſcène lyrique » ?

L'ancienne.

« Pourquoi pas la tragédie domeſtique » ?

C'eſt que la tragédie, & en général toute compoſition deſtinée pour la ſcène lyrique, doit être meſurée ; & que la tragédie domeſtique me ſemble exclure la verſification.

« Mais croyez-vous que ce genre fournit » au muſicien toute la reſſource convenable à » ſon art ? Chaque art a ſes avantages. Il ſem- » ble qu'il en ſoit d'eux comme des ſens. Les » ſens ne ſont tous qu'un toucher ; tous les » arts, qu'une imitation. Mais chaque ſens » touche, & chaque art imite d'une maniere » qui lui eſt propre ».

Il y a en muſique deux ſtyles ; l'un ſimple, & l'autre figuré. Qu'auriez-vous à dire, ſi je vous montre, ſans ſortir de mes poëtes dramatiques, des morceaux ſur leſquels le muſicien peut déployer, à ſon choix, toute l'énergie de l'un, ou toute la richeſſe de l'autre ? Quand je dis *le muſicien*, j'entends l'homme qui a le génie de ſon art ; c'eſt un autre que

celui qui ne ſait qu'enfiler des modulations & des notes.

« Dorval, un de ces morceaux, s'il vous » plait » ?

Très-volontiers. On dit que Lulli même avoit remarqué celui que je vais vous citer. Ce qui prouveroit peut-être qu'il n'a manqué à cet artiſte que des poëmes d'un autre genre, & qu'il ſe ſentoit un génie capable des plus grandes choſes.

Clytemneſtre, à qui l'on vient d'arracher ſa fille pour l'immoler, voit le couteau du ſacrificateur levé ſur ſon ſein, ſon ſang qui coule, un prêtre qui conſulte les Dieux dans ſon cœur palpitant; troublée de ces images, elle s'écrie :

. . . . . O mere infortunée!
De feſtons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux par ſon pere apprêtés.
Chalcas va dans ſon ſang . . . Barbares, arrêtez;
C'eſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre & ſens trembler la terre.
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ſes coups

Je ne connois ni dans Quinault, ni dans aucun poëte, de vers plus lyriques, ni de ſituation plus propre à l'imitation muſicale.

L'état de Clytemneſtre doit arracher de ſes entrailles le cri de la nature ; & le muſicien le portera à mes oreilles ; dans toutes ſes nuances.

S'il compoſe ce morceau dans le ſtyle ſimple, il ſe remplira de la douleur, du déſeſpoir de Clytemneſtre ; il ne commencera à travailler que quand il ſe ſentira preſſé par les images terribles qui obſédoient Clytemneſtre. Le beau ſujet pour un récitatif obligé, que les premiers vers ! Comme on en peut couper les différentes phraſes par une ritournelle plaintive !.... *O Ciel !*.... *O mere infortunée !*..... premier jour pour la ritournelle.... *De feſtons odieux ma fille couronnée*.... ſecond jour..... *Tend la gorge aux couteaux par ſon pere apprêtés*..... troiſieme jour.... *Par ſon pere !* quatrieme jour.... *Chalcas va dans ſon ſang*... cinquieme jour... Quels caracteres ne peut-on pas donner à cette ſymphonie ?.... Il me ſemble que je l'entends..... Elle me peint la plainte.... la douleur..... l'effroi..... l'horreur.... la fureur....

L'air commence à *Barbares, arrêtez*. Que le muſicien me déclame ce *Barbares*, cet *arrêtez*, en tant de manieres qu'il voudra ;

il ſera d'une ſtérilité bien ſurprenante, ſi ces mots ne ſont pas pour lui une ſource inépuiſable de mélodies.....

Vivement. *Barbares : barbares, arrêtez, arrêtez.... c'eſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre.... c'eſt le ſang.... c'eſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre..... Ce Dieu vous voit..... vous entend..... vous menace, barbares.... arrêtez.... --J'entends gronder la foudre..... je ſens trembler la terre.... arrêtez..... Un Dieu, un Dieu vengeur fait retentir ſes coups..... arrêtez, barbares.... Mais rien ne les arrête.... Ah, ma fille!.... ah, mere infortunée!... Je la vois.... je vois couler ſon ſang..... elle meurt.... ah, barbares! ô ciel!....* Quelle variété de ſentimens & d'images!

Qu'on abandonne ces vers à Mademoiſelle Duménil; voilà, ou je me trompe fort, le déſordre qu'elle y répandra; voilà les ſentimens qui ſe ſuccéderont dans ſon ame. Voilà ce que ſon génie lui ſuggérera, & c'eſt ſa déclamation que le muſicien doit imaginer & écrire. Qu'on en faſſe l'expérience, & l'on verra la nature ramener l'actrice & le muſicien ſur les mêmes idées.

Mais le muſicien prend-il le ſtyle figuré?

autre déclamation ; autres idées ; autre mélodie. Il fera exécuter par la voix, ce que l'autre a réservé pour l'instrument. Il fera gronder la foudre ; il la lancera ; il la fera tomber en éclats ; il me montrera Clytemnestre effrayant les meurtriers de sa fille, par l'image du Dieu dont ils vont répandre le sang. Il portera cette image à mon imagination déjà ébranlée par le pathétique de la poésie & de la situation, avec le plus de force qu'il lui sera possible. Le premier s'étoit entiérement occupé des accents de Clytemnestre ; celui-ci s'occupe un peu de son expression. Ce n'est plus la mere d'Iphigénie que j'entends ; c'est la foudre qui gronde ; c'est la terre qui tremble ; c'est l'air qui retentit de bruits effrayans.

Un troisieme tentera la réunion des avantages des deux styles ; il saisira le cri de la nature, lorsqu'il se produit violemment & inarticulé, & il en fera la base de sa mélodie. C'est sur les cordes de cette mélodie, qu'il fera gronder la foudre, & qu'il lancera le tonnerre. Il entreprendra peut-être de montrer le Dieu vengeur ; mais il fera sortir, à travers les différens traits de cette peinture, les cris d'une mere éplorée.

Mais quelque prodigieux génie que puisse avoir cet artiste, il n'atteindra point un de ces buts, sans s'écarter de l'autre ; tout ce qu'il accordera à ces tableaux sera perdu pour le pathétique : le tout produira plus d'effet sur les oreilles, moins sur l'ame. Ce compositeur sera plus admiré des artistes, moins des gens de goût.

Et ne croyez pas que ce soit ces mots parasites du style lyrique, *lancer... gronder... trembler....* qui fassent le pathétique de ce morceau ? c'est la passion dont il est animé. Et si le musicien, négligeant le cri de la passion, s'amusoit à combiner des sons, à la faveur de ces mots, le poëte lui auroit tendu un cruel piége. Est-ce sur les idées, *lance, gronde, tremble*, ou sur celles-ci, *barbares... arrêtez... c'est le sang... c'est le pur sang d'un Dieu... d'un Dieu vengeur...* que la véritable déclamation appuiera ?....

Mais voici un autre morceau dans lequel ce musicien ne montrera pas moins de génie, s'il en a ; & où il n'y a ni *lance*, ni *victoire*, ni *tonnerre*, ni *vol*, ni *gloire*, ni aucune de ces expressions qui feront le tourment d'un poëte, tant qu'elles seront l'unique & pauvre ressource du musicien.

RÉCITATIF

## RÉCITATIF OBLIGÉ.

Un Prêtre environné d'une foule cruelle...
Portera sur ma fille... (sur ma fille !) une main
criminelle !..
Déchirera son sein !.. & d'un œil curieux...
Dans son cœur palpitant.., consultera les Dieux !..
Et moi qui l'amenai, triomphante... adorée !...
Je m'en retournerai... seule... & désespérée !..
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés.

## AIR.

Non, je ne l'aurai point amenée au supplice...
Ou vous verrez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux, qu'impitoyable pere,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mere.

*Non, je ne l'aurai point amenée au supplice... Non.... ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher... Non... barbare époux... impitoyable pere... venez la ravir à sa mere... venez, si vous l'osez.....* Voilà les idées principales qui occupoient l'ame de Clytemnestre, & qui occuperont le génie du musicien.

Voilà mes idées : je vous les communique d'autant plus volontiers, que, ſi elles ne ſont jamais d'une utilité bien réelle, il eſt impoſſible qu'elles nuiſent ; s'il eſt vrai, comme le prétend un des premiers hommes de la nation, que preſque tous les genres de Littérature ſoient épuiſés, & qu'il ne reſte plus rien de grand à exécuter, même pour un homme de génie.

C'eſt aux autres à décider ſi cette eſpece de poétique, que vous m'avez arrachée, contient quelques vues ſolides, ou n'eſt qu'un tiſſu de chimeres. J'en croirois volontiers M. de Voltaire ; mais ce ſeroit à la condition qu'il appuieroit ſes jugemens de quelques raiſons qui nous éclairaſſent. S'il y avoit ſur la terre une autorité infaillible, que je reconnuſſe, ce ſeroit la ſienne.

« On peut, ſi vous voulez, lui communiquer vos idées ».

J'y conſens. L'éloge d'un homme habile & ſincere peut me plaire ; ſa critique, quelque amere qu'elle ſoit, ne peut m'affliger. J'ai commencé, il y a long-tems, à chercher mon bonheur dans un objet qui fût plus ſo-

lide, & qui dépendît plus de moi que la gloire littéraire. Dorval mourra content, s'il peut mériter qu'on dise de lui, quand il ne sera plus : « *Son pere, qui étoit si honnête-* » *homme, ne fut pourtant pas plus honnête-* » *homme que lui* ».

« Mais si vous regardiez le bon ou le » mauvais succès d'un ouvrage, presque » d'un œil indifférent, quelle répugnance » pourriez-vous avoir à publier le vôtre » ?

Aucune. Il y en a déjà tant de copies ! Constance n'en a refusé à personne. Cependant je ne voudrois pas qu'on présentât ma pièce aux Comédiens.

« Pourquoi » ?

Il est incertain qu'elle fût acceptée. Il l'est beaucoup plus encore qu'elle réussît. Une pièce qui tombe ne se lit gueres. En voulant étendre l'utilité de celle-ci, on risqueroit de l'en priver tout-à-fait.

« Voyez cependant..... Il est un grand » Prince qui connoît toute l'importance du » genre dramatique, & qui s'intéresse aux » progrès du goût national (*). On pour-

[*] Monseigneur le Duc d'Orléans.

» roit le ſolliciter....., obtenir.....».

Je le crois : mais réſervons ſa protection pour le *Pere de Famille* : il ne nous la refuſera pas ſans doute, lui qui a montré avec tant de courage combien il l'étoit..... Ce ſujet me tourmente, & je ſens qu'il faudra que tôt ou tard je me délivre de cette fantaiſie ; car c'en eſt une comme il en vient à tout le monde qui vit dans la ſolitude..... Le beau ſujet, que le Pere de famille !.... C'eſt la vocation générale de tous les hommes.... Nos enfans ſont la ſource de nos plus grands plaiſirs & de nos plus grandes peines.... Ce ſujet tiendra mes yeux ſans ceſſe attachés ſur mon pere... Mon pere !... J'acheverai de peindre le bon Lyſimond.... Je m'inſtruirai moi-même..... Si j'ai des enfans, je ne ſerai pas fâché d'avoir pris avec eux des engagemens....

« Et dans quel genre, le Pere de Famille » ?

J'y ai penſé ; & il me ſemble que la pente de ce ſujet n'eſt pas la même que celle du Fils naturel. Le Fils naturel a des nuances de la tragédie ; le Pere de famille prendra une teinte comique.

« Seriez-vous aſſez avancé pour ſavoir cela ?»

Oui .... Retournez à Paris .... Publiez le ſeptieme volume de l'Encyclopédie ..... Venez vous repoſer ici ..... & comptez que le Pere de famille ne ſe fera point, ou qu'il ſera fait avant la fin de vos vacances .... Mais, à propos, on dit que vous partez bientôt ?

« Après-demain ».

Comment, après-demain » ?

« Oui ».

Cela eſt un peu bruſque ..... Cependant arrangez-vous comme il vous plaira ..... il faut abſolument que vous faſſiez connoiſſance avec Conſtance, Clairville & Roſalie ..... ſeriez-vous homme à venir ce ſoir demander à ſouper à Clairville ?

Dorval vit que je conſentois, & nous reprîmes auſſitôt le chemin de la maiſon. Quel accueil ne fit-on pas à un homme préſenté par Dorval ? En en un mot, je fus de la famille. On parla, devant & après le ſouper, Gouvernement, Religion, Politique, Belles-Lettres, Philoſophie ; mais quelle que fût la diverſité des ſujets, je reconnus toujours le caractere que Dorval avoit donné à chacun de ſes perſonnages. Il avoit le ton de la

mélancolie ; Conſtance, le ton de la raiſon ; Roſalie, celui de l'ingénuité ; Clairville, celui de la paſſion ; moi, celui de la bonhommie.

# OBSERVATIONS

## SUR LE PERE DE FAMILLE,

*TIRÉES*

## DE L'OBSERVATEUR LITTÉRAIRE.

L'AUTEUR a bien choisi le moment où sa Pièce devoit commencer. Il eût été difficile d'en imaginer un plus intéressant. C'est un pere qui vient d'apprendre que son fils sort toutes les nuits; qu'il a corrompu les domestiques; qu'il s'est emparé des portes de sa maison; & que la régularité de conduite, qu'il croit voir en lui depuis quelque tems, n'est peut-être que la dissimulation. Il prend le parti de passer la nuit, & de l'attendre. Mais il n'est pas naturel qu'un Pere de Famille, chéri des siens, soit abandonné seul, & toute une nuit, à sa douleur. Le *Commandeur* son beau-frere, *Cécile* sa fille, & *Germeuil* son ami & son commensal, lui font compagnie. Il ne manque sur la scène de personnages importans, que celui qui y arrête

tous les autres, & qu'on y attend. Mais, tandis que le *Pere de Famille* eſt tout à ſon inquiétude, & ſe promene la tête baiſſée, les bras croiſés & l'air penſif, comment les autres rempliront-ils une longue nuit ? *Germeuil* eſt aſſis dans un fauteuil, & lit. Le *Commandeur* & ſa nièce font une partie de trictrac ; c'eſt le tableau par lequel s'ouvre la ſcène.

Le ſilence, qui regne dans ce tableau, doit déterminer le ſpectateur à répandre ſes regards ſur les mouvemens des perſonnages. En voyant *Germeuil* placé derriere le *Commandeur*, les yeux attachés ſur *Cécile*, qui devient l'objet de ſon attention la plus tendre, dans les momens où elle eſt toute à ſon jeu, & où il n'en peut être apperçu, il n'eſt pas difficile de ſoupçonner qu'elle en eſt aimée. En regardant le *Commandeur* s'agiter ſur ſa chaiſe, s'inquiéter de ce qui ſe paſſe derriere lui, & toujours prêt à gronder, il n'eſt pas difficile de préſumer qu'il connoît la paſſion de *Germeuil* pour *Cécile*, & qu'il la déſapprouve. Il eſt certain qu'on appercevroit toute cette pantomime dans la ſociété, & que c'eſt ainſi qu'on l'interpréteroit. Si le peuple eſt moins attentif au Théâtre, moins clair-voyant, c'eſt à un Poëte, ami de la nature & de la vérité, à le

corriger de ce défaut. Cette premiere ſcène eſt courte ; il ne s'y dit, il ne s'y fait rien qui ne ſoit relatif à une partie de trictrac. Cependant le ton, les propos & les mouvemens jettent déja des indices de la ſituation d'ame, des intérêts & des caracteres des perſonnages.

La partie finie, le *Commandeur*, *Germeuil* & *Cécile* s'approchent du *Pere de Famille*, & lui conſeillent d'aller prendre un peu de repos. Du repos ! Il n'en eſt plus pour lui. Il les remercie, & les renvoie ; d'abord le *Commandeur*, qui ne s'en va pas ſans ſe peindre par les reproches les plus durs & les plus déplacés ſur la mauvaiſe éducation qu'il prétend que le *Pere de Famille* a donnée à ſes enfans : enſuite *Cécile*, qui ne ſort pas ſans avoir montré la tendreſſe qu'elle a pour ſon pere, ſoit en arrêtant les reproches du *Commandeur*, ſoit en le tranquilliſant ſur ſon fils qui n'eſt plus un enfant. Juſqu'ici, *Germeuil* n'a pas dit un mot. Il alloit ſortir avec *Cécile ;* mais il eſt l'ami de *Saint-Albin ;* le *Pere de Famille* le croit, & doit le croire inſtruit de la conduite de ſon fils. Il l'arrête ; & avant que d'entrer en converſation avec lui, il fait une choſe qui me paroît bien dans la vérité,

& qui marque une grande bonté. Il regarde aller sa fille ; il remarque qu'elle est changée ; que ses charmes s'effacent ; qu'elle n'a plus sa vivacité, sa gaieté ; qu'elle souffre. Il y a là aussi beaucoup d'art ; car c'est ainsi que le Poëte annonce la passion secrette de *Cécile* pour *Germeuil*, & l'ignorance où est le *Pere de Famille* sur cette passion. Celui-ci se plaint ensuite du despotisme que le *Commandeur* exerce dans sa maison ; du trouble que l'humeur de cet homme a jetté dans sa famille. Il lui fait payer bien cher l'immense fortune que ses enfans en attendent. Après cette espece de monologue, il interroge *Germeuil* sur son fils ; il le conjure de l'éclairer ; il lui expose la cause de ses allarmes. Un fils qui joue la régularité le jour ; qui s'absente toutes les nuits ! Cette scène est simple, naturelle. Ce sont deux amis qui s'entretiennent : on y connoît l'état de *Germeuil ;* on y pressent son caractere droit, ferme & un peu renfermé. Son discours est laconique. Celui du *Pere de Famille* est d'un homme tendre, d'un pere allarmé. *Germeuil* ne sait rien de la conduite de *Saint-Albin*.

M. d'*Orbesson* entend du bruit ; il imagine que ce peut être son fils ; il renvoie *Germeuil*,

& il reſte ſeul. Cette ſcène n'eſt qu'un monologue de quelques lignes ; mais on y voit ce que c'eſt que le cœur d'un pere, lorſqu'il eſt allarmé ſur les mœurs, ſur le caractere & ſur la conduite de ſon fils. Il cherche du repos, & n'en trouve point. Il ſe promene ; il s'aſſied ; il ne fait que devenir. Il a les idées les plus ſiniſtres ; & il ſemble fuir devant ces idées qui le pourſuivent.

Tandis qu'il erre, accablé de triſteſſe, arrive un inconnu, vétu comme un homme du peuple, le chapeau renfoncé ſur les yeux, & qui paroît plongé dans la douleur. Le *Pere de Famille* le ſaiſit par le bras, lui demande qui il eſt ; releve le chapeau de cet inconnu, & reconnoît que c'eſt ſon fils. Toute cette action eſt bien théâtrale, & je ne doute pas, Monſieur, qu'elle ne fît le plus grand effet à la repréſentation. Imaginez-vous l'effroi d'un pere déja allarmé, lorſqu'il retrouve ſon enfant ſous un traveſtiſſement auſſi extraordinaire, après une longue ſuite d'abſences nocturnes. Quelle ſituation ! qu'elle eſt forte ! qu'elle eſt pathétique ! A l'aſpect de ſon fils ainſi déguiſé, le *Pere de Famille* s'écrie : *C'eſt lui.... c'eſt lui..... J'ai trop vécu.* Le fils, tout à ſa douleur, s'écrie auſſi de ſon

côté : *Elle pleure ; elle ſoupire ; elle ſonge à s'éloigner ; je ſuis perdu.* Après un moment de trouble, d'*Orbeſſon* oſe preſſer ſon fils. *Saint-Albin*, frappé des preſſentimens de ſon pere, touché de ſon état, n'ayant ſur ſa propre peine d'eſpérance que dans la bonté de ſon pére, ſe jette à ſes pieds, & lui avoue tout le myſtere de ſa conduite. Ce récit, Monſieur, n'eſt pas un morceau dont on puiſſe donner l'extrait ; il faut le lire, & le lire en entier. C'eſt la peinture des tranſports de l'amour les plus violens. C'eſt un enchaînement de tableaux & de ſentimens de toute eſpèce. C'eſt-là qu'on voit ce que le libertin le plus déterminé peut devenir à l'aſpect d'une jeune perſonne, belle, innocente & malheureuſe ; ce que la paſſion, quand elle eſt extrême, fait entreprendre ; quelle puiſſance & quelle dignité la vertu conſerve dans l'indigence. On ne ſuit pas cette ſcène, ſans ſe ſentir étonné, attendri, agité. C'eſt l'effet du pathétique des idées, de la force de l'expreſſion, & de la délicateſſe des images. Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'en même tems qu'on eſt occupé de la paſſion de *Saint-Albin*, on éprouve le deſir le plus vif de connoître cette paſſion. Vous avez vu

tout le détail de la petite manœuvre de l'amant de *Sophie*, pour avoir accès auprès d'elle. C'eſt une peinture tout-à-fait délicate & vraie. L'Auteur a ſu, ſans ſe refroidir, fondre dans cette ſcène & les événemens qui ont précédé, & ceux qui doivent ſuivre. *Saint-Albin* jouiſſoit du plaiſir de voir ſouvent ſa chere *Sophie*, lorſque tout-à-coup ſes eſpérances ſont renverſées par la réſolution que *Sophie* paroît avoir priſe de s'en retourner dans ſa Province. Il en eſt déſeſpéré; & c'eſt dans cet état qu'il rencontre ſon pere, qui a paſſé la nuit à l'attendre. Ce dernier fait à ſon fils les remontrances convenables ſur ſa paſſion, ſes deſſeins, ſa conduite, ſon déguiſement. Il l'interroge ſur cete fille : l'hiſtoire de *Sophie* commence à ſe développer : il promet à ſon fils de la voir, & l'envoie ſe repoſer.

« De l'honnêteté, de la vertu, de l'indi-
» gence, des charmes, tout ce qui enchaîne
» les ames bien nées..... O pere malheu-
» reux ! ô fils plus malheureux encore ! qui
» eſt-ce qui te dégagera de là » ? Tandis que le *Pere de Famille* eſt à ces réflexions, le *Commandeur* qui, en ſortant de la ſcène, avoit ordonné à ſon domeſtique de l'inſtruire du

retour de ſon neveu, entre en robe-de-chambre & en bonnet de nuit ; & ſoupçonnant ce qui eſt, & gardant toujours ſon caractere méchant, il dit à ſon beau-frere : « Voilà » votre fils embarqué dans une aventure qui » va vous cauſer bien du chagrin, n'eſt-ce » pas ? Mais je viens vous avertir que votre » fille & ce *Germeuil*, que vous gardez ici » malgré moi, ne vous en laiſſeront pas » manquer ». D'*Orbeſſon*, peu attentif à ce que lui dit le *Commandeur*, l'entraîne hors de la ſcène, & le premier Acte finit.

Ceux qui aiment la vérité, & qui deſirent que l'action dramatique ſe rapproche de plus en plus de la vie domeſtique, ſeront charmés des premieres ſcènes de cet Acte. Ceux qui ont du goût, & qui aiment qu'un ouvrage commence par des choſes légeres, d'où le Poëte s'avance à de plus importantes, appliqueront à ce début ce vers d'*Horace :*

Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem
Cogitat.

Les uns & les autres remarqueront comment, dans les circonſtances les plus minucieuſes de la conduite, les caracteres ſe décelent. Plus on ſera familier avec *Térence*,

plus on aura de plaiſir à lire la ſcène du *Pere de Famille* & de *Germeuil*; elle me paroît être tout-à-fait dans ſon genre. Quant à celle où le pere reconnoît ſon fils dans l'inconnu, je la crois fort ſupérieure au récit d'*André* dans le *Fils Naturel* : cependant il n'y a eu ſur ce récit qu'une voix, c'eſt celle de l'admiration ; & je dirai ſur cet Acte en général, qu'il marche avec tant de chaleur, & qu'il débute par une ſituation ſi forte, qu'on craint que le Poëte ne puiſſe pas ſe ſoutenir ; mais cette crainte fera ſon éloge, s'il ſe ſoutient : c'eſt, Monſieur, ce que nous allons examiner.

Le ſecond Acte préſente, en commençant, un nouveau tableau qui n'eſt ni moins vrai, ni moins varié, ni moins agréable que celui qui ouvre la pièce : c'eſt l'audience du matin du *Pere de Famille*. L'Auteur a raſſemblé ſur la ſcène dix à douze perſonnes de différens états. C'eſt-là que le *Pere de Famille* ſe montre homme juſte, homme bienfaiſant, homme attentif & chef d'une maiſon. Il y a beaucoup d'art dans cette ſcène. L'Auteur, qui s'étoit propoſé d'y fondre l'état de *Sophie*, noie cette circonſtance dans un grand nombre d'autres qui ne tiennent point au fond, &

dérobe ſon dénouement, qu'on auroit deviné ſans cette adreſſe. On y voit encore avec quelle célérité un homme de tête expédie pluſieurs affaires en peu de tems. Toute cette aſſemblée eſt diſſipée en un inſtant, & le *Pere de Famille* reſte ſeul avec ſa fille, qu'il tâche de preſſentir ſur ſes ſentimens. *Cécile*, qui ne s'imagine pas que ſon pere l'ait deſtinée à *Germeuil*, homme ſans fortune, ni que le *Commandeur* conſentît jamais à ce mariage, cache le fond de ſon cœur à ſon pere. Celui-ci, qui n'a point remarqué dans ſa fille de goût de préférence pour *Germeuil*, (car elle eſt trop bien née pour s'être avancée auprès d'un homme qu'elle ne peut eſpérer pour époux, n'oſe le lui propoſer) : en ſorte que le *Pere de Famille* & *Cécile* tournent l'un autour de l'autre. *Cécile* propoſe d'abord à ſon pere d'entrer dans un Couvent, ce qui ne convient point au *Pere de Famille*, qui lui montre avec force les inconvéniens de cet état : « Je reſpecte la vocation religieuſe, » mais ce n'eſt pas la vôtre. La nature, en » vous accordant les qualités ſociales, ne » vous deſtina point à l'inutilité.... *Cécile*, » vous ſoupirez..... Ah ! ſi ce deſſein te » venoit de quelque cauſe ſecrette, tu ne

» sais pas le sort que tu te préparerois ! Tu » n'as pas entendu les gémissemens des infor- » tunées dont tu irois augmenter le nombre. » Ils percent la nuit & le silence de leurs » prisons : c'est alors, mon enfant, que les » larmes coulent amérement & sans témoin, » que les couches solitaires en sont arro- » sées..... Mademoiselle, ne me parlez » jamais de Couvent. Je n'aurai point donné » la vie à un enfant, je ne l'aurai point élevé, » je n'aurai point travaillé sans relâche à » assurer son bonheur, pour le laisser des- » cendre dans un tombeau, & avec lui, mes » espérances & celles de la société trompées. » Et qui la repeuplera de citoyens vertueux, » si les femmes les plus dignes d'être des » meres de famille s'y refusent » ?

*Cécile* demande ensuite à garder le célibat, état contraire à la nature, sur lequel son pere l'éclaire, l'effraie. « *Cécile*, la nature a ses » vues ; & si vous regardez bien, vous verrez » sa vengeance sur tous ceux qui les ont trom- » pées ; les hommes punis du célibat par le » vice, les femmes par le mépris & par » l'ennui..... Vous connoissez les différens » états ; dites-moi, en est-il un plus triste & » moins considéré que celui d'une fille âgée ?

» Mon enfant, passé trente ans, on suppose » quelques défauts de corps ou d'esprit à » celle qui n'a trouvé personne qui fût tenté » de supporter avec elle les peines de la vie. » Que cela soit ou non, l'âge avance, les » charmes passent, les hommes s'éloignent, » la mauvaise humeur prend ; on perd ses pa- » rens, ses connoissances, ses amis. Une fille » surannée n'a plus autour d'elle que des in- » différens qui la négligent, ou des ames in- » téressées qui comptent ses jours. Elle le » sent ; elle s'en afflige ; elle vit sans qu'on » la console, & meurt sans qu'on la pleure ».

Ces deux tableaux conduisent le *Pere de Famille* à examiner la condition du mariage, dont il parle avec enthousiasme ; & cela est dans son caractere. « C'est un état que la » nature impose ; c'est la vocation de tout ce » qui respire..... Si le mariage expose à des » peines cruelles, c'est aussi la source des » plaisirs les plus doux. Où sont les exemples » de l'intérêt pur & sincere, de la tendresse » réelle, de la confiance intime, des secours » continus, des satisfactions réciproques, » des chagrins partagés, des soupirs entendus, » des larmes confondues, si ce n'est dans le » mariage ? Qu'est-ce que l'homme de bien

» préfere à ſa femme ? Qu'y a-t-il au monde » qu'un pere aime plus que ſon enfant ? O » lien ſacré des époux, ſi je penſe à vous, » mon ame s'échauffe & s'éleve ! O noms » tendres de fils & de filles, je ne vous pro- » nonçai jamais ſans treſſaillir, ſans être tou- » ché ! rien n'eſt plus doux à mon oreille, » rien n'eſt plus intéreſſant à mon cœur, » &c. ». Cette ſcène eſt une des plus belles de la Pièce, par la variété des peintures, la vérité de la morale, la force & la ſimplicité du dialogue, & la poſition embarraſſante de deux perſonnes qui ont au fond du cœur la même idée, à qui elle vient à tout moment ſur le bord des lévres, & qui n'oſent ſe l'avouer. *Cécile* s'y montre tendre, timide, ſenſée & circonſpecte ; le *Pere de Famille* inſtruit des devoirs de la vie, ferme, pacifique ; & finit par être déſolé. Il a deux enfans, un fils qui s'eſt embarqué dans une paſſion inſenſée, & une fille qui ſe refuſe à tout état.

On annonce deux femmes : *Cécile* ſort. Une de ces deux femmes eſt *Sophie*, & l'autre Madame *Hébert*, ſa bonne. Le *Pere de Famille*, qui les avoit appellées chez lui dans l'entr'acte, dit, en voyant *Sophie :* il ne m'a point trompé. Quelle modeſtie, quels char-

mes, quelle douceur ! *Sophie* eſt bien éloignée de ſoupçonner qu'elle eſt dans la maiſon & en préſence du pere de ſon amant, qu'elle croit un ouvrier. Quel ſujet de ſcène ! Quelle ſcène auſſi que celle-ci, Monſieur ! Jugez quel tableau elle formeroit au théâtre ! On verroit, dans une ſalle décorée comme les nôtres, ſur le devant une jeune inconnue, aſſiſe à côté d'un homme reſpectable, les yeux baiſſés, les mains croiſées, la contenance modeſte & timide, interrogée & répondant de ſon pere, de ſa mere, de ſon état & de ſon pays ; tandis que, ſur le fond, une bonne vieille ourleroit une toile groſſiere qu'elle auroit attachée avec une épingle ſur ſon genou : voilà la ſcène dont il s'agit. Il eſt impoſſible d'en lire une ligne ſans pleurer. C'eſt de la part du *Pere de Famille* l'expreſſion la plus pure de la bonté ; de la part de la jeune *Sophie*, l'expreſſion la plus touchante de l'innocence, de la candeur, de la ſimplicité & de l'infortune. M. d'*Orbeſſon* ne peut s'empêcher de s'intéreſſer à cette enfant ; & il faudroit avoir le cœur bien dur pour ſe refuſer à la pitié. De queſtions en queſtions, il en vient à celles-ci : « Qu'eſt-ce qu'un » jeune homme dont on m'a parlé, qui s'ap-

» pelle *Sergi*, & qui demeure à côté de » vous » ? Madame *Hébert* s'écrie du fond de la salle : « Ah ! Monsieur, c'est le garçon » le plus honnête ! SOPHIE : C'est un mal- » heureux qui gagne son pain comme nous, » & qui a uni sa misere à la nôtre. Le PERE » DE FAMILLE. Est-ce là tout ce que vous » en savez ? SOPHIE. Oui, Monsieur. Le » PERE DE FAMILLE. Eh bien ! Mademoi- » selle, ce malheureux-là ! ... SOPHIE. Vous » le connoissez ? Le PERE DE FAMILLE. Si » je le connois ! .... C'est mon fils ».

Imaginez-vous ce que devient cette pauvre fille à ce mot : *C'est mon fils*. Ce jeune homme qui vit à côté d'elle, qu'elle a regardé comme un homme du peuple, qu'elle aime, dont elle est aimée, est le fils d'un homme opulent & puissant. Toutes ces idées se présentent à elle ; elle s'abandonne à la douleur la plus tendre & la plus touchante. Le *Pere de Famille* la rassure, la console, lui offre du secours ; mais il en exige le sacrifice de sa passion ; il faut qu'elle annonce elle-même ce sacrifice à son amant. Dans le désordre où elle est, elle ne peut se refuser à rien. Le *Pere de Famille* sent combien il seroit doux de préférer pour son fils une femme si charmante ;

mais les loix du monde ! la naiſſance ! le préjugé ! Il cherche à ſecouer de ſon ame l'impreſſion que cette enfant y a faite ; & il ſe diſpoſe à parler à ſon fils comme il convient à un pere ſenſé.

*Saint-Albin* ſait que ſon pere a vu *Sophie ;* il s'approche de lui en tremblant, & la ſcène s'engage par ces mots : *Mon pere, vous l'avez vue.* C'eſt le combat le plus violent de la paſſion & de la raiſon. Le *Pere de Famille* ſe montre à ſon fils ſous toutes ſortes de formes. *Saint Albin*, qui eſt peut-être l'amant le plus emporté & le plus ingénieux qu'il y ait au Théâtre, répond à tout, devient même quelquefois très-embarraſſant. L'humeur s'éleve de part & d'autre. *Saint-Albin* s'abandonne à des propos inconſidérés ; ſon pere lui impoſe ſilence, mais inutilement ; il continue d'invectiver contre l'autorité paternelle, qu'il appelle une tyrannie. Le pere irrité, lui dit dans ſa colere : « Eloignez-vous » de moi, enfant ingrat, dénaturé ; je vous » donne ma malédiction : allez loin de moi ». Son fils s'en va ; mais à peine a-t-il fait quelques pas, que ſon pere court après lui, & l'arrête en lui diſant : *Où vas-tu, malheureux?* Il s'abandonne enſuite à la plainte la plus

amere ; &, voyant ſon fils à ſes pieds, il lui dit ces mots qui déploient toute l'ame d'un pere : » Retirez-vous de moi ; cachez-moi » vos larmes. Vous déchirez mon cœur, & » je ne puis vous en chaſſer ». La belle ſcène ! Peut être faut-il être pere pour en ſentir tout le pathétique. Il y a ſur-tout un mérite qui ne ſera apperçu que de ceux qui ont le tact très-fin. C'eſt que le pere y a quelquefois le ton un peu dur & bruſque ; ce qui doit être ; car il craint d'être foible & mou. De-là la malédiction amenée. Que ceux qui ſont tentés de regarder le *Pere de Famille* comme un bon-homme, conſultent cet endroit, & voient ce qu'ils auroient dit de mieux à ſa place. Le moment de la malédiction arracheroit sûrement des larmes au Théâtre ; & l'on ne peut diſconvenir que cette idée, & celle de la priere du pere ſur ſon fils, qui commence la même ſcène, ne ſoient deux idées de génie.

Tandis que le *Pere de Famille* ſe livre à ſa douleur, arrive le *Commandeur*. *Saint-Albin* vient d'être aux priſes avec ſon pere, qui lui rappelle tous les motifs honnêtes de renoncer à ſa paſſion ; en voici un autre qui va l'attaquer par l'intérêt & par tous les préjugés

du monde. Il part de l'état de déſeſpoir où *Saint-Albin* a réduit ſon pere. Ce début eſt très-éloquent ; car les méchans le ſont auſſi à leur maniere. Ce qu'il y a de ſingulier dans cette ſcène, c'eſt qu'elle a le même objet que la précédente, & qu'il n'y a rien de ſi divers : diverſité par le caractere de l'oncle, par les choſes objectées & répondues, par le ton de l'oncle & du neveu. On y voit ce que les vues intéreſſées donnent de baſſeſſe dans les ſentimens & dans l'expreſſion ; ce que la paſſion donne d'enthouſiaſme, de réſignation, de nobleſſe. « Tu ſeras pauvre.... J'ai quinze » cents livres de rente..... Tu ſeras mépriſé.... » J'ai quinze cents livres de rente... Tu n'auras » rien.... J'aurai *Sophie* ». Cet oncle eſt auſſi très-pathétique ; & il y a des momens où l'on ſeroit tenté de rire & de pleurer en même tems de ce qu'il dit. Tel eſt, par exemple, cet endroit : « Ne ſuis je pas bien à plain- » dre ? Je me ſuis privé de tout pendant qua- » rante ans ! J'aurois pu me marier, & je » me ſuis privé de cette conſolation. J'ai perdu » de vue les miens pour m'attacher à ceux ci ; » m'en voilà bien récompenſé !.. Que dira-t on » de moi dans le monde ? Voilà qui ſera fait ; je » n'oſerai plus me montrer ; ou ſi je parois quelque

» quelque part, & que l'on demande qui eſt-
» cette vieille Croix qui a l'air ſi chagrin :
» on répondra tout bas : C'eſt le Comman-
» mandeur d'*Auvilé*..... L'oncle de ce jeune
» fou, qui a épouſé..... Oui ; enſuite on
» ſe parlera tout bas ; on me regardera. La
» honte & le dépit me ſaiſiront ; je me leverai ;
» je prendrai ma canne & m'en irai..... ».
Ce malheur lui paroît ſi grand, qu'il s'écrie tout de ſuite : « Non, je voudrois, pour tout
» ce que je poſſede, lorſque tu graviſſois le
» long des murs du Port Saint-Philippe, que
» quelque Anglois, d'un bon coup de bayon-
» nette, t'eût envoyé dans le foſſé, & que
» tu fuſſes demeuré enſéveli avec les autres... ».
L'original caractere que ce *Commandeur* ! *Moliere* ne dédaigneroit pas de l'avoir trouvé. Le Poëte a encore préparé ſon dénouement dans cete ſcène, & y a jetté, de côté & d'autre, divers traits qui diſpoſent au changement d'état de *Sophie*. Mais ces traits ſont placés dans des endroits ſi violens, & ils ſont amenés ſi naturellement, qu'il eſt impoſſible d'en ſoupçonner l'objet éloigné. En général, cette Pièce n'eſt pas une machine dont on puiſſe démêler tout l'art dans une premiere lecture.

L'oncle & le neveu ſe ſéparent très-mécontens l'un de l'autre ; *Saint-Albin* très-réſolu d'épouſer *Sophie* ; le *Commandeur* très-déterminé à empêcher ce mariage. Mais *Saint-Albin* n'eſt pas à la fin de ſes douleurs. Voici *Sophie* qui entre, ſoutenue de Madame *Hébert*, & qui vient lui annoncer qu'elle ne peut être à lui, ni lui à elle. Je ne crois pas, Monſieur, qu'on entendît de ſang-froid au théâtre, ce que la paſſion, l'honneur & le déſeſpoir inſpirent à *Saint-Albin*, ni ce que l'ingénuité, la raiſon, la candeur ſuggerent à *Sophie*. Elle ne peut s'arracher de ſon amant, ni lui d'elle ; c'eſt Madame *Hébert* qui les ſépare ; & *Saint-Albin* reſte, maudit de ſon pere, déshérité par ſon oncle, & abandonné de ſa maitreſſe. Quel état !

*Cécile* ſa ſœur, & *Germeuil* ſon ami, viennent à ſon ſecours. Appuyé ſur le dos d'un fauteuil, la tête penchée ſur ſes mains, il ne les voit point ; il les entend ſeulement. Il imagine que ce ſont de nouveaux perſécuteurs qui lui arrivent ; il les chaſſe ; il les rappelle ; il demande *Germeuil* ; il éloigne ſa ſœur ; il ſe leve ; il marche ; il médite quelque projet violent ; puis s'adreſſant tout-à-coup à ſon ami, il lui dit : « Vous aimez

» *Cécile* ; j'aime *Sophie* ; la même persécution » qu'on me fait vous attend. Allons tous qua- » tre chercher le bonheur loin des inhumains » qui nous environnent ». Que devient *Germeuil* à ce discours ; lui, à qui le *Commandeur* vient de proposer sa fortune & sa nièce, à condition de le seconder dans le projet d'enfermer *Sophie* ? Il n'épargne rien pour détourner son ami de ce rapt : mais *Saint-Albin* ne voit qu'un malheur au monde ; c'est celui de perdre celle qu'il aime. Il court s'assurer de *Sophie*. Que fera *Germeuil ?* Il ne peut ni parler, ni se taire, ni agir, ni cesser. Si le *Commandeur* enferme *Sophie*, il est perdu ; si *Saint-Albin* l'enleve, il est perdu. Il faut qu'il se brouille ou avec le *Pere de Famille*, ou avec son ami ; & c'est ce que le *Commandeur* a bien vu, quand il lui a communiqué son projet.

Je ne crois pas qu'on puisse souhaiter un Acte plus rempli. Il y a douze scènes ; & toutes sont plus fortes les unes que les autres. Les personnages y paroissent tous, & toujours avec la diversité de leurs caracteres. On y voit le *Pere de Famille* dans son domestique, avec sa fille, occupé de son établissement, vis-à-vis d'une jeune infortunée, & avec son fils. Est-il sorti : l'Acte n'en devient

que plus agité, & l'intérêt plus preſſant. Les ſcènes ſe préparent & s'appellent mutuellement ; les incidens ſe multiplient, ſans que la clarté en ſouffre ; les perſonnages ſe font deſirer ; & la ſeule inquiétude qui reſte après deux actes de cette force, c'eſt ce que deviendra le troiſiéme où nous allons entrer.

*Germeuil*, qui n'a eu qu'un moment pour ſouſtraire *Sophie* aux projets violens de *Saint-Albin* & du *Commandeur*, ſuit *Cécile* en la ſuppliant ; & *Cécile* rejette ſa priere. Comment recevoir *Sophie* dans ſon appartement ? Une inconnue, la maitreſſe de ſon frere, à l'inſçu de ſon pere ! Non, elle ne le doit pas. *Germeuil* l'a bien prévu ; mais il connoît le caractere humain & ſenſible de *Cécile* ; il eſt sûr qu'elle n'aura jamais la dureté de renvoyer cette enfant, s'il réuſſit à la lui préſenter. Il a profité du moment où le *Commandeur* eſt à ſon projet, *Saint-Albin* au ſien, le *Pere de Famille* à ſa douleur, & les domeſtiques écartés ou à leurs fonctions. Il l'a introduite, & la voilà en préſence de *Cécile*.

*Sophie* ſait tous les dangers qui la menacent ; elle vient chercher un aſyle au milieu de ſes ennemis ; elle en a l'eſprit troublé ; elle ne voit ni n'entend. On l'appelle ; elle

ne ſait où elle va ; elle ne connoît perſonne ; elle erre ſur la ſcène juſqu'à ce que *Germeuil* l'aille prendre, & l'ait amenée à *Cécile*. Quelle entrée de ſcène ! qu'elle eſt vraie ! & quel effet elle feroit au théâtre ! *Sophie*, approchant de *Cécile*, tombe évanouie, & dans l'eſpece de délire qui la ſaiſit, elle s'écrie douloureuſement : *Les cruels !.... les cruels !... Que leur ai-je fait ?* Revenue à elle-même, elle parle a *Cécile* ; & ce qu'elle lui dit eſt de la plus grande ſimplicité, & du plus grand pathétique. L'Auteur dit dans ſa poétique, que ſon ſecret eſt de bien lire les Anciens. En effet, ſi vous comparez les diſcours de *Priam* aux pieds d'*Achille* avec les diſcours de *Sophie* aux pieds de *Cécile*, vous verrez que c'eſt le même génie qui les a dictés. Si cela eſt, liſons donc les Anciens.

*Cécile* ne peut réſiſter ; elle releve *Sophie*, & la confie à ſa femme-de-chambre ; mais un endroit de cette ſcène que je ne puis oublier, c'eſt que *Germeuil*, touché de la bonté de *Cécile*, ſe jette à ſes pieds, lui prend une main, & eſt ſur le point de lui déclarer ſon amour. Il n'y a point d'homme à ſa place qui n'eût été tenté de faire la même choſe ; mais il faut bien connoître le cœur humain, pour

y saisir ces mouvemens fugitifs. Ce sont ces bagatelles, qui ne sont que des bagatelles aux yeux des lecteurs communs, qui marquent le génie aux yeux des spectateurs éclairés; c'est *Madame Pernelle* du *Tartuffe*, qui, après avoir grondé tout le monde, se retourne, & se met encore à gronder sa servante.

*Cécile* n'est pas long-tems à s'appercevoir de l'action imprudente qu'elle vient de faire. Il faut voir aussi comment elle traite *Germeuil!* C'est-là qu'il n'est pas difficile de reconnoître l'empire qu'elle a sur cet homme; c'est-là qu'on voit que ces deux personnes s'aiment, quoiqu'ils ne s'en parlent pas; c'est-là encore que le Poëte, tout à son action, prépare les scènes suivantes; car rien ne vient dans cette Piece sans être amené. *Cécile*, peu accoutumée à une position telle que la sienne, fait voir à *Germeuil* quel danger il y auroit à l'abandonner à elle-même : elle fera cent maladresses qui découvriront tout, s'il ne la secoure; aussi n'y manquera-t il pas. Mais le *Commandeur* arrive; & *Germeuil* qui le joue, doit l'éviter, & sort avant qu'il paroisse.

Le *Commandeur*, croyant l'avoir embarqué dans son projet d'enfermer *Sophie*, par l'espérance de sa fortune & de sa nièce, vient d'un

ton doux, faux & patelin, perſuader, s'il peut, à *Cécile*, que les promeſſes qu'il a faites à *Germeuil* ſont réelles. Il y prend d'autant plus d'intérêt, qu'il ne doute point que ces amans d'intelligence ne ſe ſoient déja entretenus là-deſſus ; ce qui pourtant n'eſt pas vrai. Il ſe déchaîne d'abord contre ſon neveu ; ſa tendreſſe, dit-il, s'eſt toute raſſemblée ſur ſa nièce ; elle ſera ſon unique héritiere. Il aime *Germeuil* ; il faut qu'elle l'épouſe. *Cécile*, qui n'a nulle confiance en ſes diſcours, le traite leſtement, & rejette loin d'elle l'offre d'une fortune qui appartient, à beaucoup plus juſte titre, aux pauvres parens qu'il a en province, qu'à ſon frere & à elle. On voit dans cette ſcène le *Commandeur* conſéquent dans ſes ruſes ; on y apprend juſqu'où les parens peuvent diſpoſer de leur fortune ; on y reconnoît l'ame fiere & généreuſe de *Cécile* ; on continue d'y montrer le deſpotiſme du *Commandeur* dans la maiſon du *Pere de Famille*, la raiſon de ce deſpotiſme ; & l'on prépare le dénouement, qui tient au changement d'état de *Sophie*.

La ſcène ſuivante entre d'*Orbeſſon* & ſon fils, le *Commandeur* & ſa nièce, eſt le moment où *Saint-Albin* conjure ſon pere de lui

rendre ce qu'il aime. Perſuadé que *Germeuil* a fait mettre à exécution la lettre de cachet, le *Commandeur* conſomme ſa ſcélérateſſe. Il feint de ſe repentir ; il n'oſe avouer. Il prie *Cécile* de parler pour lui ; *car tu ſais tout*, lui dit-il : *Saint-Albin* attend en ſuſpens l'aveu du *Commandeur* ; le *Pere de Famille* le preſſe ; alors il avoue l'empriſonnement de *Sophie*, la part qu'il croit que *Germeuil* a à ſon projet, la promeſſe qu'il lui a faite de ſa fortune & de ſa nièce ; c'eſt-à-dire, qu'il n'épargne rien pour l'avilir. Alors que devient *Saint-Albin ?* Que doit-il penſer de *Germeuil ?* Que devient *Cécile ?* De quel œil le *Pere de Famille* voit-il un homme à qui il deſtinoit ſecrettement ſa fille, ſur-tout lorſque *Saint-Albin*, dans ſes fureurs, révele à ſon pere la confidence qu'il avoit faite à ſon ami, de ſon deſſein d'enlever *Sophie !* Imaginez l'effet de cette ſcène, & la difficulté qu'il y avoit à la faire ; la variété des caracteres, des intérêts, des impreſſions. Liſez-la, Monſieur, & vous verrez, malgré ſa rapidité, le *Pere de Famille* indigné, & noble dans ſon indignation ; le *Commandeur* enchanté au fond de ſon ame, & contrit au-dehors ; *Cécile* déſolée, effrayée ; *Saint-Albin* furieux : c'eſt dans ce moment qu'entre *Germeuil.*

*Cécile*, qui l'apperçoit, court au-devant de lui. *Saint-Albin* la suit en criant à *Germeuil : Traître, où est-elle ? Qu'en as-tu fait ?* Le *Pere de Famille* suit *Saint-Albin* en criant : *Mon fils* ! .... Le froid & tranquille *Commandeur* s'applaudit secrettement ; *Germeuil* conçoit tout-d'un-coup ce qui s'est passé ; il se défend ; le scélérat *Commandeur* lui dit tristement : *Germeuil, il n'est plus tems de dissimuler ; j'ai tout dit. Germeuil*, pour toute réponse, tire de sa poche la lettre de cachet, & la lui présente. Le *Commandeur*, qui sait que, s'il en eût fait usage, elle seroit en d'autres mains, la prend, la regarde, la reconnoît, & reste confondu. Le *Pere de Famille* tombe dans l'incertitude ; *Saint-Albin*, qui apprend que sa maitresse est libre, est enchanté, & court chez Madame *Hébert* revoir *Sophie*, ou arracher de sa Bonne le secret de sa retraite. *Cécile* le suit ; *Germeuil* s'étoit déjà rétiré ; le *Pere de Famille* & le *Commandeur* restent.

C'est ici que cet homme terrible achève de se peindre par la violence de ses conseils ; & le *Pere de Famille* par le grand sens de ses réponses. Le premier voudroit que son beau-frere rendît la vie dure à son fils, qu'il chas-

sât *Germeuil*, enfermât sa fille dans un Couvent, & poursuivît *Sophie* & Madame *Hébert*. Le *Pere de Famille* lui fait voir qu'il n'y a que folie & injustice dans tout cela. Le *Commandeur*, furieux d'avoir été joué par *Germeuil*, propose à son beau-frere l'alternative, ou de chasser *Germeuil* de la maison, ou de l'en laisser sortir lui-même. Le *Pere de Famille*, fatigué de cet homme, le laisse maître de sortir s'il le juge à propos; mais il restera pour examiner toutes les sottises qu'on fait dans cette maison, & pour les remettre sous le nez à son beau-frere. Il veut voir ce que cette affaire deviendra.

Ceux qui se connoissent en action dramatique, ne balanceront pas à prononcer que cet Acte ne soit le plus théâtral des trois que nous venons d'examiner. Il est rapide, il est plein d'événemens; les scènes en sont courtes & chaudes; & il n'y a personne, pour peu qu'il s'entende en ouvrage de cette nature, qui ne dise au-dedans de lui-même: Quel homme, que ce *Commandeur!* Quelle machine, que cette Pièce!

*Saint-Albin*, ayant appris que c'est à *Germeuil* que Madame *Hébert* a confié la jeune *Sophie*, entre furieux, résolu de lui enfon-

cer ſon épée dans le ſein, & d'aller partout où le conduira l'eſpoir de retrouver ſa maîtreſſe. Il appelle un domeſtique, & envoie un défi à *Germeuil*. *Cécile* connoît ſon innocence ; elle le défend ; elle acheve d'irriter ſon frere. Il lui jette des mots qui portent la terreur dans ſon ame ; & à travers ſes tranſports, il lui découvre le double enlevement qu'il avoit projetté. Quel étonnement pour *Cécile !* Elle inſiſte ſur l'innocence de *Germeuil*, malgré les apparences ; elle conjure *Saint-Albin* de ne pas perdre un homme qu'elle aime, en l'accuſant auprès de ſon pere : mais il n'eſt plus tems ; *Saint-Albin* a tout dit.

Le *Pere de Famille*, qui connoît la ſituation cruelle de ſon fils, & qui craint tout de la violence de ſon caractere, entre & lui dit : « Tu me fuis, & je ne peux t'abandonner ; » je n'ai plus de fils, & il te reſte toujours » un pere ». Il le prie, il le conjure, il cherche à le détacher de ſa folle paſſion, & à calmer ſon reſſentiment contre *Germeuil*. C'eſt la premiere fois, depuis long-tems, que ce pere malheureux ſe trouve ſeul avec ſes enfans ; ſon cœur s'épanche entr'eux. Il s'adreſſe à ſon fils de la maniere la plus ten-

dre ; mais *Saint-Albin*, tout occupé de ſon projet de vengeance, ne répond rien ; il eſt comme ſtupide & féroce. Le pere s'irrite de ſa dureté, & le pourſuit en lui criant : *Rends-moi mon fils.* Ce fils cruel continue d'être ſourd à la voix de ſon pere, que le dégoût de ſa famille & celui de la vie ſaiſiſſent également. Il veut s'éloigner ; il veut aller mourir loin de ſes enfans. *Cécile* s'approche de lui, lui prend les mains, cherche à le conſoler ; & ſon pere, en ſe plaignant de ſon ſort, lui révele le projet qu'il avoit formé de lui donner *Germeuil* pour époux. *Mais*, ajoûte-t-il, *tout m'accable à la fois ; il n'y faut plus penſer.* Quels mots pour *Cécile* ! C'eſt ſon imprudence, c'eſt le conſeil de *Germeuil* qui ont tout renverſé. Dans ces circonſtances, *Germeuil* ſe préſente, & cette ſcène eſt toute pantomime. Chacun y jette un cri. A l'aſpect de *Germeuil*, la fureur s'empare de *Saint-Albin* ; la frayeur ſaiſit *Cécile*. Le *Pere de Famille* conſterné, arrête ſon fils, l'entraîne hors de la ſcène, & rentre. Le *Commandeur* alloit paroître ; « Mon frere, lui dit le *Pere* » *de Famille*, dans un moment je ſuis à vous. » Le *Commandeur* lui répond : C'eſt-à-dire, » que vous ne voulez pas de moi dans celui-

» ci : Serviteur ». Voilà toute la ſcène ; mais il y a certainement du génie à l'avoir imaginée. 1°. Parce que le *Commandeur* n'eſt pas un homme qu'il faille laiſſer oublier ; c'eſt le machiniſte de la Pièce. 2°. Parce que curieux, tracaſſier & méchant comme il eſt, il n'eſt pas naturel qu'il reſte ſeul ; il doit chercher les autres, qui ſont tous ſur la ſcène. 3°. Parce qu'il falloit ménager, entre lui & le *Pere de Famille*, quelque raiſon de querelle qui les occupât, tandis que *Sophie* & *Saint-Albin* ſe trouveront enſemble ; ce qui arrivera dans l'inſtant. 4°. Parce qu'on donne lieu à la bonté du *Pere de Famille* de ſe montrer, en écartant ce méchant *Commandeur* dans un inſtant où il ſe paſſoit des choſes qu'il ignoroit, & dont la connoiſſance pouvoit lui donner tant d'avantage ſur *Saint-Albin*, ſur *Cécile*, & ſur-tout ſur *Germeuil*. 5°. Parce qu'on a beſoin du *Commandeur* ailleurs. Ce ſont les motifs d'une ſcène qui montrent l'intelligence du Poëte, & la difficulté d'en faire une bonne analyſe. Avant que de rejoindre le *Commandeur*, le *Pere de Famille* dit à *Germeuil* : « Vous avez ſu le projet de mon fils, » & vous me l'avez tu. Vous avez ſu le pro» jet du *Commandeur*, & vous me l'avez tu ;

» à moi ! Vous, *Germeuil !* vous avez ſouſ-
» trait à mon fils, votre ami, celle qu'il aime ;
» vous en êtes convaincu, & vous vous tai-
» ſez » ! *Germeuil* s'excuſe ; M. d'*Orbeſſon* lui ordonne de retrouver *Sophie*, & il ſort.

Figurez-vous, Monſieur, la ſituation de *Cécile* & de *Germeuil*. Celui-ci a reçu un défi de *Saint-Albin*, & *Cécile* vient de ſavoir par ſon pere, que c'eſt à *Germeuil* qu'elle étoit deſtinée : elle l'apprend à *Germeuil*. Quel moment pour cet homme ! Celui où on lui dit qu'il eſt aimé, eſt celui où il eſt brouillé avec tout le monde. Mais ce n'eſt pas tout ; Madame *Hébert*, allarmée par la viſite de *Saint-Albin*, ne ſachant plus ce que *Germeuil*, à qui elle a confié *Sophie*, peut avoir fait de ce cher enfant, s'eſt préſentée à la porte ; elle veut entrer ; elle demande à parler. La frayeur s'empare de *Cécile* ; elle veut aller tout révéler à ſon pere ; *Germeuil* l'arrête. *Saint-Albin* entre.

*Cécile*, qui connoît la violence de ſon frere, & qui craint que, malgré le flegme de *Germeuil*, la maiſon de ſon pere ne ſoit enſanglantée, preſſée par les menaces ſombres & terribles que *Saint-Albin* adreſſe à ſon amant, ſe réſout à apprendre à ſon frere que *Sophie*

eſt dans ſon appartement ; que c'eſt *Germeuil* qui la lui a amenée, & qui l'a ſauvée du *Commandeur* & de lui. « Homme cruel ! Hom- » me violent ! Allez maintenant lui plonger » votre épée dans le ſein » ! Quel eſt, à ce diſcours, l'état de *Saint-Albin* ? Il demande pardon à ſa ſœur, à ſon ami ; il ſe peint la ſituation cruelle de *Sophie*. « Elle ſait mon » projet.... Elle pleure..... Elle ſe déſeſ- » pere..... Elle me mépriſe..... Elle me « hait..... Il faut que je la voie ». On ne réſiſte point à un amant du caractere de *Saint-Albin* ; *Germeuil* intercede pour lui ; *Cécile* ſe laiſſe vaincre. Le *Pere de Famille* & le *Commandeur* ſont occupés. On met en ſentinelle la femme-de-chambre, & *Sophie* paroît.

Effrayée à la vue de *Saint-Albin*, elle va ſe jetter entre les bras de *Cécile*, qui la raſſure ; déjà ſon amant eſt à ſes pieds ; *Sophie* l'accable de reproches, & lui demande à s'en aller. *Saint-Albin* aimeroit mieux mourir que d'y conſentir. Cette ſcène eſt très-douce, très-pathétique. *Saint-Albin* y conſerve ſon caractere tendre & violent ; *Sophie* n'eſt nulle part plus innocente, plus belle, plus intéreſſante. Il lui prend un accès de colere enfantine, qui eſt de la derniere vérité « Vous êtes ſans

» pitié ; oui, vous êtes ſans pitié .... Vil » raviſſeur, que t'ai-je fait? Quel droit as-tu » ſur moi ? Je veux m'en aller. Qui eſt-ce » qui oſera m'arrêter? .... Vous m'aimez ? » Vous m'avez aimée ? Vous .... » ?

La femme-de-chambre crie : *On vient, on vient.* Ils ſe diſperſent tous, chacun de ſon côté. Le *Commandeur*, attiré par le bruit que faiſoit Madame *Hébert* pour entrer, & les valets pour l'en empêcher, a tout appris de cette femme, & du valet de *Germeuil.* Il ſait que *Sophie* eſt dans la maiſon, dans l'appartement de ſa nièce, par l'entremiſe de *Germeuil.* Quelle découverte pour lui ! « D'*Au-* » *vilé*, ſe dit-il à lui-même, voici le mo- » ment de montrer ce que tu ſais faire ». Pour cette fois, la lettre de cachet qu'on lui a remiſe lui ſervira ; il ſe vengera du pere, du fils, de la fille & de ſon amant. *O Commandeur, quelle journée pour toi !*

Combien d'action & de mouvement encore dans cet Acte ? *Saint-Albin* apprend que *Sophie* a été confiée à *Germeuil ;* il veut ſe couper la gorge avec lui ; le *Pere de Famille* redemande *Sophie. Saint-Albin* découvre qu'elle eſt dans la maiſon. Il faut la lui montrer. Madame *Hébert* pénetre. Le *Commandeur* eſt

instruit : il va faire exécuter la lettre de cachet ; & au travers de tout cela, le *Pere de Famille* dit à sa fille, qu'il la destinoit à *Germeuil ; Saint-Albin* apprend à sa sœur qu'il a conseillé à son amant de l'enlever ; *Cécile* fait connoître à *Germeuil* qu'il est aimé d'elle. Mais il y a deux incidens relatifs à la conduite de la pièce, qu'il importe sur-tout d'observer : 1°. C'est la lettre de cachet remise au *Commandeur* au troisieme acte. *Germeuil* n'avoit que ce moyen de se justifier ; & ayant soustrait *Sophie* à la poursuite du *Commandeur*, il croit pouvoir rendre cette lettre sans conséquence : il est sûr que personne n'a pu soupçonner que cette lettre serviroit au dénouement. 2°. Il n'y a pas eu moins d'art à embarrasser tellement *Cécile* & *Germeuil* dans l'intrigue de *Sophie* & de *Saint-Albin*, que, même après une déclaration, ils ne peuvent se parler de leur passion, & qu'il n'y a jamais qu'un seul intérêt dans la pièce. Et qui est-ce qui a amené cette déclaration ? Le *Pere de Famille* lui-même. Je ne cesse de le répéter, il est incroyable combien il y a d'art dans ce Drame, & combien cependant il y paroît peu.

On avoit attaché la femme-de-chambre à

la ſuite du *Commandeur*. *Cécile* l'interroge ſur ce qu'elle a remarqué, & n'en apprend que des choſes vagues, comme le bruit qui s'étoit paſſé, la joie du *Commandeur*, ſa ſortie ſecrette & à pied, &c. Elle communique à ſon frere le ſujet de ſes allarmes, & le conjure par lui-même, par ſon pere, par elle, par *Germeuil*, par *Sophie*, de retirer cette fille d'auprès d'elle. Mais *Germeuil* vient lui apprendre que le *Commandeur* fait tout; & avec ſon ſang-froid ordinaire, il entraîne *Saint-Albin* au ſecours de *Sophie*, tandis que *Cécile* entretiendra & arrêtera le *Commandeur*, qui arrive. Ces ſcènes courtes & rapides : le *Commandeur eſt rentré*, *le Commandeur ſait tout*, *voici le Commandeur*, jettent un grand trouble au commencement de ce cinquiéme Acte.

L'oncle de *Cécile*, avec ſon ton faux & patelin, lui jette des propos d'une ironie cruelle ſur ſon pere, ſur ſon frere, ſur *Germeuil*, & ſur elle-même. Il voit ſon trouble; il en jouit. Elle n'y tient pas; elle veut ſortir; il l'arrête, & cependant elle lui échappe. Il s'applaudit; il attend le jeu des reſſorts qu'il a tendus; il va rendre compte au *Pere de Famille* de tout le déſordre de ſa maiſon; car

c'eſt encore un coin de ſon caractere, de n'être jamais plus content, que quand il apporte une fâcheuſe nouvelle. *Arrivez, bon-homme, arrivez donc*, dit-il en voyant ſon beau-frere. « LE PERE DE FAMILLE. Qu'avez-vous de » ſi preſſé à m'apprendre ? LE COMMANDEUR. Vous l'allez ſavoir ; mais attendez » un moment ». Alors il s'avance doucement vers le fond de la ſalle, & dit à la femme-de-chambre de ſa nièce, qu'il ſurprend au guet : « Approchez, Mademoiſelle ; ne vous » gênez pas ; vous entendrez mieux. LE PERE » DE FAMILLE. Qu'eſt-ce qu'il y a ? A qui » parlez-vous ? LE COMMANDEUR. Je parle » à la femme-de-chambre de votre fille, qui » nous écoute. LE PERE DE FAMILLE. Voilà » l'effet de la méfiance que vous avez ſemée » entre vous & mes enfans. Vous les avez » éloignés de moi, & vous les avez mis en » ſociété avec leurs gens. LE COMMANDEUR. Non, mon frere, ce n'eſt pas moi » qui les ai éloignés de vous ; c'eſt la crainte » que leurs démarches ne fuſſent éclairées. » S'ils ſont, pour parler comme vous, en » ſociété avec leurs gens, c'eſt par le beſoin » qu'ils ont eu de quelqu'un qui les ſervît » dans leur mauvaiſe conduite, &c. Il part

de-là pour peindre au *Pere de Famille* ſes enfans & leurs entours, ſous les couleurs les plus noires. « Il n'y eut jamais ici de ſubordination ; il n'y a plus de mœurs. LE PERE » DE FAMILLE. De mœurs ! LE COMMANDEUR. Non, de mœurs ». Il annonce à ſon beau-frere que la maitreſſe de ſon fils eſt chez lui, à côté de ſa fille ; & il n'oublie rien pour aggraver cette circonſtance. Il déchire *Saint-Albin*, *Cécile* & *Germeuil*. Le *Pere de Famille* ſe déſeſpere ; le *Commandeur* jouit de ſa douleur, & cette ſcène eſt le triomphe de ſa méchanceté. Mais ce triomphe dure peu.

M. *le Bon*, intendant de la maiſon, à qui le *Pere de Famille* avoit enjoint de chercher cet enfant, qu'on lui avoit dit que ſes pauvres parens avoient envoyé de leur Province à Paris, avoit vu Madame *Hébert*. Ils n'avoient pas eu de peine à deviner, par les confidences qu'ils s'étoient faites mutuellement, que cette *Sophie*, qui eſt maintenant renfermée chez M. d'*Orbeſſon*, eſt la nièce du *Commandeur* ; que c'eſt à elle & à ſon frere qu'il a ſi durement fait refuſer ſa porte. Ils arrivent donc tranſportés de joie.

Ils alloient tout éclaircir & tout dénouer,

lorſqu'on entendit un grand bruit au dedans de la maiſon. C'eſt *Cécile*, c'eſt *Saint-Albin* qui crient; on appelle le *Pere de Famille;* le *Commandeur* le retient; mais la femme-de-chambre, toute effrayée, dit ces mots : « Monſieur, des épées, un exempt, des » gardes; accourez, ſi vous ne voulez pas » qu'il arrive malheur ». *Cécile*, *Sophie*, *Saint-Albin*, *Germeuil*, la Femme-de-Chambre, l'Exempt, tout le monde entre en déſordre. Le *Commandeur* dit à l'Exempt : Monſieur, exécutez votre ordre. *Saint-Albin*, Madame *Hébert*, *Cécile*, *Sophie*, réclament la bonté du *Pere de Famille*, qui interpoſe ſon autorité. *Sophie* eſt à ſes pieds. On preſſe le *Commandeur* de la regarder; il la reconnoît, & reſte pétrifié.

Il eſt impoſſible d'entrer dans les détails de l'action, des mouvemens & des tableaux de cette ſcène; il faut la lire. Le *Pere de Famile* accorde ſon fils à *Sophie*. Le *Cemmandeur* y conſent; mais c'eſt à condition qu'on lui fera juſtice de *Cécile* & de *Germeuil*. D'*Orbeſſon* s'adreſſe ſévérement à tous les deux; *Saint-Albin*, qui leur doit tout, ſe jette à la traverſe, les excuſe, ſollicite leur grace, & déclare au *Pere de Famille* la paſſion qu'ils

ont l'un pour l'autre. Le pere, qui les avoit deſtinés pour époux, leur pardonne, les unit & acheve le déſeſpoir du *Commandeur*, qui ſe voit trompé dans toutes ſes vues. Auſſi ſort-il de la ſcène en vouant à *Cécile* une haîne implacable.

Le *Pere de Famille*, ſeul au milieu de ſes enfans, ſe livre à la joie & à la tendreſſe. Il les embraſſe, il les unit, il les bénit, & termine cette ſcène, qu'on ne lit pas ſans éprouver l'attendriſſement le plus doux, par ces mots qui contiennent toute la morale de l'Ouvrage : *Qu'il eſt cruel ! Qu'il eſt doux d'être pere !*

Vous voyez, Monſieur, que le cinquieme Acte ne dément aucun des premiers, ni pour la conduite, ni pour les incidens, ni pour l'intérêt ; & qu'il étoit impoſſible de préparer & de ménager avec plus d'art le changement d'état de *Sophie*. Une choſe que je vous prie ſur-tout de remarquer, c'eſt la maniere dont le Poëte a ſu appeller ſur la ſcène M. *le Bon* & Madame *Hébert*.

Vous trouverez peut-être à la lecture que les deux derniers Actes ſont plus foibles que les trois premiers ; mais je crois que vous en jugeriez autrement à la repréſentation.

S'ils ſont plus foibles, c'eſt tout au plus de diſcours, & non d'action. C'eſt une obſervation bien ſenſée que celle de l'Auteur, qu'à meſure qu'un Drame s'avance vers ſa fin, l'action & le mouvement doivent croître, & le diſcours diminuer. C'eſt alors qu'il faut plus agir que diſcourir ; & c'eſt ce que vous avez dû remarquer dans cette Pièce. Il y a des ſcènes au cinquieme Acte qui n'ont que trois mots. Voilà comment doivent marcher les derniers Actes. Ainſi, cette prétendue inégalité ne tombant que ſur les diſcours, il s'en faut bien que ce ſoit un vrai reproche. Mais réſumons, & conſidérons maintenant cette Pièce par l'intrigue, par les caracteres & par les détails.

L'intrigue, quoique compliquée, me paroît une des machines la mieux entendue qu'il y ait au Théâtre. L'intérêt eſt violent au premier Acte, plus violent au ſecond ; ce qui ne l'empêche pas de croître au troiſieme, & de ſe ſoutenir dans les deux derniers. Les incidens amenent les ſcènes, & les ſcènes ſe ſuccedent ſi naturellement & ſi néceſſairement, qu'il ſeroit difficile d'en retrancher ou d'en ajoûter une. Tout eſt préparé, amené, conduit. Les ſcènes commencent avec cha-

leur, & le dialogue en eſt ſans maximes, ſans tirades, ſans affectation, ſimple & vrai.

Une choſe à remarquer, c'eſt la maniere dont chacun eſt entraîné à avouer ſes projets. Il vient un moment où *Saint-Albin* dit : Je voulois enlever *Sophie*, & j'avois conſeillé à *Germeuil* d'enlever ma ſœur ; & le *Pere de Famille* : j'avois deſſein de donner ma fille à *Germeuil*.

Il n'y a qu'un intérêt ; & quoiqu'il y ait deux intrigues, celle de *Germeuil* & de *Cécile* eſt ſi ſourde, que c'eſt toujours la même action qui marche. On voit par-tout que *Germeuil* n'eſt point indifférent à *Cécile*, ni *Cécile* à *Germeuil* ; mais on ne le voit ni trop, ni trop peu ; & ceux qui voudroient que cette paſſion fût plus marquée, ne s'entendent point aſſez en action dramatique : c'eſt comme s'ils exigeoient d'un Peintre d'éclairer & de terminer des figures éloignées ſur le fond, comme celles qu'il a placées ſur le devant de ſon tableau.

Les caracteres ſont variés & ſoutenus. Celui qui domine, eſt le *Pere de Famille* ; après lui, c'eſt ſon fils ; après ſon fils, c'eſt le *Commandeur* ; enſuite *Sophie*, *Germeuil* & *Cécile*. La ſubordination

ſubordination des caracteres eſt la même que celle de l'intérêt.

Le *Pere de Famille* a le caractere qui convient à ſon état. Il eſt alternativement tendre, ferme, violent, foible, paſſionné, ſenſé, ſaoû de ſes enfans, dégoûté d'eux; & ſon caractere contraſte bien avec les circonſtances où il eſt placé. Il a un fils emporté & entêté d'une fille de rien; une fille qui ſe refuſe à tout établiſſement, & un beau-frere qui met le trouble dans ſa famille.

Son fils eſt l'amant le plus violent qu'il y ait peut-être au théâtre; & l'Auteur le rend amoureux d'une fille que ni ſon pere, ni ſon oncle ne peuvent lui accorder, & qui ne lui convient ni par la naiſſance, ni par la fortune.

Le caractere ſimple, naïf, pathétique & ſenſible de *Sophie* eſt charmant; & combien les traverſes auxquelles elle doit être expoſée ne doivent-elles pas rendre malheureuſe & touchante une fille de ſon caractere!

Le *Commandeur* eſt un homme unique, ambitieux, méchant, ruſé, curieux, tracaſſier, patelin, faux, violent, deſpote. Peut-être ſeroit-il fâché de faire une action qu'on pût blâmer dans le monde; mais il eſt peu

ſcrupuleux ſur les moyens. Son autorité dans la maiſon du *Pere de Famille* eſt fondée ſur la grande fortune que ſes enfans en attendent. Quelques perſonnes auroient deſiré que le *Pere de Famille*, indigné de ſes procédés, l'eût honteuſement chaſſé de ſa maiſon; mais cela eût été contre la vérité : on ne chaſſe point de chez ſoi ſi facilement un homme dont on eſpere une ſucceſſion de ſoixante mille livres de rente; & qui, après tout, n'a fait des méchancetés que pour rompre deux de ces mariages qu'on appelle mauvais dans le monde. D'autres ont prétendu que le caractere du *Pere de Famille* contraſtoit avec celui du *Commandeur*; & ils ont accuſé l'Auteur d'avoir blâmé le contraſte dans ſa Poëtique, & de l'avoir employé dans ſa Pièce. Il me ſemble que ceux qui ont fait cette obſervation, n'ont pas une idée aſſez nette du contraſte des caracteres. Il y a contraſte entre deux caracteres, lorſqu'entre les qualités qui conſtituent l'un, on en choiſit une particuliere, comme la douceur, qu'on montre & qu'on oppoſe ſans ceſſe à la qualité contraire, telle que l'humeur & la dureté qu'on ſuppoſe être de l'autre caractere. Or, on ne peut pas dire qu'il en ſoit ainſi du *Pere de Famille* &

du *Commandeur*. On a montré ces deux hommes par toutes leurs qualités, bonnes & mauvaises; & quoique, parmi elles, il s'en trouve d'oppoſées, il ne s'enſuit pas que les caracteres ſoient contraſtés; comme on ne peut pas dire qu'ils ſoient les mêmes, parce qu'il y a de ces qualités qui ſont communes aux deux caracteres : autrement il faudroit dire que tous les caracteres, qui ne ſont pas abſolument les mêmes, ſont néceſſairement contraſtés. Cette obſervation, que je ſoumets à votre jugement, me paroît préſenter une raiſon de plus à M. *Diderot* pour rejetter le contraſte : c'eſt que le contraſte ne montrant jamais qu'une ou deux qualités oppoſés, il reſtreint la peinture des hommes, dont les caracteres ſont un aſſemblage de qualités, tantôt ſemblables, tantôt oppoſées, ou diverſes, & qu'il faut chercher à montrer toutes, ſi l'on peut; ce que le Poëte ſera forcé de tenter, s'il abandonne le contraſte des caracteres, pour s'attacher à leurs différences.

*Germeuil* eſt un homme de bien, ferme, vrai, un peu renfermé, & qui aime beaucoup mieux que ſa conduite ſoit bonne, qu'il ne ſe ſoucie du jugement qu'on en pourra por-

ter. Comparez, Monſieur, ce caractere avec les poſitions où il ſe trouve, & les intérêts qu'il peut avoir, & jugez des dangers qu'il court, & des ſacrifices qu'il eſt obligé de faire.

*Cécile* eſt un compoſé de vivacité, de ſenſibilité, de raiſon & de hauteur. On a dit: mais pourquoi cette fille, qui connoît la bonté de ſon pere, ne lui déclare-t-elle pas tout, lorſqu'elle voit que *Germeuil* qu'elle aime, eſt ſoupçonné, & que l'évaſion de *Sophie* cauſe tant de troubles? C'eſt qu'elle ſait que ſon pere déſapprouve la paſſion de *Saint-Albin*, & que le *Commandeur* cherche *Sophie* pour la faire enfermer; c'eſt qu'elle connoît la paſſion d'un frere qu'elle aime, & qu'elle ne voudroit pas chagriner; c'eſt qu'elle a reçu *Sophie* chez elle, & qu'elle ignore ce que peut devenir cette fille, ſi elle la livre à qui que ce ſoit; c'eſt qu'elle eſt arrêtée elle-même par la faute qu'elle a commiſe en la recevant, & plus, peut-être, par celle que *Germeuil* a faite en l'introduiſant; & que, plus il a été humain de recevoir *Sophie* chez elle, moins elle doit être diſpoſée à la déceler ſans ſon conſentement. J'ajoûterai que, dans la durée d'un incident dramatique, il n'y a preſque

jamais de milieu, & qu'il y eſt preſque toujours trop tôt ou trop tard pour agir. Ce n'eſt pas aſſez de dire : *Cécile*, ou un autre auroit dû faire cela ; il faut encore chercher quand & en quel moment. Et puis, n'y a-t-il pas des conventions de Théâtre ? Il eſt vrai que M. *Diderot* les déſapprouve, & que cette réponſe, qui ſeroit bonne pour un autre, eſt mauvaiſe pour lui.

Venons aux détails, ou plutôt je vous renvoie à l'Ouvrage même ; il étincelle de tous côtés de traits de caracteres, de tableaux & de ſentimens : on ne peut écrire avec plus de pureté, de force & de délicateſſe. Il n'y a pas un mot dans les ſcènes, qui ne tienne au fond. Les mœurs en ſont nobles, honnêtes & touchantes. C'eſt peut-être la meilleure réponſe qu'il y avoit à faire au Diſcours de M. *Rouſſeau* contre les Spectacles. Si ce Drame touche, plaît, intéreſſe, arrache des larmes à la lecture, je ne doute point qu'il ne fît encore un autre effet au Théâtre. La marche, qui peut en être embarraſſée pour des lecteurs inattentifs, y ſeroit claire partout, & les affecteroit bien davantage. Et comment ne réuſſiroit-elle pas ? C'eſt l'image la plus approchée de notre conduite & de

nos discours domestiques ; & pour répéter le jugement d'un de nos Connoisseurs les plus difficiles, c'est un Ouvrage *vertueux, tendre, vrai & d'un goût nouveau* ; & il est certain qu'il y a une infinité de personnes qui en souhaitent la représentation.

Il suit de tout ceci, que la Comédie du *Pere de Famille* est une des plus délicieuses lectures que les peres puissent faire, & une des plus utiles qu'ils puissent conseiller à leurs enfans. Je pense que ce seroit aussi une des plus pathétiques représentations que nous puissions avoir au Théâtre ; sur tout si la scène, décorée comme le Poëte le desire, conservoit à l'action & aux discours toute leur illusion.

Il reste à l'Auteur une Tragédie domestique à faire ; & je l'y exhorte. Alors il aura rempli l'intervalle qu'il a discerné entre notre Comédie & notre Tragédie ; il aura augmenté la carriere dramatique de trois sortes de Drames, & completté le système théâtral.

# *OBSERVATIONS*

## SUR LE FILS NATUREL,

*TIRÉES*

## DE L'OBSERVATEUR LITTÉRAIRE.

M. DIDEROT eſt, de tous les Auteurs François, celui qui a le plus contribué à nous faire connoître les Comédies de M. Goldoni. Celles, entr'autres, qui ont fixé l'attention des Gens de Lettres, ſont le *Pere de Famille* & le *Véritable Ami*; la premiere, parce que M. *Diderot* en faiſoit une ſous le même titre; la ſeconde, parce qu'on a prétendu qu'elle lui avoit fourni l'idée de ſon *Fils Naturel*. Pour que nos Lecteurs ſachent à quoi s'en tenir ſur cette derniere accuſation, nous croyons devoir expoſer ici le ſujet du *Véritable Ami* de M. Goldoni; ils pourront comparer le fond de la Pièce Italienne avec celle de l'Auteur François.

Un vieux & riche avare, appellé *Octave*,

a une fille unique nommée *Rosaure*, destinée à être la femme de *Lélio*, homme sans bien, & qui ne veut l'épouser, que parce qu'il en espere une dot considérable. *Florinde*, ami de *Lélio*, est venu de Venise à Bologne passer quelque tems avec son ami. Il loge dans sa maison ; & comme il est jeune, riche & aimable, il ne tarde pas à se faire aimer de *Béatrix*, sœur de *Lélio* ; mais il n'a pour elle que de l'indifférence. Il a eu souvent occasion de voir *Rosaure* qui brûle pour lui des mêmes feux que *Béatrix* ; & le cœur de *Florinde* n'y est pas insensible. Mais il aime *Lélio*, & il ne veut pas enlever à son ami une maitresse qui, par le bien qu'elle lui apportera en mariage, peut réparer le dérangement de ses affaires. Il sent que l'unique parti qu'il a à prendre, est de s'en retourner promptement à Venise, dans la crainte que l'amour ne le rende infidele à l'amitié. Il ordonne donc à son Valet de lui amener une chaise de poste, tandis qu'il prendra congé de *Lélio*, de *Rosaure* & de *Béatrix*. Cette derniere veut le retenir, jusqu'à ce qu'il ait rendu ce qu'il lui a volé. « Quoi ! dit *Florinde*, je vous ai dé-» robé quelque chose ? Vous m'avez volé

» mon cœur, répond *Béatrix*. Si je l'ai volé, » reprend le galant *Florinde*, ç'a été ſans » deſſein. BEATRIX. Si vous n'avez pas de- » ſiré mon cœur, moi j'ai deſiré le vôtre. » FLORINDE. Croyez-moi, Mademoiſelle, » faiſons un arrangement utile à tous deux : » reprenez votre cœur, & laiſſez-moi le » mien. BEATRIX. Vous êtes obligé de ré- » pondre à mon amour. FLORINDE. C'eſt » ce qui me ſemble un peu difficile, &c. ». Dans cette ſcène ſinguliere, où tout le reſte eſt dans le goût de ce que vous venez de lire, reconnoiſſez-vous, Monſieur, celle de *Dorval* & de *Conſtance*, qu'on a accuſé ſi fauſſement & ſi mal-adroitement M. *Diderot* d'avoir copiée, mot pour mot, d'après cette eſpece de farce ? Mais ce n'eſt pas la ſeule infidélité que vous pourrez remarquer.

*Lélio* engage ſon ami à différer ſon départ juſqu'au lendemain, & le prie de voir *Roſaure* de ſa part, pour ſavoir enfin s'il peut toujours compter ſur elle & ſur ſa dot ; de lui dire que ſi cet hymen lui déplaît, elle eſt encore libre d'y renoncer ; mais que, ſi elle conſent à l'épouſer, il deſire que le mariage ſe faſſe au plutôt. *Florinde* promet de s'ac-

quitter fidèlement de la commiſſion. Remarquez, Monſieur, que tout ceci ſe dit dans la maiſon de *Lélio*, & que la ſcène ſuivante ſe paſſe dans celle d'*Octave*. Ce vieil avare, foible copie de notre *Harpagon*, ramaſſe toutes les petites choſes qu'il trouve par terre, comme chiffons de papier, bouts de ficelles, &c. Il querelle ſon valet *Trappola*, de ce qu'il allume le feu de trop bonne heure, de ce qu'il achete quatre œufs de plus qu'il n'en faut pour le dîner, de ce que ces œufs ſont trop chers & trop petits, &c. &c. *Octave* ſe trouvant ſeul, gémit de ſe voir obligé de tirer de ſa caſſette ſix mille écus pour la dot de *Roſaure*. « Pauvre caſſette, » dit-il, je te châtrerai ! Je te châtrerai ! » Hélas ! ſi l'on m'avoit rendu ce ſervice » autrefois, je ne pleurerois pas aujourd'hui » pour la dot d'une fille » ! Il a grand ſoin de laiſſer ignorer, même à *Roſaure*, qu'il a de l'argent dans un coffre-fort. Il veut lui perſuader que ce ne ſont que de vieilles nippes ; & il n'eſt occupé, devant le monde, qu'à déplorer ſa miſere.

Cependant *Florinde* fait connoître à *Roſaure* les intentions de *Lélio*, & l'exhorte à

ne plus différer ſon bonheur. *Roſaure*, accablée & du départ prochain de *Florinde*, & de la fermeté avec laquelle il prend les intérêts de ſon ami, lui fait connoître dans une lettre tout ſon chagrin & tout ſon amour. Rien n'eſt plus comique, plus bouffon même, que la façon dont *Florinde* reçoit & lit cettre lettre. C'eſt un vrai pantomime qui s'attendrit de la maniere la plus groteſque. La réponſe eſt un peu plus ſérieuſe; mais que de lazzis ne fait il pas encore avant que de l'écrire? Il n'a tracé que quelques lignes, lorſqu'on vient l'avertir que ſon ami *Lélio* eſt aſſailli par deux ennemis contre leſquels il ſe défend l'épée à la main. *Florinde* vole à ſon ſecours, & laiſſe ſur la table ſa lettre à moitié écrite. *Béatrix* arrive dans ce moment, lit le papier, & prend pour elle ce que *Florinde* adreſſe à *Roſaure*. Figurez-vous, Monſieur, ces vieilles amoureuſes, à qui une paſſion extravagante a fait tourner la tête pour un Petit-Maître qui les mépriſe, & vous aurez une idée de toutes les folies que l'Auteur fait faire à *Béatrix*, quoiqu'elle ne ſoit ni d'un âge, ni d'une figure à mériter les mépris d'un jeune amant. Toutes ces ſcènes ſont coupées par les fré-

quentes apparitions de l'avare *Octave*, à qui il échappe à chaque instant de nouveaux traits qui peignent son caractere. Il dit à sa fille que c'est lui ôter la vie, que de l'obliger à se défaire de son bien ; qu'il ne peut consentir à son mariage, à moins que celui qui l'épousera, ne se détermine à la prendre sans dot. *Florinde* est riche, ajoûte le vieillard : c'est précisément l'homme qu'il faudroit ; car pour *Lélio*, il ne voudra jamais d'une fille sans bien. Cette idée, qui ne déplaît point à *Rosaure*, flatte l'avare ; & il n'aura plus de repos qu'elle ne soit exécutée. En attendant, il entre dans sa chambre pour considérer sa chere cassette. Son Valet le surprend en extase à la vue de son or, & médite le dessein de le voler. Cette scène est une farce où *Trappola* contrefait le Diable pour faire peur à son maître.

L'insensée *Béatrix* devient toujours plus folle de son amant. En vain *Florinde* lui déclare qu'il ne l'aime point, & se donne des défauts qu'il n'a pas, pour la guérir de son amour. « Je suis, lui dit-il, d'un naturel jaloux ; tout me fait ombrage & m'inquiette. » Je veux qu'on ne sorte point de la maison ; » que personne ne vienne chez moi ; pour

» moi, j'aime à me divertir & à me pro-
» mener. Souvent je ne reviens point; j'aime
» à courir la nuit; j'aime le jeu; je vais au
» cabaret; j'aime à me divertir avec les fem-
» mes; je ſuis très-colere, emporté même,
» & s'il m'échappoit quelque ſoufflet.... Eh
» bien! répond *Béatrix*, battez-moi, tuez-
» moi; je veux être votre femme ». *Florinde* ne peut réſiſter à tant d'amour, & conſent enfin à épouſer cette pauvre fille. Mais un autre ſoin l'occupe plus ſérieuſement. Il s'agit d'engager *Roſaure* à épouſer *Lélio*; & ce n'eſt pas ſans peine qu'il la détermine; mais enfin il en vient à bout. Il n'y a plus d'embarras pour la dot; car on apprend qu'*Octave* vient d'être ſuffoqué, parce que ſon Valet lui a volé ſon tréſor; le vol eſt retrouvé, & la Pièce finit par un double mariage. Tel eſt, Monſieur, l'extrait fidele de cette fameuſe Comédie de M. *Goldoni*, dont les ennemis de M. *Diderot* ne vous avoient pas donné une aſſez juſte idée; & je crois que vous en ſentez la raiſon.

Cette pièce, comme vous voyez, eſt compoſée de deux intrigues liées, qui ſe paſſent en différens lieux; l'une dans la maiſon de

*Lélio*, l'autre dans celle de l'*Avare*; car les Italiens ne ſe ſoucient gueres de s'aſſujettir à l'unité du lieu. Ces deux intrigues occupent à-peu-près la même étendue dans la Pièce. Le rôle de l'*Avare* s'y remarque même plus encore que celui de l'*Ami vrai*; car l'*Ami vrai* n'auroit aucun ſacrifice à faire, ſi *Octave* pouvoit ſe déterminer à donner une dot à ſa fille; en ſorte qu'on pourroit auſſi bien appeller cette Comédie l'*Avare*, que le *Véritable Ami*.

L'intrigue de l'*Ami vrai* eſt de M. *Goldoni*; mais il a pris à *Moliere* celle de l'*Avare*; & cela, ſans que perſonne s'en ſoit formaliſé.

C'eſt en partie de-là que M. *Diderot* a tiré le ſujet de ſa Comédie intitulée: *Le Fils Naturel*. Il a laiſſé de côté l'intrigue de l'*Avare*, & il s'eſt emparé de celle de l'*Ami vrai*; mais comme dans le Poëte Italien, c'eſt une de ces intrigues qui dénouent l'autre, il a fallu que M. *Diderot* ſongeât à trouver un dénouement à ce qu'il empruntoit de M. *Goldoni*, pour compoſer une Comédie en cinq Actes.

Je ne peux rien dire de plus ſimple & de

plus raiſonnable pour la juſtification de M. *Diderot*, que ce qu'il en a écrit lui-même dans la Poëtique qu'il a miſe à la ſuite du *Pere de Famille*, que cet Auteur vient de publier. Quelles ſont les principales parties d'un Drame ? L'intrigue, les caracteres & les détails.

La naiſſance illégitime de *Dorval*, qui eſt dans le *Fils Naturel*, ce que *Florinde* eſt dans le *Véritable Ami*, eſt la bâſe du *Fils Naturel*. Sans cette circonſtance, la fuite de ſon pere aux Iſles reſte ſans fondement. *Dorval* ne peut ignorer qu'il a une ſœur, & qu'il vit à côté de cette ſœur. Il ne deviendra plus amoureux; il ne ſera plus le rival de ſon ami. Il faut que *Dorval* ſoit riche, afin de réparer le renverſement de la fortune de *Roſalie*. Mais d'où lui viendra cette richeſſe, ſi la néceſſité de faire un ſort, n'a déterminé ſon pere à l'enrichir de ſon vivant ? Mais s'il n'aime plus *Roſalie*, quelle raiſon peut-il avoir, ou de ſortir de la maiſon de ſon ami, ou de dérober ſa paſſion ou ſon indifférence à *Conſtance ?* La ſcène d'*André*, cette ſcène ſi pathétique, n'a plus lieu; il n'y a plus de pere, plus de rivaux, plus d'intrigue, plus de

Pièce. Voilà les principaux incidens du *Fils Naturel*. Or il n'y en a aucun de ceux-là dans le *Véritable Ami* de M. *Goldoni*; quoiqu'il y ait des incidens communs entre ces deux Pièces. On ne peut donc pas dire que la conduite de l'une ſoit la conduite de l'autre.

Avant que de paſſer aux caracteres, je remarque, Monſieur, l'art avec lequel M. *Diderot* ſait rappeller dans ſes Ouvrages les traits qui, dans les circonſtances préſentes, font le plus de honte à nos ennemis, & ceux qui honorent le plus notre Nation. On voit dans ſon *Fils Naturel* la perfidie des Anglois dans le commencement de cette guerre, peinte des couleurs les plus fortes & les plus naturelles. Le pere de *Dorval*, pris dans la traverſée & jetté dans les priſons d'Angleterre, eſt ſecouru par un Anglois même qui déteſte ſes compatriotes; ce qui eſt bien plus adroit qu'un reproche mis dans la bouche d'un François: il y a d'ailleurs dans cela de la juſtice à reconnoître de la probité, même dans quelques particuliers d'une Nation ennemie.

C'eſt avec le même art, qu'il a fait entrer dans ſon *Pere de Famille* l'événement de cette

guerre le plus important, la prise de Mahon. Cela est d'un homme qui n'est pas moins attentif à se montrer honnête-homme & bon citoyen, que grand Auteur & grand Poëte.

Quant aux caracteres du *Fils Naturel*, M. *Diderot* demande à ses Critiques, s'il y a dans la Pièce de M. *Goldoni* un Amant violent tel que *Clairville ?* & l'on ne peut se dispenser de lui répondre que non. Une fille ingénieuse telle que *Rosalie ?* & il faut lui répondre encore que non. Une femme qui ait l'ame & l'élévation de sentimens de *Constance*; un homme du caractere sombre & farouche de *Dorval?* & il faut encore lui faire la même réponse. Il est donc en droit de conclure que tous ces caracteres lui appartiennent.

Pour ce qui est des détails, il a trop beau jeu avec ses Adversaires. Lorsqu'il prétend qu'il n'y en a pas un seul qui lui soit commun avec son Italien, on n'aura pas de peine à le croire. Son dialogue est dicté par le sentiment & par la délicatesse. M. *Diderot* est un Auteur tendre, intéressant & passionné, qui a su arracher des larmes à tous les honnêtes

gens, avec quelques circonſtances qui ne font ni rire, ni pleurer dans M. *Goldoni*. Il a donc eu raiſon de donner quatre démentis formels à ſes Adverſaires, & de dire :

« Que celui qui dit que le genre dans le-
» quel il a écrit le *Fils Naturel*, eſt le même
» que le genre dans lequel M. *Goldoni* a écrit
» l'*Ami vrai*, dit un menſonge.

» Que celui qui dit que ſes caracteres &
» ceux de M. *Goldoni* ont la moindre reſſem-
» blance, dit un menſonge.

» Que celui qui dit qu'il y ait un mot im-
» portant qu'on ait tranſporté de l'*Ami vrai*
» dans le *Fils Naturel*, dit un menſonge.

» Que celui, enfin, qui dit que la conduite
» du *Fils Naturel* ne differe point de celle de
» l'*Ami vrai*, dit un menſonge ».

Si ces Adverſaires ont mérité ces quatre reproches ſi déſagréables à faire, & ſi durs à entendre, & s'il n'eſt plus poſſible de douter qu'ils ne les méritent, à préſent que le *Véritable Ami* eſt traduit en notre langue & imprimé, qu'on en peut faire la comparaiſon avec le *Fils Naturel*, & qu'il n'y a plus moyen d'abuſer le public, toujours porté à croire le mal, de quelle confuſion ces hom-

mes ne ſeront-ils pas couverts, ſi l'on ſe donne la peine de comparer les deux Pièces ?

Mais quand M. *Diderot* auroit à M. *Goldoni* quelque obligation réelle, que s'enſuivroit-il de-là ? Y a t-il pour lui d'autres loix que pour tous les Auteurs qui ont écrit avant lui ? *Plaute* n'avoit-il pas imité les Poëtes Grecs & Latins qui l'avoient précédé ? Que faiſoit *Térence ?* De deux Comédies preſque fondues enſemble, il compoſoit une Comédie latine, qu'il appelloit, par cet endroit même, une Comédie nouvelle ; & de quel mépris ne ſont pas demeurés accablés ceux qui oſerent, de ſon tems, crier au voleur. Y-a-t-il dans *Moliere* une ſeule pièce, ſans en excepter ni le *Tartuffe*, ni le *Miſanthrope*, dont on ne trouvât l'idée dans quelqu'Auteur Italien ? Qu'eſt-ce qui ignore les obligations continues qu'a *Corneille* au Théâtre Eſpagnol, & à tous les Auteurs anciens & modernes en général ? *Racine* nous a-t-il donné une ſeule Pièce dont le ſujet, la conduite & les plus beaux détails ne ſoient tirés ou de *Sophocle*, ou d'*Euripide*, ou d'*Homere ?* A qui appartient la Scène incomparable du délire de *Phédre* ? N'eſt-elle pas dans *Euripide*

& dans *Sénèque ?* Ce dernier Poëte ne nous offre-t-il pas, preſque mot à mot, la déclaration ſi délicate & ſi difficile de *Phedre* à *Hippolite ?* Et M. de *Voltaire* n'a-t il pas mis à contribution tous les Auteurs connus, Grecs, Latins, Italiens, François, Eſpagnols & Anglois ? Qui eſt-ce qui l'a trouvé mauvais ? Perſonne s'eſt-il aviſé de faire un crime de plagiat à M. de *la Touche* de ſon imitation continuelle de l'*Iphigénie* d'*Euripide ?* &c. &c. &c.

Un Poëte aura emprunté d'un Auteur Italien quelques incidens que ſes ennemis conviennent eux-mêmes qu'on trouve diſperſés par-tout; il nous en aura fait un Ouvrage éloquent, pathétique, touchant, & l'on ſe ſoulevera contre lui, tandis qu'on ſe tait ſur tant d'autres qui ne ſont vraiment que d'aſſez médiocres Traducteurs. Quelle injuſtice ! Mais d'où naît cette différence ? C'eſt que M. *Diderot* eſt à la tête de l'*Encyclopédie*; Ouvrage qui a excité la haîne de la plûpart de ceux qui n'ont pas eu aſſez de mérite pour y faire recevoir un article ; c'eſt que M. *Diderot* s'eſt fait connoître par des Ouvrages de Philoſophie, & qu'on ne peut ſouffrir qu'il ſe mon-

tre encore comme Poëte ; c'eſt que M. *Diderot* entre dans une carriere nouvelle, & que ſon début excite la jalouſie de ceux qui s'y ſont conſacrés, & qu'il laiſſe, du premier pas, fort loin en arriere ; c'eſt que le théâtre eſt un petit canton, dont ceux qui s'en ſont emparés, ne permettent pas qu'on approche ; il ſemble qu'on mette la faucille dans leurs moiſſons : c'eſt qu'en perſécutant M. *Diderot*, on ſert baſſement la haîne de quelques gens qu'il n'a peut-être pas aſſez ménagés. Que ſais-je encore ? C'eſt qu'on lui ſuppoſe des deſſeins, des vues qu'il n'a point, & qui n'entrerent jamais dans l'eſprit d'un homme ſans prétention, & qui, comme lui, s'eſt renfermé dans ſon cabinet ; qui ne court ni après la gloire, ni après la richeſſe, & qui a trouvé ſon bonheur dans un petit eſpace tapiſſé de Livres ; c'eſt qu'en faiſant des Ouvrages de mœurs, il ſe fait à lui-même une exiſtence honorable & inattaquable, & qu'il éleve autour de lui un rempart contre lequel les efforts de ſes ennemis ſe briſeront ; & ces cruels ennemis ne le ſentent que trop.

Croit-on que, ſi l'Auteur du *Fils Naturel* eût publié un Ouvrage Philoſophique, quel-

que ſublime & profond qu'il eût été, il eût excité la même jalouſie ? Non, ſans doute ; mais une Pièce de Théâtre eſt toute autre choſe. M. *Diderot* me ſemble donc avoir contre ſes Adverſaires une reſſource bien aſſurée, & que je crois fondée ſur ſon goût ; c'eſt de multiplier les Volumes de l'*Encyclopédie*, & de nous donner une Comédie entre chaque Volume ; bientôt ſes ennemis ſeront réduits au ſilence. Je me rappelle à ce ſujet, ce que me dit un jour le célebre Abbé *des Fontaines*, à qui M. *Diderot*, fort jeune encore, avoit préſenté un Dialogue en vers. « Ce jeune homme, me dit-il, étudie les » Mathématiques, & je ne doute pas qu'il » n'y faſſe de grands progrès, car il a beau- » coup d'eſprit ; mais ſur la lecture d'une » Pièce en Vers qu'il m'a apportée autre- » fois, je lui ai conſeillé de laiſſer-là ces » études ſérieuſes, & de ſe livrer au Théâ- » tre, pour lequel je lui crois un vrai talent ». Il eſt fâcheux pour le Public, que M. *Diderot* ait différé ſi long-tems à ſuivre un conſeil qui nous eût procuré des chef-d'œuvres. Mais travailler pour le Théâtre, dans le ſens que l'entendoit l'Abbé *des Fontaines*, c'eſt

donner ſes Pièces aux Comédiens, & ne pas écrire uniquement pour le Cabinet. Pourquoi les priver du preſtige de la Scène, le Public d'un de ſes plus grands plaiſirs, & ſoi-même des applaudiſſemens les plus flatteurs & les plus glorieux? M. *Diderot* avoit d'autant moins de raiſon de ſuivre une route écartée, que le *Fils Naturel* a été joué pluſieurs fois à Saint-Germain avec ſuccès, quoique l'Actrice qui faiſoit le rôle de *Conſtance* l'ait mal rendu. Qu'auroit-ce donc été, ſi cette Pièce eût été repréſentée aux François, & le rôle de *Conſtance* fait par Mademoiſelle *Clairon*? La nouveauté de ce ſpectacle attira beaucoup de perſonnes à Saint-Germain; ceux qui en jugerent impartialement, convinrent qu'elles avoient éprouvé une ſorte de pathétiqne qu'elles ne connoiſſoient pas, & que cet Ouvrage avoit ſur-tout le mérite de faire oublier la ſcène. C'eſt ce que les ennemis de M. *Diderot* n'auroient pas pu ſe diſſimuler, ſi la Pièce avoit paru ſur un plus grand Théâtre; & je ne doute point qu'ils n'euſſent ceſſé leurs perſécutions: elles étoient de nature à rebuter tout autre qu'un homme de génie, & même à empêcher l'Au-

teur d'achever le *Pere de Famille*. Quelle contradiction, Monſieur, dans la conduite des hommes qui jugent les Auteurs ! On aime leurs productions ; c'eſt un amuſement dont on ne peut ſe paſſer ; on convient qu'il n'eſt pas ſans utilité, & l'on décourage, par la perſécution, ceux qui peuvent nous le procurer.

# *OBSERVATIONS*
## SUR LE DISCOURS
## *DE LA POÉSIE DRAMATIQUE,*
### *TIRÉES*
## DE L'OBSERVATEUR LITTÉRAIRE.

LA plûpart de ceux qui ont écrit de la Poéſie Dramatique, Monſieur, n'avoient point compoſé de drames. Auſſi leurs préceptes ne ſont que des obſervations particulieres ſur les Poëmes qu'ils avoient ſous les yeux. Ils ont vu que certaines ſituations réuſſiſſoient au Théâtre; & de ces ſituations, ils en ont fait des loix générales. C'eſt ainſi qu'au lieu d'étendre l'Art, ils l'ont reſtreint; qu'au lieu d'affranchir le génie, ils l'ont captivé. Les Ouvrages ſe ſont, de ſiécle en ſiécle, calqués les uns contre les autres; & ceux que la nature avoit deſtinés à s'ouvrir des routes nouvelles, ont plus ou moins ſervilement ſuivi celles qu'on avoit ouvertes avant eux.

La Poétique de M. *Diderot*, qui eſt à la

ſuite de ſon *Pere de Famille*, eſt l'ouvrage d'un homme qui a mis la main à l'œuvre ; & il ſemble s'être propoſé de faire voir qu'il n'y a preſque aucune regle, ſi l'on en excepte celle des trois unités, qu'un homme de génie ne puiſſe enfreindre avec ſuccès ; en ſorte que s'il y eût eu un plus grand nombre de productions diverſes ; ſi ceux qui nous ont preſcrit des regles, euſſent été plus verſés dans la connoiſſance des Théâtres, tant anciens que modernes, ils auroient vu les mêmes effets produits par des moyens ſi oppoſés, qu'ils auroient été plus réſervés dans leur eſpece de légiſlation. Le titre qui conviendroit donc proprement au *Diſcours* dont je vais rendre compte, & que l'Auteur a adreſſé à ſon ami M. *Grimm*, ſeroit celui-ci : *Le Poëte ſceptique.*

Les principaux objets de cette Poëtique forment environ vingt-deux articles, où l'on traite des différens *Genres Dramatiques*, *de la Comédie ſérieuſe*, *d'une ſorte de Drame morale*, *d'une ſorte de Drame philoſophique*, *des Drames ſimples & des Drames compoſés*, *du Drame burleſque*, *du Plan & du Dialogue*, *de l'Eſquiſſe du Drame*, *des Incidens*, *du Plan*

*de la Tragédie & du Plan de la Comédie, de l'Intérêt, de l'Exposition, des Caracteres, de la Division de l'Action & des Actes, des Entr'Actes, des Scènes, du Ton propre à chaque caractere, des Mœurs, de la Décoration, des Vêtemens, de la Pantomime, des Auteurs & des Critiques.*

Mais comme M. *Diderot* a très-bien senti qu'avec quelque élégance & quelque précision que des préceptes fussent écrits, la lecture ininterrompue en deviendroit nécessairement fastidieuse, il a cru devoir imiter *Horace* & *Boileau*, en se livrant avec sobriété à des digressions passageres, qui palliassent la sécheresse de la matiere. Son Discours, intéressant par lui-même pour les gens du métier, en est devenu amusant pour les gens du monde, & instructif pour les uns & les autres. Je vais le suivre dans cet Ouvrage, autant que la nature & le but d'un extrait peuvent le permettre.

Il commence par demander à son ami, ce qu'un peuple, qui n'auroit jamais eu qu'un genre de spectacle plaisant & gai, & à qui on en auroit proposé un autre sérieux & touchant, auroit pensé de cette nouveauté ?

Voilà ſon début. Il introduit enſuite les gens ſenſés de la nation, lui répondant d'après leurs préjugés : « A quoi bon ce genre ? La » vie ne nous apporte-t-elle pas aſſez de peines » réelles, ſans qu'on s'en faſſe encore d'ima- » ginaires ? Pourquoi donner entrée à la triſ- » teſſe juſques dans nos amuſemens » ? D'où il conclut que l'habitude nous captive ; mais que rien ne prévaut contre le vrai. Il encourage les Poëtes à ſe livrer à leur génie. Il leur promet dans leur travail même, une ſource intariſſable d'inſtans délicieux, & l'approbation générale, que l'indéciſion de l'ignorance & le cri de l'envie éloignent quelquefois, mais que le tems & l'équité amenent toujours.

De-là il paſſe à la diſtribution des Genres, ou à l'expoſition du Syſtême Dramatique. Ce Syſtême comprend, ſelon lui, la Comédie gaie qui ſe propoſe de jouer le ridicule & le vice ; la Comédie ſérieuſe qui a en vue la vertu & les devoirs des hommes ; une ſorte de Tragédie qui auroit pour objet nos malheurs domeſtiques, & la Tragédie ordinaire qui ne roule que ſur les cataſtrophes publiques & les malheurs des Grands.

Dans ce Syſtême, on apperçoit deux genres, dont l'un ne fait que d'éclorre parmi nous; c'eſt la Comédie ſérieuſe : & l'autre eſt encore à naître; c'eſt la Tragédie qui auroit nos malheurs domeſtiques pour objet. L'Auteur traite du premier de ces genres, la Comédie ſérieuſe.

Avant que d'entrer avec lui dans ce nouveau paragraphe, j'obſerverai, Monſieur, que nous avons attaché l'idée de gaieté, à l'idée de Comédie; & que ces deux idées ſont liées depuis ſi long-tems dans nos eſprits, qu'auſſitôt qu'un Poëte a mis à la tête de ſon Ouvrage, *Comédie*, c'eſt preſque comme s'il eût écrit : *Ouvrage où je me ſuis propoſé de vous faire rire.* Cependant, qu'eſt-ce qu'une Comédie ? La peinture de nos mœurs. Quel en eſt le ſujet ? Un mariage qui ſouffre des obſtacles de la part des peres, des meres, des enfans, des parens ou d'autres circonſtances. Or, qu'arrive-t-il alors dans une famille ? Que le pere eſt chagrin; que la mere eſt affligée; que les enfans ſont déſolés & que la maiſon eſt pleine de ſoupçons, de jalouſies, de craintes, de querelles, de plaintes : beaucoup de pleurs, &

pas un ſourire. Pourquoi donc le contraire ſe paſſe-t-il ſur la ſcène ? Je laiſſe cette difficulté à réſoudre aux antagoniſtes de la Comédie ſérieuſe.

Notre Poëte ſceptique, ( car c'eſt ainſi que je ſerois tenté de l'appeller, ) examine les qualités d'un Auteur qui ſe livre à ce genre. Il ſe fait des objections ; il y répond. Il montre les avantages de l'honnêteté & de la vertu miſes en action. Il prétend que ce ſpectacle réuſſira par-tout, mais plus ſûrement encore chez un peuple corrompu ; & je crois qu'il a raiſon. Il en cite des exemples : il en propoſe un ſujet. « Parcourons, dit-il, les parties » d'un Drame, & voyons. Eſt-ce par le ſujet » qu'il en faut juger ? Dans le genre honnête » & ſérieux, le ſujet n'eſt pas moins impor- » tant que dans la Comédie gaie ; & il eſt » traité d'une maniere plus vraie. Eſt-ce par » les caracteres ? Ils y peuvent être auſſi » divers & auſſi originaux, & le Poëte eſt » contraint de les deſſiner encore plus forte- » ment. Eſt ce par les paſſions ? Elles s'y » montreront d'autant plus énergiques, que » l'intérêt ſera plus grand. Eſt-ce par le ſtyle ? » Il y ſera plus nerveux, plus grave, plus

» élevé, plus violent, plus susceptible de » ce que nous appellons le sentiment, qua- » lité sans laquelle aucun style ne parle au » cœur. Est-ce par l'absence du ridicule? » Comme si la folie des actions & des dis- » cours, lorsqu'ils sont suggérés par un in- » térêt mal entendu, ou par le transport de » la passion, n'étoit pas le vrai ridicule des » hommes & de la vie ». Voilà, Monsieur, un exemple de la maniere dont cette Poëtique est écrite. « L'honnête, l'honnête, s'écrie » l'Auteur! Il nous touchera d'une maniere » plus intime & plus douce, que la chose » qui excite notre mépris & nos ris. Poëte, » êtes-vous né sensible & délicat? Pincez » cette corde, & vous l'entendrez résonner » & frémir dans toutes les ames ».

De-là il se jette dans l'apologie de la nature humaine, de la nature entiere. Il nous réconcilie avec l'ouragan, la tempête, les tremblemens de terre, les volcans; & il annonce aux Poëtes des applaudissemens bien différens de ce frivole battement de mains dont ils se contentent, s'ils savent une fois nous peindre des objets plus dignes de nous émouvoir. Cet Ouvrage n'est pas simplement

l'art de compoſer des Pièces de Théâtre c'eſt celui de devenir ſoi-même meilleur, & de faire que les autres le deviennent. Le Poëte y eſt montré comme le collégue & l'appui du légiſlateur.

M. *Diderot* propoſe enſuite une ſorte de Drame moral; il en expoſe les regles, & il en donne l'exemple dans la mort de *Socrate*: ſujet qui, traité à ſa maniere, nous inſtruiroit, en nous touchant, des choſes les plus importantes, de l'innocence de la vie, de la ſainteté des loix, & de l'immortalité de l'ame. Là, ſe livrant à l'amour des hommes & de l'art, il dit : *Je mourrois content, ſi j'avois rempli cette tâche comme je la conçois.* La ſimplicité de ce Drame le conduit à examiner les avantages & les déſavantages du Drame ſimple, & du Drame compoſé; & il conclut nettement en faveur des Drames ſimples. Voyez les raiſons qu'il en apporte: on ne l'accuſera pas d'avoir fait ſa Poëtique d'après ſes Ouvrages, ni ſes Ouvrages d'après ſa Poëtique; car le *Fils Naturel* & le *Pere de Famille* ſont l'un & l'autre du genre des Drames compoſés. Il inſiſte ſur-tout, ſur ce qu'une belle ſcène contient plus d'idées,

que tout un Drame ne peut offrir d'incidens ; & c'eſt ſur les idées qu'on revient. Il prouve enſuite, par un grand nombre d'exemples, l'impoſſibilité de mener deux intrigues à la fois, ſans nuire à l'intérêt. Ceci me donne lieu d'obſerver que, dans tout Drame où il y a deux intrigues, la ſeconde commençant toujours au ſecond acte, le premier paroît un hors-d'œuvre ; on croiroit entrer dans une Pièce nouvelle. Preſque toutes les Tragédies de *Racine* ont ce défaut : voyez ſurtout ſa *Phédre* & ſon *Iphigénie*.

Plus un ſujet eſt grave, dit M. *Diderot*, moins il faut y mettre d'action : réſervez l'action, le mouvement & les incidens pour le Drame burleſque. Cette réflexion l'engage à parler en paſſant de ce genre de Poéſie. La choſe la plus mauſſade, à ſon gré, ſeroit un Drame burleſque & froid. Mais une bonne Farce n'eſt pas l'Ouvrage d'un homme ordinaire : Il ſuppoſe une gaieté originale. *Calot* eſt auſſi inimitable dans ſes groteſques, que dans ſes autres compoſitions. « Il faut abandonner au farceur les enthouſiaſtes qui » troublent la ſociété. Si on expoſe à la foire » les fanatiques, on n'en remplira pas les » priſons ».

Quoique le mouvement varie selon les genres que l'on traite, l'action marche toujours : c'est une masse qui se détache des sommets d'un rocher, dont la viteſſe s'accroît à meſure qu'elle deſcend, & que les obſtacles font bondir. Il ſuit de-là qu'il faut, ſur-tout dans les derniers actes, plus agir que parler. Ici l'Auteur agite la queſtion de la difficulté du Dialogue & du Plan ; il donne les caracteres de l'eſprit propre au Dialogue, & de l'eſprit propre à la conduite du Plan. L'un & l'autre ſuppoſent du génie ; mais il y a plus de Pièces bien dialoguées, que de Pièces bien conduites : d'où il conclut que le génie qui forme le Plan, eſt plus rare que celui qui dicte les ſcènes ; & qu'on croiroit, au premier coup-d'œil, qu'un bon Drame devroit être l'Ouvrage de deux hommes différens ; mais il eſt impoſſible de dialoguer d'après le Plan d'un autre. En arrangeant les incidens, un Poëte cherche, comme par inſtinct, les ſituations qui lui conviennent. Il en faut à l'un de plaiſantes, à un autre de ſérieuſes : c'eſt l'art du ſoliloque qui formera le Poëte au Dialogue. L'Auteur le conſeille, & en donne un exemple. « Vous ſavez, dit-

» il à ſon ami, que je ſuis exercé de longue-
» main. Si je quitte la ſociété, & que je
» rentre chez moi triſte & chagrin, je me retire
» dans mon cabinet, & là je me queſtionne
» & je me demande : Qu'avez-vous ? De l'hu-
» meur, &c.. ? Je me preſſe ; j'arrache de moi
» la vérité. Alors il me ſemble que j'ai une
» ame tranquille, honnête & ſereine, qui en
» interroge une autre qui eſt honteuſe de
» quelque ſottiſe qu'elle craint d'avouer. Ce-
» pendant l'aveu vient. Si c'eſt une ſottiſe
» que j'ai commiſe, comme cela m'arrive
» aſſez ſouvent, je m'abſous ; ſi c'en eſt une
» qu'on m'a faite, je pardonne. Cet examen
» ſecret vous rendra, dit-il, plus honnête-
» homme & meilleur Auteur ».

Ecouter les hommes, & s'entretenir ſouvent avec ſoi, voilà le moyen de ſe former au Dialogue. Avoir une belle imagination, conſulter l'ordre & l'enchaînement des choſes, ne pas redouter les ſcènes difficiles ni le long travail, entrer par le centre de ſon ſujet, bien diſcerner le moment où l'action doit commencer, ſavoir ce qu'il eſt à propos de laiſſer en arriere, connoître les ſituations qui affectent ; voilà le talent d'après lequel

on saura former un Plan : mais comment le former, ce Plan ? Ici l'Auteur expose une idée d'*Aristote*, & il en fait l'application à un sujet tragique & à un sujet comique ; le premier, est *Iphigénie en Tauride* ; le second, est son *Pere de Famille*. On ne peut trop inviter les Auteurs qui se livrent au théâtre, à méditer cet endroit : c'est l'art de former une esquisse, de la féconder, & d'en faire sortir les incidens. C'est-là qu'ils apprendront ce que c'est que le *vrai*, le *vraisemblable* & le *merveilleux ;* ce que c'est que l'*illusion*, & comment on la produit ; que la certitude historique est la base de la vérité dramatique ; quelle différence il y a entre le Drame & le Roman ; ce qu'il est permis de feindre ; ce que c'est que feindre ; ce que c'est qu'un Poëte ; quel rapport il a avec un Philosophe ; que le Poëte qui feint, & le Philosophe qui raisonne, sont également, & dans le même sens, conséquens & inconséquens, & que sans l'imagination, on n'est rien.

Mais le Poëte ne s'abandonnera pas à toute la fougue de son imagination ; il a un modele de conduite dans les cas rares de l'ordre général des choses. Voilà sa régle. Tout cet

endroit eſt plein d'élévation, de force & de philoſophie. L'Auteur y prouve en paſſant, & ſans s'écarter de ſon ſujet, que les notions du juſte & de l'injuſte ſont abſolues. « Sup-» poſez, dit-il, deux hommes dans la nature; » que l'un de ces hommes ſoit la victime de » la paſſion de l'autre; à l'inſtant ils éprouve-» ront des ſentimens contraires; ils produi-» ront des mouvemens oppoſés; ils pouſſe-» ront des cris inarticulés & ſauvages, qui, » rendus avec le tems dans la langue de l'hom-» me policé, ſignifient & ſignifieront éternel-» lement, *Juſtice*, *Injuſtice* ».

Après cette excurſion, l'Auteur traite des incidens, de leur choix, de leurs caracteres, de la néceſſité de ne toucher aux ſcènes qu'après avoir arrêté le plan, de l'influence des ſcènes les unes ſur les autres, &c..... De-là il vient à la comparaiſon du *Fils Naturel* & du *Véritable ami* de M. *Goldoni*. J'ai rendu compte de ce morceau ſi péremptoire pour M. *Diderot*, & ſi mortifiant pour ſes accuſateurs (1). Il révele ſon ſecret à ceux-ci; c'eſt la lecture des Anciens. Il invite à cette

(1) Voyez *les* Obſervations précédentes ſur *le Fils Naturel*.

lecture par la traduction de deux endroits d'*Homere*, qui ſont en effet de la plus grande beauté. Il en prend occaſion de faire l'éloge de la ſimplicité, & de la néceſſité, pour les grands effets, de ne rien laiſſer ignorer au ſpectateur, pas même le dénouement. Ce paradoxe, Monſieur, eſt bien étrange; mais il eſt appuyé de tant d'exemples & de tant de raiſons, que vous en conclurez du moins avec l'Auteur, qu'il y a bien peu de regles générales en Poéſie dramatique.

Après avoir parlé du Dialogue & du Plan, M. *Diderot* traite des caracteres, & veut qu'ils contraſtent avec les intérêts & les ſituations, mais non entr'eux. Il prétend que cette attention à ne prendre qu'une qualité qu'on montre ſans ceſſe, telle que la *bonté*, & à laquelle on oppoſe continuellement une autre qualité, telle que la *méchanceté*, eſt une ſorte d'antithèſe de mauvais goût, qui décele l'art, qui eſt uſée, qui force à ſacrifier un des caracteres à l'autre, qui ajoûte au vernis romaneſque, qui rend le ſujet du Drame incertain, & qui reſtreint la peinture de l'homme. Les Poëtes auront de la peine à lui accorder ce point, quelques-uns ſeront

tentés de lui reprocher de n'avoir pu se passer dans sa Pièce, du contraste qu'il blâme dans sa Poétique. Voyez la réponse que j'ai faite à cette objection (1).

Le seul contraste de style qui plaise à M. *Diderot*, est celui de sentiment ou d'images ; & il en donne des exemples sublimes, tirés d'*Homere*, de *Lucrece*, d'*Horace*, d'*Anacréon*, de *Catulle*, de l'*Histoire Naturelle* de M. de *Buffon* & du livre *de l'Esprit*. « Ce » prestige, dit-il, tient quelquefois à un mot » qui détourne ma vue du sujet principal, » & qui me montre de côté, comme dans » l'*Arcadie* du *Poussin*, l'espace, le tems, » la vie, la mort ou quelqu'autre idée grande » & mélancolique, jettée tout au travers de » l'image de la volupté ».

L'Auteur parcourt ensuite rapidement quelques regles du Genre Dramatique dont il fait sentir le caprice. Il explique ce que c'est qu'une exposition ; il remarque qu'elle sera froide, toutes les fois qu'elle ne sera pas amenée par un incident important ; &

(1) Voyez *les* Observations précédentes sur le *Fils Naturel*.

cette remarque me paroît juſte. Après avoir traité de la diviſion de l'action, de l'acte, de l'entr'acte, il parle des ſcènes ; il compare le Dialogue de *Corneille* à celui de *Racine*, & préfere ce dernier. Rien ne lui paroît plus difficile qu'un Dialogue où les choſes dites & répondues ne ſont liées que par des ſenſations ſi délicates, des idées ſi fugitives, qu'elles en paroiſſent découſues. Les exemples qu'il en donne, décident en ſa faveur ; car dans cette Poétique, les exemples viennent par-tout à l'appui des raiſons.

La ſuite de ſes réflexions le conduit à examiner l'utilité des ſpectacles. Il remarque que tout peuple a des préjugés à détruire, des vues à pourſuivre, des ridicules à décrier, & a beſoin de ſpectacles, mais qui lui ſoient propres. Selon lui, attaquer les Comédiens par leurs mœurs, c'eſt en vouloir à tous les états ; attaquer le ſpectacle par ſon abus, c'eſt s'élever contre toutes ſortes d'inſtructions publiques. Ce n'eſt pas tout-à-fait là le ſyſtême de M. *Rouſſeau*. Mais, *Non noſtrum inter vos tantas componere lites*. Au reſte, M. *Diderot* a l'expérience pour lui. Ce fut un Farceur qui fit mourir *Socrate* dans

Athènes. Le même Farceur eût été auſſi dangereux pour les ennemis de *Socrate*. M. *Rouſſeau* prétend que tout Drame eſt pernicieux pour les mœurs. Sa thèſe eſt générale ; il l'appuie d'obſervations faites ſur le *Miſanthrope* ; & il oublie que le *Tartuffe* eſt à côté du *Miſanthrope* ; & qu'il n'y a rien à objecter au *Tartuffe*.

Mais un peuple n'eſt pas également propre à exceller dans tous les Genres Dramatiques. La Tragédie paroît être plus du génie républicain ; & la Comédie, gaie ſur-tout, plus du caractere monarchique. « Pour que la » plaiſanterie ſoit légere, il faut qu'elle frappe » en haut ; & c'eſt ce qui arrivera dans un » état où les hommes ſont diſtribués en différens ordres, qu'on peut comparer à une » haute pyramide, où ceux qui ſont à la » baſe, chargés d'un poids qui les écraſe, » ſont forcés de garder du ménagement juſques dans la plainte ».

Chez un peuple eſclave, tout ſe dégrade. Les Poëtes y ſont comme les fous à la Cour des Rois, où ils tiennent leur franc-parler du mépris qu'on fait d'eux ; ou reſſemblent à certains coupables, qui, traînés devant

nos Tribunaux, ne s'en retournent abſous, que parce qu'ils ont ſu contrefaire les inſenſés.

Nous avons des Comédies; les Anglois ont des Satyres; les Italiens en ſont réduits au Drame burleſque : c'eſt une ſuite de la différence des mœurs. Cette réflexion conduit l'Auteur à rechercher quelles doivent être les mœurs pour être poétiques. Il fait le tableau des mœurs anciennes & des nôtres; & ce tableau eſt un morceau de haute éloquence. Il ſe demande quelle eſt la nature qui convient au Poëte. « Eſt-ce une nature » brute ou cultivée, paiſible ou troublée ? » Préférera-t-il la beauté d'un jour pur & » ſerein, à l'horreur d'une nuit obſcure, où » le ſifflement interrompu des vents ſe mêle » par intervalles au murmure ſourd & continu » d'un tonnerre éloigné ? Préférera-t-il le » ſpectacle d'une mer tranquille, à celui des » flots agités; le muet & froid aſpect d'un » palais, à la promenade parmi des ruines; » un édifice conſtruit, un eſpace planté de » la main des hommes, au touffu d'une an- » cienne forêt, au creux ignoré d'une roche » déſerte; des nappes d'eau, des baſſins,

» des cascades, à la vue d'une cataracte qui » se brise en tombant à travers des rochers, & » dont le bruit se fait entendre du berger qui » a conduit son troupeau dans la montagne, » & qui l'écoute avec effroi » ? Quand on se mêle de donner des leçons à des Poëtes, il faut l'être soi-même ; & tout ce morceau est plein de Poésie.

Ce qui suit sur la naissance des Poëtes, sur les événemens propres à la Poésie, sur les tems du génie, sur les ressources d'un Poëte, lorsque les mœurs d'un peuple sont foibles, petites & maniérées, sur la façon de les embellir, a de l'élévation, de la vérité, beaucoup de finesse & de goût.

Mais ce qui fait juger à l'Auteur combien nous sommes encore loin de la vérité, c'est le luxe de nos vêtemens, & la pauvreté de nos décorations. Ici il compare la scène Dramatique avec la peinture, & il donne les loix de la peinture théâtrale. De-là il passe à la Pantomime, qu'il regarde comme une partie essentielle du Drame, & il montre la nécessité de l'écrire, & les effets terribles qu'on en pourroit attendre, par l'esquisse de deux scènes tragiques : l'une est celle où

*Pilade* & *Oreſte* ſe diſputent la mort ; & l'autre, eſt la mort même de *Socrate*. Il eſt certain que la premiere glace d'effroi, & que, ſi des Acteurs ſavoient rendre au théâtre la ſeconde, on en ſoutiendroit à peine la repréſentation. C'eſt une ſuite de tableaux pathétiques, tous copiés d'après nature. L'Auteur en conclut que le talent de la déclamation eſt un des plus rares & des plus précieux.

Après s'être adreſſé aux Poëtes & aux Acteurs, il parle aux Critiques & aux Auteurs en général, & les traite avec aſſez peu de ménagement les uns & les autres. Les Auteurs ſont trop ſenſibles ; les Critiques ne ſont pas aſſez équitables : il faudroit aux uns & aux autres plus de lumieres & plus de probité.

Si le ſyſtême moral eſt corrompu, il faut que le goût ſoit faux ; ce que l'Auteur prouve en peignant les caracteres de l'avare, de l'hypocrite, du ſuperſtitieux.

Enfin, il termine ſon Ouvrage par le diſcours d'un perſonnage épiſodique ; c'eſt une ſorte d'homme qui ſe laiſſe appeller Philoſophe, & qui n'a aucune idée arrêtée du vrai, du bon & du beau. Ce morceau paroît

deſtiné à faire ſentir la néceſſité de ſe former dans un état d'ame tranquille, des principes qu'on puiſſe ſe rappeller au milieu du trouble des paſſions, en ſanté, en maladie, dans la jeuneſſe, dans la vieilleſſe, pour n'avoir pas un goût incertain, & flottant au gré des différentes circonſtances de la vie.

Telle eſt, Monſieur, l'analyſe abrégée du Diſcours ſur la Poéſie Dramatique. Je n'en ai parcouru que les endroits principaux. Mais j'eſpere que ce que j'en ai dit, ſuffira pour inviter à la lecture de l'Ouvrage entier. Il eſt dicté par l'amour du bien, le goût du vrai, & la connoiſſance de ſon objet, qui eſt d'étendre les lumieres de l'Art. On y reconnoît par-tout le Poëte, l'Orateur & le Philoſophe.

# TABLE DES MATIERES,

*Contenues dans les deux Volumes.*

## *TOME PREMIER.*

*AVANT-PROPOS*, page 3
*LE FILS NATUREL, ou les Épreuves de la Vertu, Comédie en cinq Actes, en prose*, 11
*Acte premier*, ibid.
*Acte second*, 31
*Acte troisieme*, 51
*Acte quatrieme*, 81
*Acte cinquieme*, 109
*De la Poésie Dramatique*, 131
*Observations sur le Pere de Famille, tirées de l'Observateur Littéraire*, 271
*Observations sur le Fils Naturel, tirées de l'Observateur Littéraire*, 319
*Observations sur le Discours de la Poésie Dramatique, tirées de l'Observateur Littéraire*, 337

## TOME II.

*EPITRE Dédicatoire à ſon Alteſſe Séréniſſime, Madame la Princeſſe de Naſſau-Saarbruck,* page 3
*LE PERE DE FAMILLE, Drame,* 17
*Acte premier,* ibid.
*Acte ſecond,* 57
*Acte troiſieme,* 119
*Acte quatrieme,* 155
*Acte cinquieme,* 191
*De la Poéſie Dramatique,* 229

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & FILS, Imprimeur de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, 1771.